

the copyright law of the United States Code - concerns the further reproductions of co

**under certain conditions
and archives are authoriz
further reproduction. One
that the photocopy or rep
any purpose other than p
search." If a user make
photocopy or reproduction
fair use," that user may
infringement.**

RIGHT

United States - Title 17, United States Code, Section 107, Copyright Act of 1976, provides for the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

For purposes of the law, libraries, archives, and educational institutions may furnish a photocopy or other reproduction of copyrighted material under the following conditions: (1) the reproduction is not to be "used for any purpose other than study, scholarship, or research"; (2) the request for, or the making of, the reproduction is not for a commercial purpose; and (3) the reproduction is not for purposes in excess of fair use. This exception does not apply to copyright in sound recordings, motion pictures, or other audiovisual works.

ABBÉ FÉLIX KLEIN

Professeur à l'Institut catholique de Paris

Quelque

motifs d'espérer

Victor Lecoffre.

Class 282

Book K672

University of Chicago Library

GIVEN BY

Ex Amer Jour of Theol.

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page



Quelques

motifs d'espérer

OUVRAGES DE L'ABBÉ FÉLIX KLEIN

L'Évêque de Metz : Vie de Mgr Dupont des Loges (1804-1886). Troisième mille. Un vol. in-8 écu, avec portrait. (Traduction allemande en préparation.) — Prix : 5 fr. (Librairie Poussielgue, Paris.) — Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le Cardinal Lavigerie et ses Œuvres d'Afrique. Nouvelle édition complètement refondue. Un vol. in-8, avec 23 illustrations. (Ouvrage traduit en allemand.) — Prix : 3 fr. 50. (A. Maïne et fils, Tours.)

Autour du Dilettantisme. Troisième édition. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. (Librairie Lecoffre, Paris.)

Nouvelles tendances en religion et en littérature. Troisième édition. (Ouvrage traduit en allemand.) Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. (Librairie Lecoffre.)

DOGME ET APOLOGIE

1. *Le fait religieux et la manière de l'observer.* Deuxième édition. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50. (Librairie P. Lethiellieux, Paris.)

Opportunité, par M^{sr} Spalding, évêque de Péoria, aux États-Unis. Traduit de l'anglais et augmenté d'une notice. Troisième édition. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50. (Librairie P. Lethiellieux.)

L'Éducation supérieure des Femmes, par M^{sr} Spalding, évêque de Péoria. Traduit de l'anglais. Deuxième édition. Un vol. in-12. — Prix : 0 fr. 60. (Librairie Bloud et Barral, Paris.)

L'Eglise et le Siècle. Conférences et discours de M^{sr} Ireland, publiés avec une préface et des notices explicatives. Neuvième édition. — Un vol. in-18 jésus. (Ouvrage traduit en espagnol et en flamand.) Prix : 2 fr. (Librairie Lecoffre.)

ABBÉ FÉLIX KLEIN

Professeur à l'Institut catholique de Paris

Quelques motifs d'espérer



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1904

K64

Figure 1 consists of two maps. Map (a) shows the location of the study area within the Iberian Peninsula, highlighting the Mediterranean Sea and the Atlantic Ocean. Map (b) shows the location of the study area within the Iberian Peninsula, highlighting the Mediterranean Sea and the Atlantic Ocean.

DÉDICACE

Au *SILLON*

C'est le titre même et l'esprit général de ce petit livre qui me portent, chers Amis, à vous le dédier.

Comment parler d'espoir sans aussitôt évoquer l'idée de ce que vous êtes et de ce que vous faites ?

De même que le grain pousse après l'orage sur les terres longtemps desséchées, l'on vous a vus, à l'heure des plus sombres crises, tout d'un coup surgir de ce vieux sol français qu'on croyait épuisé par le scepticisme et durci par l'intolérance. Vous êtes ceux qui ont dit, malgré les sourires : « Nous avons la foi ! » et, parmi les haines déchaînées : « Nous avons l'amour ! »

Et ces deux cris sincères ont fait vibrer d'un bout à l'autre de la France, tous les cœurs

purs et généreux. Chaque jour les adhésions par centaines vous arrivent des groupes les plus divers, des ouvriers, des étudiants, des travailleurs manuels ou intellectuels, comme si en votre idée toutes les nobles tendances rencontraient aujourd'hui leur expression naturelle et vraie. Lorsque dans nos provinces vous répandez, ardents missionnaires, la bonne semence de vos paroles et de vos convictions, il n'est pays si indifférent ni même si hostile où vous ne trouviez des jeunes gens pour vous suivre, des foules pour vous acclamer, des prêtres pour vous bénir. En vérité, l'espoir est avec vous et il est en vous ; en vérité, l'espoir, c'est vous.

D'aucuns nous blâmeront peut-être, vous et moi, de parler d'espérance en une heure comme celle-ci ; ils diront que nous refusons de voir les épreuves de la patrie et de la religion. Autant qu'eux pourtant nous en sommes touchés. Mais par cela même qu'il nous semble urgent d'entraîner l'armée sainte aux actes de défense et aux exploits de conquête, nous pensons qu'avant tout il importe de secouer ses découragements, de lui montrer ses forces, de faire luire à ses yeux les chances de succès.

Nous n'en sommes, d'ailleurs, pas réduits, pour activer sa marche, à lui chanter des hymnes d'illusions. Tout n'est pas perdu. A côté des raisons de craindre et des causes d'inquiétude, il reste, osons le dire, *quelques motifs d'espérer*. Les symptômes favorables que réunit ce livre, je ne les ai, après tout, ni inventés ni même cherchés de parti-pris ; et, si ce peut être la faiblesse de ces pages que de traiter, comme au hasard, des sujets sans lien apparent, la force n'en est que plus grande de l'argument qui s'en dégage, puisqu'il est de la sorte prouvé qu'un écrivain s'abandonnant au cours des actualités religieuses, rencontre sur son chemin tant de faits consolants et de belles perspectives.

Si, par exemple, à la demande du *Correspondant* ou de votre cher *Sillon* lui-même, j'ai étudié, l'année dernière et cette année, les Associations de jeunes catholiques, le mouvement qui popularise la lecture de l'Évangile, divers essais de renouvellement des études ecclésiastiques, vos protestations contre la thèse aristocratique d'un roman célèbre, le retour, de la faveur publique à un écrivain comme le P. Gratry, les premières résistances, du bon sens et de la justice au scandaleux

succès des doctrines de haine, est-ce moi qui ai créé d'aussi heureux sujets d'observation, ou, n'est-ce pas la réalité très directement qui les a proposés? Et encore, si j'ai pu parler, comme je l'ai fait, à de jeunes prêtres d'une formation de plus en plus personnelle à quelques-uns de leurs principaux devoirs; si j'ai pu à vous-mêmes parler de tolérance, de douceur et d'esprit chrétien, comme à d'autres étudiants, de la nécessité de nous montrer en tout, suivant le mot de S. Paul, fils de lumière et de progrès : est-ce que cela n'implique pas l'existence d'auditoires ou de lecteurs capables de comprendre ce langage et d'admettre ces exhortations? N'est-ce pas enfin sur le témoignage évident des faits, qu'après une rapide excursion en terre étrangère j'ai admiré, chez un grand peuple, depuis trois siècles hostile au catholicisme, les premiers symptômes du retour à la vérité et la conquête définitive de la liberté religieuse?

Mais quand, chez nous et autour de nous, l'état des choses encore serait cent fois pire qu'il n'est; quand les motifs d'espérer présentés dans ce livre, et tous les autres qu'on y pourrait joindre, viendraient ensemble à s'évanouir et nous laisseraient sans appui,

sans lumière, dans une plus sombre crise que celle qui suivit la chute de l'Empire romain : pas même alors nous n'aurions le droit de perdre confiance ni de douter de l'immortelle garantie du Christ. Notre Église est divine, et donc elle ne meurt pas. Si dans ses membres, que nous sommes, elle est sujette aux défaillances, aux torpeurs et aux régressions, elle garde en son Chef divin le principe qui toujours l'empêche de tomber trop bas et toujours lui permet de remonter très haut. Rien ne demeure inutile de ce qu'on fait pour elle et avec le Christ. Efforts et sacrifices, même lorsqu'ils paraissent vains, sont assurés du succès futur ; ils puisent dans le motif dont ils s'inspirent une infaillible efficacité.

Il ne dépend point de nous de renouveler la face du monde ; mais de nous il dépend d'élever, de transformer en mieux la portion de monde où nous vivons, nous-mêmes les premiers et ceux qui nous approchent, ceux qui nous lisent ou nous entendent, ceux que nous aimons, ceux qui nous aiment, toutes les âmes enfin, qui, voisines de la nôtre, en reçoivent les vibrations et les transmettent, par ondes spirituelles, à des multitudes peut-être innombrables.

N'écoutez point, mes chers Amis, ceux qui vous prêchent la désespérance et traitent de naïveté votre foi en l'avenir. Malgré les duretés de cœur, les inintelligences, les fanatismes qui déshonorent, même au xx^e siècle, une si grande partie de la société, sachez que votre temps, à le prendre en son ensemble, vaut mieux que les temps passés : autrefois l'on était encore moins pitoyable, encore moins éclairé, encore moins tolérant. Cherchez autour de vous, dans le progrès social et scientifique, des raisons d'espérer, et je vous promets que vous n'en manquerez pas. Cherchez-en surtout, élevant vos cœurs et vos regards, cherchez-en où toujours il s'en trouve, jusqu'en Dieu lui-même, dans ses promesses, dans sa puissance, dans son amour. Avec son aide, ô mes Amis, croyez au Bien, veuillez le Bien, faites le Bien ; et le Bien sera.

Félix KLEIN.

A bord de la *Lorraine*, le 28 août 1903.

I

LES ASSOCIATIONS DE JEUNES CATHOLIQUES

(L'A. C. J. F. ET LE SILLON)

La loi de 1901, si odieusement partielle contre les ordres religieux, ne laisse pas d'offrir à l'ensemble des citoyens une liberté, des moyens d'action, inconnus depuis bien des siècles et dont il ne tiendrait qu'à nous de tirer parti. L'association, voilà pour les catholiques, on ne saurait assez le redire, le véritable instrument de défense. Déjà, grâce à Dieu, beaucoup commencent à le comprendre, et l'*Action libérale populaire*, si courageusement dirigée par M. Jacques Piou, a montré ce qu'on peut attendre des volontés droites lorsque sincèrement elles s'unissent pour le bien public. Mais, en dehors des cadres, nécessairement un peu flottants, de cette armée très vaste, des corps d'élite se sont formés, qui, loin d'y faire opposition, sauront, au contraire, y entrer, tout au moins à l'heure des batailles, comme des troupes de secours plus entre-

prenantes et plus aguerries. Des associations de jeunes catholiques, dont plusieurs ont précédé la loi même de 1901, se répandent à l'heure actuelle sur tout notre pays avec une rapidité, un entrain, une vie d'autant plus dignes de notre attention que nous trouvons ailleurs plus de sujets de tristesse et plus de causes d'anxiété. Dans les émotions de la crise actuelle, la plus grave peut-être qu'ait traversée l'Église de France depuis le Concordat, il importe souverainement de connaître chacune de nos ressources, et surtout les meilleures, si nous ne voulons pas être tentés de perdre courage, si nous tenons, — par delà ces difficultés, ces épreuves, ces luttes, ces violences, qui ne font que de commencer, — à fixer sans crainte nos regards sur l'aube lointaine, mais assurée, de notre affranchissement.

Nombreux sont ces groupements de nos jeunes, depuis le cercle catholique des Etudiants de Paris, depuis les conférences Saint-Paul et Olivaint, depuis les associations d'élèves actuels ou d'anciens élèves des Facultés libres, des collèges religieux, des écoles ou pensionnats de Frères, jusqu'à ces modestes patronages de paroisse qui, bien dirigés, aboutissent naturellement à des sociétés d'adultes et versent dans l'armée chrétienne mieux que des soldats : des bataillons tout formés. Mais, à tout regarder en

bloc, on ne voit rien exactement, et, si nous restions dans les généralités, même réelles et très encourageantes, on nous accuserait d'idées vagues, on nous reprocherait un optimisme de parti pris. Nous ne parlerons que de deux groupes, les deux plus importants, il est vrai, par le nombre et l'activité, les deux plus représentatifs aussi, parce que, tout en restant eux-mêmes, ils en encadrent, ils en inspirent quantité d'autres¹.

Le *Sillon* et l'*Association catholique de la jeunesse française* sont aujourd'hui deux forces qu'on n'aurait plus le droit d'ignorer, même s'il ne s'agissait que d'étudier en statisticien les données actuelles du problème moral et social en notre pays ; mais surtout ils constituent, pour l'avenir, des réserves, des « motifs d'espérer »,

1. Une troisième Association, qui ne possède pas moins de titres aux sympathies du public chrétien et qui aurait eu sa place naturelle dans cette étude si elle était, comme l'*A. C. J. F.* et le *Sillon*, essentiellement un groupe de jeunesse, c'est la *Conférence Hello*. Fondée en 1897 et inspirée à son début par Léon Ollé-Laprune, elle a reçu, depuis, l'adhésion des plus illustres représentants de la pensée catholique. C'est, à proprement parler, une œuvre de mutualité intellectuelle. Par le *Bulletin* qui relie ses adhérents et qui les renseigne sur toutes les occasions d'apostolat intellectuel, par la propagande qu'elle fait chaque année du livre qui lui paraît le plus utile à répandre, par la diffusion des bonnes revues et des bons journaux, elle sert, avec une efficacité dont on avait encore peu d'exemples, la cause de la vérité dans tous les domaines de l'esprit et surtout en ce qui touche la religion, la morale, les légitimes progrès de la société. (L'adresse du Secrétariat est 27, rue de Rome, à Paris.)

qui ne peuvent laisser dans l'indifférence aucun esprit soucieux de la religion ou du patriotisme. Aussi bien l'heure est venue de les faire connaître tels qu'ils sont. Ils s'imposent de plus en plus à l'attention publique, et ceux-là mêmes qui les aiment moins sont obligés de penser à eux, de parler et de s'occuper d'eux. Tous les journaux ont raconté, et en détail, les séances, les incidents du second congrès national des cercles d'études, tenu à Tours par le *Sillon* au milieu de février¹ ; au commencement d'avril, il donnait une nouvelle preuve de son étonnante force de propagande, en réalisant et en proclamant, dans les salles de la rue Cochin, la fédération des dix-huit Instituts populaires créés en France depuis deux ans ; plus récemment encore, dans les rues de Brest, dans les faubourgs de Paris, dans nos églises attaquées, ses forces se mesuraient, non sans avantage, quoique en se bornant toujours à la défensive, avec ces nouveaux et étranges soutiens du pouvoir qu'on pourrait appeler les bandits de gouvernement. L'*Association catholique de la jeunesse française* a passé, elle aussi, une magnifique revue de ses forces lorsque, sous le patronage du cardinal Perraud et autour des principaux représentants de l'action catholique², elle réunissait en congrès

1. Cette étude a paru dans le *Correspondant* du 10 mai 1903.

2. Parmi les orateurs ou rapporteurs, on peut citer

général, à Chalon-sur-Saône, les représentants de ses cinq cents groupes et de ses vingt-cinq mille adhérents pour étudier de près la plus importante des questions sociales d'aujourd'hui, celle des syndicats.

Semblables sur beaucoup de points et distincts sur plusieurs autres, ici recrutés en des milieux très différents, et ailleurs confondant une partie de leur personnel ou de leurs affiliés, les deux groupes que nous étudions sont fort loin, grâce à Dieu, de se présenter comme des adversaires ; et leur action, qui assez souvent coïncide dans le cours normal des événements, se réunirait, sans le moindre doute ni la moindre hésitation, toutes les fois qu'il serait besoin d'une intervention précise et déterminée. On l'a pu voir l'été dernier, au moment des fermetures arbitraires d'écoles ; on commence à le revoir encore. Cependant, et bien qu'ils tendent, au fond, vers un but identique, leur esprit n'est pas absolument le même ; ils ont chacun leur raison d'être et ils se complètent plutôt qu'ils ne se copient. En étudiant leur jeune histoire, leur organisation et ce qu'ils accomplissent présentement sous nos yeux, nous montrerons par là même en

M. Jacques Piou, les députés de Gailhard-Bancel, abbé Lemire, Paul Lerolle, comte de Ludre, MM. Boissard, Max Turmann, Bazire, Jean Lerolle, Rouillé d'Orfeuil, Henri Reverdy, Emmanuel Rivière. L'illustre évêque d'Autun prit lui-même la parole le jour de clôture.

quoi ils diffèrent et en quoi ils se ressemblent, nous montrerons surtout par où ils méritent l'un et l'autre nos plus vives sympathies.

I

L'*Association catholique de la jeunesse française* date du mois de mars 1885. Dix-sept années ! Aussi est-elle dans son épanouissement. L'idée première en est due au comte Albert de Mun. Aidé de Robert de Roquefeuil, qui allait en être le premier président, et d'une dizaine d'autres vaillantes âmes, il en jeta les fondements dans une petite réunion qui se tint au secrétariat de l'OEuvre des cercles catholiques, et où il exposa le but à poursuivre, avec les moyens de l'atteindre. Suivant un mot qui garde encore son prestige, il les convia à *restaurer l'ordre social chrétien* et, dans cette intention, à grouper les jeunes gens par associations locales, puis à relier toutes ces associations par un comité central.

Deux mois après, en mai, les premiers statuts étaient rédigés et commençaient par cette déclaration : « L'*Association catholique de la jeunesse française* a pour but de coopérer au rétablissement de l'ordre social chrétien. Elle a pour principes la soumission à l'autorité de l'Église et la pleine adhésion à ses enseignements, spéciale-

ment en tout ce qui se rattache aux vérités de l'ordre social et économique, et pour moyens le dévouement chrétien, l'étude et l'appui mutuel entre ses membres. » Suivait, en forme d'appel aux jeunes gens de bonne volonté, un commentaire qui réprouvait les méfaits et les ruines « de la révolution triomphante ».

L'avenir devait peu à peu expliquer le sens encore vague de ces grandes formules. Il était beau de chercher « l'ordre social chrétien », mais difficile de savoir par le détail en quoi il consiste ; et, pour le « rétablir », il fallait trouver dans l'histoire l'époque modèle où il a complètement régné, il fallait voir jusqu'à quel point les différences probables entre cette époque et la nôtre permettent une résurrection ou exigent du changement, de l'adaptation, de la nouveauté. De se soumettre à l'autorité de l'Église, « spécialement en tout ce qui touche aux vérités de l'ordre social et économique », c'était, à n'en pas douter, une généreuse résolution ; mais, pour la tenir, pour adhérer aux enseignements religieux en pareille matière, il importait de les connaître, et ce n'était pas chose si aisée que de rencontrer dans l'Évangile ou dans les textes officiels l'exacte solution de tous les problèmes soulevés. Enfin, l'on devait définir « la révolution triomphante » ; et, si c'était de 1789 ou de ses suites qu'on voulait parler,

encore convenait-il d'établir certaines distinctions dans un mouvement si mêlé de bien et de mal.

Peu à peu, l'expérience est venue mettre les choses au point, et, chez ces volontés droites, chez ces généreux esprits, transformer en lumière une partie de l'ardeur primitive. La différence est grande entre les vagues aspirations que nous venons de rappeler et la netteté, la précision, de beaucoup des sujets qu'on voit étudiés maintenant dans certains numéros de la *Revue de la jeunesse catholique*. L'Association n'a, certes, rien perdu de son amour pour l'Évangile ni de sa soumission envers l'Église ; mais, si elle continue d'accepter d'eux les « vérités sociales » qu'ils ont définies, par exemple, le caractère indissoluble du mariage, et si elle leur demande les grands principes de fraternité, de justice, de sainteté, dont ils restent à jamais les dépositaires, elle ne se croit point pour cela dispensée de recourir aux ressources tout humaines de l'observation, de la réflexion, des études comparées, de la science historique, de l'expérience sous toutes ses formes.

C'est ce que laisse clairement voir le comte H. de Saint-Pern dans un article tout récent : « La nécessité pour l'Association, dit-il, d'avoir un *Credo* social a été démontrée à maintes reprises par de Roquefeuil ; et le dernier Conseil

fédéral, pour donner un commencement d'exécution au projet de notre président honoraire, a décidé que l'Association tiendrait désormais régulièrement des congrès sociaux. A chaque congrès, on étudiera une question déterminée et, au bout de quelques années, l'Association possédera un corps de doctrine en économie sociale. Elle pourra l'opposer aux programmes socialistes, comme elle oppose son *Credo* religieux aux adversaires de ses croyances ¹. » Voilà le langage de la sagesse même, et l'on ne saurait mieux affirmer la nécessité de demander une doctrine sociale aux moyens qui seuls peuvent la dispenser. Encore ne devra-t-on jamais attribuer à une telle doctrine la même fixité qu'au *Credo* religieux. La vérité sociale, dans ses applications, change perpétuellement, comme les conditions mêmes où les sociétés se meuvent.

Mais, pour apprécier les progrès accomplis, il n'est tel, croyons-nous, que de lire le programme du congrès de Chalon-sur-Saône, où l'on ne s'est occupé, pendant quatre jours ², que de ce qui touche aux syndicats, à leur organisation actuelle, à la nécessité d'étendre leur capacité de posséder et de faire des actes de commerce, au contrat collectif du travail, à la

1. *Revue de la jeunesse catholique*, mars 1903, p. 179.

2. Les 7, 8, 9 et 10 mai 1903.

représentation des intérêts par les conseils du travail, à l'enseignement professionnel, à l'apprentissage, au placement, bref à tous les aspects de ce problème capital de l'heure présente. Et parce que je craindrais d'avoir tout à l'heure donné de l'Association une idée fausse, en laissant croire qu'elle se perd dans le vague des formules oratoires, je tiens à reproduire ici le questionnaire qui fut envoyé aux membres, plusieurs mois d'avance, pour la préparation de cette assemblée :

« I. Existe-t-il dans votre localité des syndicats ? Si oui, en donner la liste en indiquant nettement dans quelle profession ils se recrutent et s'ils sont composés de patrons ou d'ouvriers. — II. Quel est le nombre de leurs adhérents, et dans quelle proportion se trouvent-ils vis-à-vis du nombre total des membres de la profession ? — III. Quel est l'esprit de ces syndicats ? Se bornent-ils à l'étude et à la défense des intérêts professionnels, ou ont-ils surtout un but politique ? — IV. Ces syndicats sont-ils isolés ou affiliés à des unions de syndicats ? Adhèrent-ils à une Bourse du travail ou à un Office du travail ? — V. Ces syndicats se sont-ils adjoint des institutions sociales et économiques telles que caisses de secours mutuels, caisses de chômage, bureaux de placement ? — VI. L'opinion publique de votre localité se préoccupe-t-elle

du mouvement syndical? Quelle a été jusqu'ici, vis-à-vis des syndicats existants, l'attitude des catholiques et en particulier de votre groupe? »

Au congrès même, l'abbé Lemire, parlant des dispositions qui devraient compléter la loi actuelle sur les syndicats, faisait applaudir de son auditoire, comme réalisables sans délai, ces trois réformes bien précises : que tous les professionnels aient le droit de se syndiquer, travailleurs intellectuels, ouvriers de l'État, artisans en chômage ou en retraite ; — que le syndicat représente, non seulement les intérêts économiques, mais encore tous les intérêts de la profession et les intérêts professionnels de chacun de ses membres ; — que les syndicats soient armés du droit de conclure avec les patrons des contrats collectifs et de posséder des immeubles.

Mieux et plus vite qu'en suivant dans le détail la marche de l'Association depuis ses origines, on se rend compte par ces citations de son esprit actuel, tel au moins qu'on le constate chez ses meilleurs représentants, chez ceux qui lui donnent aujourd'hui le ton. L'idéal supérieur n'a pas cessé d'être le même. Ce que cherche toujours cette généreuse jeunesse, c'est de faire régner en ce monde plus de vrai christianisme, par là même plus de moralité, plus de justice aussi et plus de bonheur pour le

grand nombre. Mais son attention a été de plus en plus attirée sur les moyens pratiques d'approcher de cet idéal, sur la nécessité de connaître les conditions naturelles de la société qu'il s'agit de sauver, sur l'importance de travailler à l'instruction et au bien-être matériel des hommes, tant pour se faire suivre d'eux dans la recherche de la vertu et de la foi, que parce qu'en réalité cette instruction des personnes humaines, ce bien-être des enfants de Dieu, constituent déjà par eux-mêmes de très nobles fins.



Ainsi donc, l'Association évolue nettement dans le sens d'une démocratie large, saine, consciente et organisée. Et il ne faut pas croire que ce soit là un mouvement aveugle ou une tactique provisoire. L'Association sait très bien où elle va. Elle y va, parce qu'elle croit de son devoir d'y aller; elle y va sans respect humain ni crainte des vieux préjugés, sans ostentation ni flatterie pour la foule. Dans l'appel qui, à l'occasion du congrès de Chalon-sur-Saône, fut adressé à chacun des groupes par le président même de l'Association, M. Bazire, et par les présidents de toutes les unions régionales et diocésaines, onze lignes étaient consacrées aux détails

matériels de la convocation, et six, à l'esprit dans lequel on la faisait ; or, voici intégralement le texte de ces dernières :

« L'Association a toujours affirmé ses tendances sociales : il importe qu'elle les précise. Au moment où on prétend exclure les catholiques de la vie nationale, nous devons nous préparer par l'étude des questions économiques et sociales à soutenir utilement la cause des intérêts populaires désertée par ceux-là mêmes qui, le plus bruyamment, s'en disaient les défenseurs. »

Et dans une adresse qu'elle a fait remettre à Léon XIII au commencement de 1903, l'Association s'exprime ainsi :

« Vos encycliques : *Au milieu des sollicitudes*, *Rerum novarum*, *Graves de communi*, sont notre règle constante. Nous vous sommes tout particulièrement reconnaissants de nous avoir ouvert si largement la voie de l'*Action sociale*, appelée *démocratique ou populaire chrétienne*, grâce à laquelle nous aurons accès chaque jour davantage auprès des masses populaires, dont les « souffrances imméritées » réclament des secours et qui, investies en ce siècle de la puissance publique, ne peuvent l'exercer pour le bien en dehors de l'inspiration chrétienne¹. »

1. Voyez ces deux documents dans la *Revue de la jeunesse catholique*, numéro de mars 1903, pp. 170 et 175.

On retrouverait l'affirmation des mêmes principes, des mêmes tendances, du même état d'esprit, dans toutes les manifestations récentes de l'Association, et cela non seulement lorsqu'elle parle en quelque sorte chez elle, dans l'intimité, mais toutes les fois qu'elle a occasion de s'exprimer en public par l'organe de ses membres les plus influents. Ce n'est pas une autre idée que M. Gaston Lacoïn a voulu donner d'elle, lorsqu'il l'a présentée, en juin 1902, au congrès de la Société d'économie sociale. Suivant la division même de son substantiel rapport, il a tenu à indiquer ses origines *sociales*, son but et ses fonctions *sociales*, le côté *social* de son organisation, le caractère *social* des règles qu'elle s'est à elle-même imposées; autant de preuves, ajoutait-il, de « la réalité de l'action sociale qu'elle exerce ». Et, plus récemment encore, M. Georges Piot, l'un des dix membres du comité général, expliquait sous ce titre : *les Conséquences d'une idée fixe*, que, dirigée dès le début vers « une organisation nationale de tous les jeunes catholiques de France pour l'étude, la diffusion et l'application des doctrines sociales catholiques », l'Association s'est toujours et logiquement développée dans ce sens, à travers deux périodes : « la première où elle *s'organise*; la seconde où elle *se démocratise*¹ ».

1. Le travail de M. Lacoïn a paru dans la *Réforme sociale* du



Si, comme il est naturel, l'Association fut assez longue à trouver ses méthodes d'étude et de formation intellectuelle, elle rencontra très vite un système complet d'organisation. Après un tâtonnement de trois ou quatre années, durant lesquelles quelques groupes formés en province entretenaient des relations amicales avec le comité d'initiative de Paris, le congrès tenu à Lyon en avril 1891 exprima le vœu que « l'Association fût organisée en fédération par les soins du comité, et qu'elle devînt de plus en plus une représentation de tous les intérêts de la jeunesse catholique ». Un commencement d'application de ce système fut fait l'année suivante, au congrès de Grenoble ; et en 1893, le congrès de Paris promulgua des statuts qui constituaient définitivement les groupes en *Fédération*.

Rien de plus sage que cette organisation où

25 septembre 1902, et celui de M. Piot dans l'*Association catholique* de mars 1903. On voit, du reste, en ces deux études, que l'Association tend quelquefois encore à confondre un peu les enseignements sociaux que donne réellement l'Eglise et ceux qu'on est bien obligé de demander à l'observation. Lorsque M. Lacoïn, par exemple, dit, vers la fin de son rapport, que l'Association « est le collège où s'élaborent, où s'enseignent, les doctrines sociales orthodoxes », qu'entend-il au juste par ces derniers mots ?

l'unité d'ensemble et l'indépendance des groupes paraissent également assurées. Depuis dix ans qu'elle fonctionne, la constitution a pu être complétée sur des points non prévus ; jamais elle n'a eu besoin de révision.

Les cinq ou six cents groupes affiliés délèguent une fois par an, et proportionnellement au nombre de leurs membres, des représentants qui forment le conseil fédéral. Ce conseil, en qui réside l'autorité souveraine, élit tous les deux ans le comité général, chargé d'exécuter ses décisions et de maintenir l'union entre les groupes au moyen de correspondances, de visites, de congrès, et par la publication d'une Revue. L'affiliation des groupes est prononcée par le conseil fédéral ; le comité admet, en outre, des membres isolés qui, en général, deviennent très vite les initiateurs de nouveaux groupements. A l'intérieur de cette vaste fédération, et sous des formes analogues, il existe des unions particulières, suivant les diocèses, les provinces ou même les régions. En somme, comme le dit M. Piot dans l'étude dont nous parlions, « l'Association se dirige elle-même par des mandataires qu'elle peut changer si elle le veut et quand elle le veut ». Tous les pouvoirs y sont complètement soumis à l'élection, sauf le choix de la personne de l'aumônier-directeur. Le conseil fédéral désigne seulement l'autorité religieuse qui devra

le nommer « pour une période illimitée ».

Libres, comme associés, de choisir le comité qui agira et parlera en leur nom, les membres sont libres encore, comme individus, de toute leur conduite et de toutes leurs démarches ; l'engagement qu'ils signent, à l'entrée, n'a rien du pacte maçonnique, et tout ce qu'on leur demande, c'est de réserver dans leurs travaux une part à la piété, une part à l'étude et une part à l'action. Ces devoirs ne sont pas, du reste, autrement précisés, et il reste à chacun de les mettre en pratique suivant son propre jugement et les circonstances. Toutefois l'on favorise, comme il convient à une association, les manières collectives de prier, d'étudier, d'agir. Une retraite, une messe mensuelle, le concours apporté à des pèlerinages, à des solennités religieuses ; des groupements d'étudiants ou d'ouvriers, ou bien encore mixtes, s'entr'aidant pour apprendre ensemble les questions d'intérêt vital ; le dévouement aux patronages, aux conférences de Saint-Vincent de Paul, aux catéchismes, aux secrétariats du peuple, aux caisses de secours, aux mutualités, aux syndicats ouvriers ou agricoles : autant de façons de faire le bien en soi et autour de soi, que l'Association recommande à ses membres et qui offrent toutes, on le voit, des caractères, par quelque côté, sociaux. Comme services plus

immédiatement pratiques, les membres peuvent toujours obtenir du Comité des renseignements professionnels, des consultations juridiques, des indications pour les études auxquelles ils veulent s'appliquer, principalement lorsque ces études portent sur des matières d'ordre social et lorsqu'elles sont entreprises par des groupes.

Nous avons dit tout à l'heure un mot de la *Revue de la jeunesse catholique*. On ne voit pas comment, sans cet organe qui paraît tous les mois, les sections se pourraient tenir en rapports constants. Ils trouvent dans les chroniques de chaque numéro un résumé de la vie et de l'action des groupes, les communications officielles du Comité, des articles sur le mouvement religieux, social et intellectuel, des plans d'études, des sujets de concours¹.

Quatorze revues du même genre, quoique moins importantes, servent actuellement d'organes aux différents groupes provinciaux, et, sans se contredire sur les grandes questions, prouvent, à première lecture, que la décentra-

1. Le numéro de mars 1903 contient, par exemple, en dehors des avis officiels, de la chronique du mois et des renseignements pratiques, un article de M. Jean Lerolle sur le *Referendum* des conseils municipaux en faveur des congrégations, un autre du comte de Saint-Pern sur *la Question syndicale au congrès de Poitiers*, un de M. Rouillé d'Orfeuil sur *le Service militaire de demain*.

lisation, pour elles, n'est pas un vain mot. Citons-les sans ordre : le *Semeur*, pour la Bourgogne ; le *Petit Semeur*, pour la Franche-Comté ; la *Source*, pour la Normandie ; la *Jeune Garde* et la *Voile*, pour le Nord ; l'*Écho régional*, pour les groupes de l'Ouest ; l'*Écho des OEuvres sociales* et l'*Union régionale du Midi*, pour le Sud-Ouest ; l'*Aube*, de Versailles ; le *Bulletin de la jeunesse catholique de l'Orléanais* ; le *Droit de vivre*, de Montargis ; l'*Union des braves*, de Roanne ; l'*Étoile*, de Reims ; l'*Union ardennaise*, de Charleville. Cela fait bien des titres de revue ; mais, sans compter que la plupart de ces noms sonnent très haut et très clair, leur ensemble est de nature à donner l'idée concrète de la diffusion et de la vitalité de l'Association. Ils nous font entrevoir et nous dispensent d'énumérer la série des unions régionales auxquelles ils se trouvent correspondre. Ils achèvent de montrer que notre jeunesse catholique est en train d'organiser, ou que plutôt elle possède maintenant, des cadres déjà bien remplis et prêts à recevoir, pour achever leur éducation sociale, tous ceux qu'attire le même idéal, tous ceux qui ont horreur de l'égoïsme et de l'inutilité, tous ceux qui se sentent au cœur, en entrant dans la vie consciente, une sincère volonté « de piété, d'étude et d'action ».

II

Comment, sans nous répéter, faire connaître le *Sillon* après tout ce que nous venons de dire de l'*Association de la jeunesse catholique*? S'il s'agissait de les mettre en parallèle, la tâche ne serait que malaisée; elle serait impossible s'il s'agissait de les opposer. C'est ce qui apparaîtra sans trop de peine si nous réussissons à voir clair nous-mêmes dans un mouvement qui s'est développé en dehors de tout plan arrêté d'avance, au souffle de la grâce divine, sous les impulsions d'une jeunesse ardente, suivant les besoins et les devoirs qu'un à un faisait apparaître le contact des réalités.

Les choses et les idées marchent aujourd'hui si vite, qu'en remontant aux origines du *Sillon* (l'auteur des présentes pages y fut quelque peu mêlé), on a le sentiment de retourner à l'histoire ancienne. Six ans avant la fin du siècle dernier, je veux dire l'an de l'Incarnation 1894, quelques étudiants de l'Institut catholique de Paris et quelques élèves à peine sortis du collège Stanislas fondaient ensemble une belle petite revue, qui s'appelait *le Sillon*, et qui portait cette devise, encore conservée : « Il faut aller au vrai avec toute son âme. » Tellement ils étaient jeunes, que pas un ne se trouvait

d'âge à prendre la gérance légale, et qu'il fallut que le directeur, Paul Renaudin, demandât ce service à son vieux frère de vingt et quelques années. Comme il était naturel, le grand reproche qu'ils encoururent fut d'être trop sérieux, et pour un peu on les eût appelés des idéologues. En réalité, ils parlaient de tout, sauf de politique militante, et leur talents s'essayait avec une charmante gravité aux questions actuelles de littérature, d'art, de philosophie, d'histoire, d'économie sociale.

C'est par cette dernière porte que les changements allaient pénétrer. Les plus grands élèves de Stanislas, ayant fondé un bulletin appelé *la Crypte*, du lieu où ils s'assemblaient chaque dimanche pour s'entraîner à l'apostolat social, demandèrent au *Sillon* d'adopter comme « supplément » ce modeste organe. Leur réunion prit de l'importance quand on vit les collégiens y demeurer fidèles après le service militaire ou après même l'École polytechnique et l'École d'application ; et le groupe créa bientôt au dehors, chez un lieutenant démissionnaire, M. Marc Sangnier, une sorte de cercle familial où furent attirés des ouvriers, des employés jeunes. On se mit à parler, à étudier, à prier ensemble ; et ainsi commença, presque inconsciemment, cette *amitié du Sillon*, qui était appelée, comme expression et comme fait réel, à une si intéres-

sante fortune. On eut à raconter et à discuter les expériences que l'on faisait ou voyait, et on les trouva, même comme matière d'articles, bien préférables aux exposés d'idées. En traitant de telles questions, la revue supplémentaire allait peut-être l'emporter comme intérêt, sur la revue principale. L'heure sembla venue de les fondre en une. Le *Sillon* absorba son annexe, ou fut absorbé par elle. Il garda son titre, mais prit un nouveau format et une périodicité plus fréquente ; surtout il quitta sans esprit de retour les domaines de la pensée pure et de la théorie, pour émigrer vers les champs de la pratique. Il se fit un instrument de travail aux mains des étudiants et des ouvriers qui voulaient promouvoir en eux-mêmes et autour d'eux l'éducation sociale et civique. Depuis deux ou trois ans qu'il s'est nettement accentué dans ce sens, il a fait d'étonnants progrès, soit en ce qui regarde l'importance des articles publiés, soit pour le chiffre des abonnements qui augmente quelquefois de cinquante par semaine¹.

*
* *

Mais aujourd'hui le *Sillon*, s'il est resté une revue, est devenu bien autre chose encore. C'est

1. Il a aussi absorbé l'*Echo des cercles et des instituts populaires*.

une sorte d'atelier moral, une famille, une cité, une petite patrie, sans code, sans lois particulières, sans cadres définis, dont les membres se recrutent par attraction, se tiennent par amitié, s'entendent pour les mêmes actes parce qu'ils les veulent en même temps. C'est une association par l'esprit et le cœur, par la foi, l'enthousiasme et la charité, tout idéale à beaucoup d'égards, et qui cependant passe à la pratique avec la facilité la plus étonnante, avec la plus énergique souplesse. Ces jeunes gens ne sont ni des rêveurs, ni des « emballés ». Écoutez ce qu'ils disent, et considérez que c'est aussi ce qu'ils font :

« Travaillant à une rénovation intellectuelle et morale des masses ouvrières, nous estimons que l'heure est venue de faire dans nos mœurs et dans nos manières de vivre de profonds changements. Par les cercles d'études, nous avons l'ambition de donner à la jeunesse catholique ce complément d'éducation sociale et civique qui lui fait encore défaut ; par l'institut populaire, nous cherchons à offrir aux travailleurs les moyens de s'instruire et de se récréer ; par les réunions publiques, nous essayons de prouver à nos adversaires que nos doctrines peuvent être défendues et qu'elles n'ont pas peur de la libre lumière d'une loyale et courtoise discussion ; par notre Revue, enfin, nous disons à tous de quel esprit

nous sommes et vers quel avenir nous marchons¹. »

De la Revue, nous venons de parler assez en faisant connaître l'origine de tout le groupe. Ajoutons seulement que, si elle continue à être presque tout entière rédigée par les jeunes, elle admet cependant quelques articles d'écrivains ou de professeurs connus, lorsqu'elle y voit un avantage pour l'instruction et la direction morale de son intéressant public².

Les cercles d'études représentent peut-être ce qu'a inventé de meilleur depuis fort longtemps l'initiative de nos amis. Il faut bien, du reste, que ces institutions répondent à un besoin senti et à des aptitudes réelles, puisqu'elles se sont développées presque partout à la fois, qu'elles ont atteint en très peu d'années le nombre de cinq cents et qu'elles se multiplient de toutes parts avec une rapidité, avec un succès, qui confondent l'esprit.

Le but en est partout le même : « préparer les membres à la vie sociale, professionnelle et civique³. » Des cercles d'études ont quelquefois

1. *Sur la brèche*, article de Jean Lefort dans l'*Association catholique* du 15 janvier 1903.

2. On s'abonne au siège du *Sillon*, 34, boulevard Raspail, Paris, VII^e.

3. « Premier Congrès national des cercles d'études de France, tenu à Paris le 23 février 1902 », p. 21. Aux bureaux du *Sillon*.

commencé entre grands élèves des collèges, d'autres s'organisent entre hommes mûrs de diverses professions. Dans une ville industrielle du Sud-Est, j'en trouvais un, tout récemment, qui achevait de se former entre fils de gros fabricants et qui déjà pensait à s'agréger les meilleurs des ouvriers jeunes. Mais la plupart sont composés d'adolescents des patronages, auxquels s'adjoignent des jeunes gens instruits et très souvent un prêtre ; d'une œuvre de simple préservation, l'on fait ainsi une œuvre éducatrice, et en même temps qu'on sauvegarde le présent, on assure l'avenir.

Les cercles d'études répandent l'instruction et la capacité dans les rangs du peuple sans y jeter d'idées fausses ; ils donnent aux travailleurs les moyens de s'élever sur place, de se distinguer dans leur profession. Sans fermer à personne l'accès d'un emploi quelconque, sans établir de stationnement aux diverses « étapes », ils montrent, par le fait, qu'on peut entrer dans l'élite sociale sans sortir matériellement de la place où l'on se trouve. Ils forment chez les catholiques ce que le socialisme appelle une démocratie consciente et dont il voudrait s'arroger le monopole. Que le mouvement si bien engagé se développe quelques années encore, qu'il continue à se garantir des coteries politiques, et nous aurons, nous aussi, des *leaders* populaires.

dans les syndicats, les coopératives, les caisses rurales, voire même dans les manifestations diverses de la vie publique où l'intervention active devient un devoir; nous aurons des travailleurs qui, pour être fervents catholiques, n'en seront pas moins dévoués au bien-être, à l'éducation, à la bonne organisation du prolétariat, et qui serviront d'autant mieux la cause des progrès réalisables, qu'ils n'égareront pas, comme font les collectivistes, une partie de leurs efforts à la poursuite de dangereuses chimères.

Autour des cercles d'études, nécessairement limités à un très petit nombre d'adhérents (six, dix, une vingtaine au plus), se sont formés très vite, sous le nom d'instituts populaires, des groupes d'enseignement beaucoup moins intimes et même complètement ouverts à quiconque veut y pénétrer. Ils sont aux cercles d'études ce que sont les cours publics aux conférences fermées, dans les Universités proprement dites. Le travail y est moins approfondi, mais il s'y fait une plus ample vulgarisation.

Pour une très modeste cotisation, qui se paie au mois ou à l'année, et qui a surtout comme objet d'intéresser plus directement le peuple à sa propre éducation, tout le monde peut suivre les conférences scientifiques, historiques, so-

ciales, les séances dramatiques et musicales, qui y sont données par des professeurs ou des artistes bénévoles. Bien que toujours fondé et dirigé par de vrais catholiques, l'Institut populaire, à la différence des cercles d'études, n'a point de caractère confessionnel. Non seulement on y admet volontiers les incroyants et les socialistes, mais c'est à eux surtout qu'on aimerait s'adresser pour les mieux instruire, et chacun est invité à interroger le professeur, à présenter des objections, à demander des explications complémentaires. Très souvent, il arrive que de longs entretiens suivent les conférences et adaptent aux individus plus attentifs ou plus exigeants la doctrine d'abord présentée en commun.

Le premier institut populaire a été fondé par le *Sillon*, à Paris, dans le V^e arrondissement, en février 1901. Il y en a plusieurs autres maintenant dans la capitale, et la province s'y met à son tour ; ils surgissent comme par enchantement, à Épernay, Montpellier, Limoges, Marseille, Châteauroux, Poitiers, Airvault, Angers, Doullens. Déjà, il en existe une vingtaine, et on les a organisés en fédération le 2 avril 1903. A côté de leur action enseignante, qui rend tous les jours de plus grands services, on espère qu'ils pourront bientôt exercer une action proprement sociale, en provoquant la création de coopéra-

tives, de syndicats, de mutualités et de tous les organismes qui favorisent l'élévation morale ou matérielle du monde ouvrier.

Au delà du cercle d'études, l'institut populaire; au delà de celui-ci, les réunions publiques. Telle est la marche progressive des jeunes gens du *Sillon*. Ils travaillent entre eux avec le plus d'intensité possible; ils enseignent des groupes plus vastes d'étudiants de bonne volonté; ils portent leurs idées jusqu'à des foules réunies un peu au hasard et souvent mal disposées; ils se rencontrent en des assemblées contradictoires avec les adversaires de leur religion et de leurs idées. Soit qu'ils organisent eux-mêmes des réunions franchement ouvertes, comme à Plaisance, en mai dernier, dans la salle des Mille-Colonnes, ou comme lorsqu'ils appelèrent le public, rue Serpente, à entendre l'abbé Lemire, le député Lefas, M. George Fonsegrive; soit qu'ils se trouvent invités à leur tour par les autres, comme lorsque Marc Sangnier discutait, dans le quartier de Grenelle, avec Urbain Gohier, sous la présidence de M. Buisson; soit enfin qu'ils se rendent spontanément aux meetings anticléricaux, comme lorsque M. Champigneulle prit la parole, le 7 mars, à Béon, dans l'Yonne, contre le trop célèbre professeur Hervé: nos jeunes amis se mêlent, sans timidité, à la

foule inconnue ou hostile, s'en font écouter de gré ou de force, y nouent des relations imprévues et utiles, y réfutent de gros préjugés, y répandent des semences bonnes, y recueillent même parfois, sans atténuer en rien leurs propres convictions, des applaudissements qui montrent bien que les âmes les plus trompées restent toujours par quelque endroit accessibles au bon sens et à l'Évangile.

Méconnus, dans nos rangs, par un petit nombre, par un très petit nombre d'esprits étroits ou mal informés, ces succès ne laissent pas de frapper et d'inquiéter les plus clairvoyants de nos adversaires. Immédiatement après le Congrès de Tours, où MM. Urbain Gohier et Henri Bérenger avaient eu le désagrément de se voir confondus par la jeunesse du *Sillon* dans une assemblée qu'ils avaient réunie contre elle et où ils l'avaient défiée de comparaître, on pouvait lire dans le journal *l'Aurore* : « Il est naïf et dangereux de traiter par le silence un mouvement curieux, comme si l'on supprimait ce dont on ne parle pas... Une critique amusante et trop superficielle ne suffit pas vis-à-vis d'adversaires que nous combattrions d'autant plus efficacement que nous les étudierions davantage et les comprendrions mieux... Et pourtant nous aurons beau dire que les dogmes sont morts, que le catholicisme agonise, nous

n'en sommes pas moins obligés de constater à tout instant l'existence de catholiques sincères ou adroits qui vivent et agissent. »

C'est justice de constater que les *sillonnistes* — si l'on nous permet ici de proposer un nom pour une réalité qui en manque et qui en mérite — sont, d'ordinaire, fort convenablement accueillis ou supportés par leurs antagonistes. Cela tient en partie au courage de leur attitude et à la règle qu'ils se sont imposée en discussion, de ne jamais blesser les personnes. Mais il est de cette tolérance une autre cause que nous n'avons nul besoin de taire. Quand on leur manque de respect, quand on les empêche de parler, quand on veut les mettre dehors, eh bien, ils ne se laissent pas faire. Toujours respectueux de la liberté des autres, ils imposent, au besoin, par la force, le respect de leur liberté propre. Ils ont formé, sous le nom de *Jeune Garde*, une équipe de jeunes gens dévoués et solides qui ont pour mission, suivant leurs statuts mêmes : « 1° de maintenir l'ordre dans les réunions organisées par le *Sillon*, par les instituts populaires et, d'une façon générale, par les groupes d'action sociale catholique ; 2° d'accompagner et de protéger les orateurs catholiques dans les réunions publiques et contradictoires organisées par les adversaires. » Sans que ce fût inscrit dans leur programme, ils se sont vus conduits,

par des faits récents, à protéger dans nos églises la liberté du culte vainement garantie par le Concordat.

N'est pas admis qui veut dans la *Jeune Garde* : « Tout le monde n'a pas le droit de recevoir des coups pour Notre-Seigneur Jésus-Christ », répondait, un jour, le président du *Sillon* à quelqu'un qui lui conseillait, comme moyen plus simple, de payer quelques forts gaillards pour les besognes difficiles et les heures de danger. On n'est reçu dans ce bataillon d'élite qu'après examen médical et qu'à la condition de mener une vie spécialement chrétienne. Qu'on lise, dans le *Sillon* du 10 mars 1903, le récit d'*Une réception à la Jeune Garde*, avec le tableau de la veillée d'armes au sanctuaire de Montmartre, avec le texte de l'ardente prière, des simples et fières promesses, et l'on comprendra pourquoi il est impossible de ne pas aimer cette jeunesse d'élite, de ne pas croire, de ne pas espérer en elle¹.

1. Voici le texte de la prière qui fut lue, après la communion, par un des nouveaux admis :

« En présence des erreurs, de la haine et de la violence qui menacent de perdre les âmes et s'acharnent sur notre patrie, nous avons compris, ô mon Dieu ! que ce serait lâcheté pour nous, jeunes catholiques de France, de demeurer plus longtemps endormis.

« Nous voulons combattre comme de bons soldats.

« Nous ne sommes que de pauvres enfants ; mais, si nous reconnaissons humblement que, sans vous, nous ne pouvons rien, nous savons aussi que vous êtes fidèle et que nous pou-

Moins de trois mois après cette profession chevaleresque, plusieurs *sillonnistes* recevaient d'indignes adversaires des blessures assez graves pour mettre en danger leur vie, et cela au sortir d'une réunion publique où, se trouvant les plus nombreux, ils avaient obligé l'auditoire à entendre en silence les plus farouches anticléricaux. Ils ne perdirent pour cela ni l'habituelle sérénité de leurs âmes, ni leur résolution de marcher pacifiquement à la conquête de la démocratie. Dès le lendemain, ils affichaient sur les

vons tout en Celui qui nous fortifie. Le sang de notre Christ nous animera et votre Saint-Esprit nous guidera.

« Nous venons donc chercher ici, dans votre sanctuaire, au pied de votre autel, le courage et la force dont nous avons besoin.

« O Jésus! nous voulons être tes chevaliers. Arme-nous toi-même aujourd'hui. Nous te donnons nos cœurs. Toi seul peux nous donner la victoire. Tous fraternellement unis, tous égaux en face de ton tabernacle, nous nous enrôlons dans une milice où l'on ne travaille ni pour de l'argent ni pour la gloire, mais pour toi seul.

« Fais que nous nous souvenions toujours de quel esprit nous sommes... Comme toi, nous voulons aimer nos ennemis; nous ne voulons avoir d'autre ambition que de délivrer du mal et de l'erreur ceux-là mêmes qui nous persécutent. Ne sommes-nous pas les disciples de Celui qui est mort sur la croix pour ses bourreaux?

« Puisse l'Esprit divin nous assurer la discipline, la patience, la prudence, et la pureté qui font les hommes forts!

« Puisse-t-il nous soutenir jusqu'au bout, de telle sorte que nous soyons capables de nous sacrifier, s'il le faut, joyeux de rendre à notre Maître jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il nous a donné!

« O Jésus! nous te reconnaissons aujourd'hui comme notre chef, nous entendons te servir jusqu'à la mort. Nous t'aimons plus que tout. O Jésus! nous t'adorons! Ainsi soit-il! »

murs de Paris le récit exact des évènements, et ils le concluaient ainsi :

« Nous sommes doublement fiers de la soirée du 23 mai. Nos adversaires ont vu que notre doctrine était bonne et solide, qu'elle ne craignait pas la contradiction et que nous étions *assez forts pour être tolérants*. Ils ne nous déplait pas non plus, revenant, la tête haute, d'une victoire remportée pacifiquement, après avoir déclaré que nous étions les *éternels entêtés de l'amour*, d'avoir été lâchement attaqués, la nuit, par derrière, et d'avoir versé notre sang pour notre Foi. Plus nombreux, plus confiants que jamais, sans rien changer ni à nos méthodes, ni à nos doctrines, nous marcherons toujours, avec toute notre âme, vers l'avenir. Et qui donc oserait prétendre que nous ne sommes pas *plus forts que la haine* ? »

*
* *

Il nous faut cependant terminer ces pages où nous n'avons pas dit la moitié de ce qui serait à dire. Peut-être eût-il convenu, en particulier, de faire connaître les encouragements prodigués au *Sillon* et à l'*Association catholique de la jeunesse française* par les catholiques en vue, par nos évêques, par les cardinaux et le Pape lui-même. Tel quel, ce qu'on vient de

lire, suffit à montrer combien l'on peut attendre d'un si généreux mouvement. Loués soient tous ceux qui nous apprennent, au lieu de gémir, comment l'on se forme soi-même « à la piété, à l'étude, à l'action », et comment, par l'association, les forces individuelles s'entretiennent, se développent, se multiplient jusqu'au centuple! Connaissant mieux ces superbes initiatives, le public chrétien les favorisera toujours davantage de sa sympathie et de sa propagande; et il saura où adresser les jeunes gens qu'émeuvent les périls de la foi, de la civilisation même et de la liberté, tous ceux que tente, comme on dit au *Sillon*, l'honneur de servir « la cause ».

Entre le groupe du *Sillon* et celui de l'*Association catholique de la jeunesse française*, nous n'hésiterons pas : nous les aimerons et nous les aiderons l'un aussi bien que l'autre. Que le second représente plutôt une action éclairée des classes dirigeantes sur la foule, le premier, un mouvement accompli dans la foule même et avec elle; que l'Association, démocratique par volonté, suive le conseil donné par Léon XIII en « allant au peuple », tandis que le *Sillon*, démocratique par tendance naturelle, a conscience « d'être dans le peuple » et d'en faire partie : ces différences, loin de nous troubler, nous laisseront entrevoir double chance de succès. Elles prouvent que, dans l'œuvre com-

mune, il y a des tâches pour toutes les opinions, tous les goûts, toutes les aptitudes, en sorte que nul, parmi les jeunes chrétiens de France, ne trouverait plus d'excuse s'il ne collaborait pour son propre compte au relèvement religieux et national.

II

L'ÉVANGILE AUJOURD'HUI

Qu'on ne se méprenne pas sur la signification du titre de cette étude. Il n'annonce pas le moindre dessein d'innovation, mais veut simplement dire qu'ayant constaté un regain de zèle pour la lecture et pour l'étude du Livre par excellence, on aimerait, ne fût-ce que pour reposer le public chrétien de ses habituelles tristesses, à fixer un peu l'attention sur ce fait réconfortant.

I

N'est-ce pas ces tout derniers jours¹ que, sous le haut patronage du cardinal archevêque de Paris et sous la présidence effective de ses vicaires généraux, un « Congrès de l'Évangile » réunissait, à Paris même, des assemblées avides

1. Cette étude a paru dans le *Correspondant* du 10 février 1902.

de chercher au foyer véritable les directions toujours lumineuses et les inspirations toujours efficaces? Suivant le programme tracé par un apôtre que son zèle ne sert jamais mieux qu'en de telles circonstances et alors qu'il s'agit du fond même de la vie chrétienne, — M. l'abbé Garnier, — on a vu des prêtres, des hommes d'action, des étudiants, des représentants de groupes ouvriers, des femmes pleines d'initiative, rechercher ensemble les progrès de tous genres que l'humanité doit à l'Évangile, les enseignements qui en découlent sur les rapports actuels des individus entre eux et avec le pouvoir, les moyens pratiques d'élever nos idées, de purifier nos mœurs, d'apaiser les âmes, par une plus grande diffusion du livre divin.

Mais, à côté de cette manifestation qui, après tout, ne témoignerait que d'efforts individuels et momentanés, voilà qu'il s'en produit une, autrement vaste et significative, autrement durable, autrement féconde. Depuis une vingtaine d'années l'on voit de toutes parts surgir une floraison sans précédents de publications évangéliques. Les simples traductions du texte, les commentaires érudits ou pieux, les éditions savantes ou populaires se multiplient, chez les catholiques, avec un succès qui va sans cesse grandissant, tandis qu'une égale faveur accueille les nombreuses Vies de Jésus-Christ et les

études d'archéologie, d'histoire, ou même de géographie sur le temps et les pays qui furent témoins de son existence.

Pour ne citer que quelques œuvres de valeur sans doute différente, mais dont le rapprochement même donnera l'idée concrète de ce mouvement très complexe et très vaste, l'*Histoire du Canon du Nouveau Testament*, par M. Loisy, s'impose à la critique savante; M. Vigouroux édite, en latin avec traduction française, une *Bible* où chaque Évangile fait l'objet d'un volume spécial, sans parler de l'introduction, où sont étudiées les questions d'ensemble; le P. Coleridge consacre en anglais dix-neuf volumes, aussitôt traduits en français, à l'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*; le P. Rose, professeur à l'Université de Fribourg, aborde résolument dans ses *Études sur les Évangiles* les problèmes les plus aigus de la critique actuelle; l'histoire, la piété, la théologie se mêlent, sans se nuire, dans le *Jésus*, du P. Sertillanges, le *Commentaire de l'Évangile selon Saint Luc*, de l'abbé Girodon, le *Pater et l'Heure présente*, de l'abbé Poirine; la *Passion* fait le sujet de nombreux ouvrages, parmi lesquels semblent tenir la tête ceux de l'abbé Martin, professeur à l'Institut catholique, et du P. Ollivier; les éditions françaises de l'Évangile se succèdent sans interruption, trouvant toujours à se ré-

pandre, soit qu'elles fondent, comme celles de MM. Jacquier et Labatut, les quatre textes en un seul récit, soit qu'elles se bornent à une traduction accompagnée de notes, comme c'est le cas pour une multitude : éditions de l'abbé Verret, de l'abbé Garnier, de l'abbé Fillion, de la Bonne Presse, de l'œuvre de Saint-Paul, presque toutes populaires et à bon marché. On ferait une bibliothèque avec les seuls travaux que publient sur l'inépuisable sujet les prêtres de Paris ; je ne puis indiquer que ceux des curés de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Étienne du Mont : les Instructions apologétiques de M. Désers, sur *le Christ Jésus*, sont d'une lecture aussi édifiante qu'agréable ; les travaux de M. Lesêtre passent sans effort de l'érudition la plus sûre à la vulgarisation la plus claire, et l'on ne sait que louer davantage, ou *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Évangile*, ou cette petite *Clef des Évangiles* qui forme un si simple et si précieux instrument de travail ¹.

1. Les ouvrages cités de MM. Lesêtre, Martin, Vigouroux, Coleridge, Ollivier, Poirine et Labatut, ont paru chez Lethiellieux ; celui du P. Sertillanges, chez Lecoffre ; celui de M. Jacquier, chez Vitte ; celui de M. Girodon, chez Plon ; celui de M. Désers, chez Poussielgue, où l'on trouve aussi *les Quatre Évangiles* annotés par l'abbé Verret. M. Loisy a édité *l'Histoire du Canon*, chez Maisonneuve ; le P. Rose, ses *Études sur l'Évangile*, à la librairie Welter. Serait-il vrai, malgré l'in vraisemblance, que ce dernier ouvrage devait d'abord s'appeler *Études évangéliques*, mais qu'on aurait trouvé ce titre un peu protestant ?

Les protestants cesseront donc, je l'espère, de nous reprocher, en se scandalisant, la négligence du texte sacré. Eux-mêmes, du reste, continuent à en faire l'objet de leurs études, et c'est avec sympathie que, ne pouvant être complet, nous citerons, dans le nombre, des ouvrages comme ceux de MM. Stapfer, Ernest et Théodore Naville ou comme le *Nouveau Testament* du pasteur Bonnet et la *Théologie du Nouveau Testament*, de Bovon. N'omettons pas d'annoncer, non plus, que les fameuses conférences d'Harnack, *Das Wesen des Christentums*, vont très prochainement paraître en français.

Notre langue n'a pas, il s'en faut, le monopole des publications évangéliques. Tout le monde connaît la propagande des sociétés bibliques; mais on ignore davantage les louables efforts qu'accomplissent aussi, pour la diffusion des livres inspirés, en Angleterre, la *Catholic Truth Society*; en Amérique, le *Catholic Book Exchange*, dirigé par les PP. Paulistes. Un de ces derniers religieux, le P. Elliott, vient de donner, sous le titre *The Life of Jesus Christ*, une Vie de Nôtre-Seigneur à la fois savante et des plus populaires. Pour l'Allemagne, le bénédictin Grundl a publié, à Augsbourg, une traduction du Nouveau Testament, moins coûteuse que celle de Weinhart; et il faut citer, avec

les travaux de Belser sur l'Évangile, les Vies de Notre-Seigneur par Schell et par Schumacher-Schlecht.

En Italie, qui n'était pas cependant le pays où on lût davantage les Évangiles, on les avait, il y a une quinzaine d'années, publiés en brochure d'après la version du P. Curci. Retirée du commerce après les malheurs du célèbre Jésuite, elle avait été remplacée par la traduction de don Luigi Arosio et par celle de la librairie salésienne de Turin. Mais il nous plaît surtout de signaler celle qu'on imprime actuellement à Rome dans des conditions de science à la fois et de bon marché qui ne s'étaient encore rencontrées nulle part. Avant un mois, l'on aura pour vingt centimes un volume contenant les Évangiles et les Actes des apôtres. La traduction en a été faite par dom Clementi, un savant qui est aussi un lettré. Des hommes de la valeur du P. Semeria et du P. Genocchi en ont écrit, l'un la préface et l'autre les notes. Le texte entièrement revu par le P. Lepidi, maître du Sacré Palais, se trouve maintenant sous les presses de la typographie vaticane¹. C'est là un événement tout à fait nouveau et qui mérite la plus grande attention. A Rome encore, le zélé « Cercle de Saint-Pierre » distribue gra-

1. L'ouvrage a paru, depuis, et a obtenu un immense succès.

tuitement ses Explications de l'Évangile du dimanche et propage ses petits Tracts à dix centimes sur les divers aspects ou enseignements de la vie du Christ. En même temps, un savant rosminien, don Pietro Stoppani, qui porte dignement un nom illustre, publie à Milan *la Vita di Gesù*; et, bien qu'il l'adresse aux élèves des collèges, tout le monde peut la lire avec intérêt. Dans la même ville paraissait, il n'y a que quelques mois, *Il Vangelo nel secolo XX*, par le docteur Enrico Sigismondi; et, si l'on peut reprocher à ce dernier livre une composition légèrement confuse ou du moins chargée d'excessives richesses, personne n'en conteste l'opportunité, les vues justes et originales, l'heureuse adaptation aux plus graves problèmes d'aujourd'hui ¹.

Mais revenons en France, et que ce soit pour y constater d'un coup d'œil rapide que, en dehors des écrits proprement religieux, ni l'art ni la littérature ne se soustraient au charme attirant qu'exerce la figure du Christ sur l'âme contemporaine. Dans un fort agréable volume qu'il publiera très prochainement sous ce titre: *Vers l'Évangile* ², M. l'abbé Verret, supérieur

1. L'ouvrage de dom Stoppani et celui du docteur Sigismondi se trouvent à Milan, chez Cogliati.

2. Le livre a, en effet, paru, comme tous ceux qui étaient annoncés dans cet article (Paris, Poussielgue).

du petit séminaire de Chartres, atteste en plus de cent pages de citations la généralité du fait. Avec lui, on pourrait parcourir nos Salons de peinture, et, après avoir rappelé les Tissot avec plus de louanges que de blâmes, après avoir flétri, ou plutôt laissé dans l'oubli où ils sont rentrés, un bon nombre de tableaux qui ne dénotent chez leurs auteurs pas plus de talent que de foi ni de bon goût, l'on s'arrêterait devant les meilleures toiles de Dagnan-Bouveret, de Carolus Duran, de Bouguereau, de Lhermite, de Bonnat et de Jean Béraud ; à ce dernier, s'il était nécessaire, on pardonnerait quelques erreurs, pour la belle œuvre où il a montré le Christ chargé de sa croix entre le groupe de tous les vicieux et de tous les repus, qui lui lancent des outrages, et le groupe de tous les souffrants, qui tournent vers lui des regards consolés. La vogue très justifiée qu'obtinrent chez nous les tableaux de Munkacsy n'est pas encore sortie de la mémoire publique. Autant et plus qu'en n'importe quel temps s'affirme donc sur l'art contemporain le prestige du fait évangélique, dont Dumas fils disait en recevant Leconte de Lisle à l'Académie française : « A partir de ce fait, l'humanité a passé de l'idolâtrie du Beau à la religion du Bien. L'âme a ses besoins comme le corps et l'esprit. L'art, qui, selon vous, doit être son propre but à lui-

même, n'en crut pas moins devoir se mettre pieusement au service de la révélation affirmée divine. Dieu eut, comme les dieux, ses Phidias et ses Lysippe, ses Apelle et ses Zeuxis, dans les Donatello et les Michel-Ange, dans les Léonard et les Raphaël. »

« Et la musique naquit, disait-il encore, comme pour réunir en une seule toutes les voix de la création, à la louange du Créateur récemment dévoilé. Enfin, la poésie elle-même, abdiquant sa souveraineté directe sur les esprits, se fit la vassale et mena le chœur de la bonne nouvelle. » — Nous avons *Rédemption* et *Mors et Vita* de Gounod, *Marie-Madeleine* et *la Vierge* de Massenet, comme on avait naguère *les Béatitudes* et *la Rédemption* de César Franck, *l'Enfance du Christ* de Berlioz, comme on avait, au XVIII^e siècle, *le Messie* de Haendel.

Plus fréquemment encore les poètes demandent à l'Évangile leurs inspirations. Sans revenir sur un sujet qui était touché ici même, il y a moins d'un an¹, l'on nous permettra de rappeler d'un mot les tentatives parfois heureuses qu'ont faites MM. Grandmougin, Haraucourt, A. Silvestre, pour nous ramener aux drames sacrés et aux mystères. Certains passages de *la Samaritaine* de M. Rostand en valent

1. Voyez, dans *le Correspondant* du 10 avril 1901, *la Poésie chrétienne contemporaine*, par M. Eugène de Ribier.

d'autres de *l'Aiglon* et de *Cyrano*. Les vers suivants ne traduisent-ils pas admirablement les formules sous lesquelles le Maître ne cessait de recommander « son précepte » ?

Aimer son frère est bien, mais un païen le peut.
 Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, c'est peu.
 Aimez qui vous opprime et qui vous fait insulte !
 Septante fois sept fois pardonnez ! C'est mon culte
 D'aimer celui qui veut décourager l'amour.
 S'il vous bat, ne criez pas contre, priez pour.
 S'il vous prend un manteau, donnez-lui deux tuniques.
 Aimez tous les ingrats comme des fils uniques.
 Aimez vos ennemis, vous serez mes amis.
 Aimez beaucoup, pour qu'il vous soit beaucoup remis.
 Aimez encore. Aimez toujours. Aimez quand même.
 Aimez-vous bien les uns les autres. Quand on aime
 Il faut sacrifier sa vie à son amour.
 Moi je vous montrerai comment on aime, un jour...

II

D'une excursion par trop rapide à travers les nombreuses manifestations de foi, de science, d'art et de poésie, que provoque de nos jours l'Évangile, on ne garderait qu'un vague et superficiel souvenir. Les circonstances nous permettent d'aspirer à mieux, puisque ces derniers temps ont vu paraître deux ouvrages d'une incontestable valeur et qui, chacun dans leur genre, en se complétant sans se ressembler, nous donnent de l'Évangile, soit comme doc-

trine, soit comme histoire, une idée très exacte. Il faut parler avec quelque détail de la publication, aux deux tiers achevée, des *Pages d'Évangile* de M. Planus, et de l'édition, entièrement renouvelée, de *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par M^{sr} l'évêque de la Rochelle¹.

Depuis les commentaires du P. Gratry sur saint Mathieu et depuis ce chef-d'œuvre des « conclusions logiques de la vie de Jésus-Christ », par lesquelles M^{sr} Bougaud termine le second volume du *Christianisme et les Temps présents*, je ne crois pas qu'il ait paru sur l'Évangile rien d'aussi pénétrant que l'œuvre de M. Planus, rien d'aussi profondément juste, rien d'aussi fort dans sa simplicité, rien, je l'oserai dire, d'aussi évangélique. C'est ici, on a vite fait de s'en convaincre, de la religion vraie, non plus, comme en certains livres, des recettes à demi superstitieuses ou de vagues effusions de religiosité. L'ouvrage répond à ce qu'on pouvait attendre d'un tel auteur sur un tel sujet. Par son enviable intimité avec de grandes âmes (ne nommons que Charles Perraud et son

1. L'ouvrage de M^{sr} Le Camus est en vente à la librairie Oudin, et celui de M. Planus, chez Poussielgue. M^{sr} Le Camus a publié encore chez Oudin une belle Vie illustrée de Notre-Seigneur, et une Vie populaire en un seul volume. — Les *Pages d'Évangile* ont achevé de paraître et forment trois volumes.

illustre frère), par son expérience, ses prédications, son fécond ministère, M. Planus était mieux préparé que personne à nous donner, comme il le fait dans sa féconde retraite, les enseignements plus que jamais nécessaires d'une piété sans alliage, d'une foi aussi éloignée des compromissions que des fanatismes et sans témérité comme sans ignorance.

Ainsi que le lui écrivait tout récemment l'éminent évêque d'Autun, ses œuvres « peuvent servir tout à la fois d'apologie du christianisme pour ceux qui ont le malheur de n'être pas encore des nôtres, et d'aliment solide de la piété pour les âmes déjà conquises à la foi et à la grâce de Jésus-Christ ». Son étude sur *Saint Jean-Baptiste*, son choix d'*Allocutions et discours*, mieux encore ses trois volumes sur *le Prêtre* lui avaient déjà donné une place honorable parmi les publicistes catholiques d'aujourd'hui; ses *Pages d'Évangile* le font passer aux tout premiers rangs. Le style, s'il manque peut-être de cet éclat original qui fait les grands écrivains, possède en revanche une souplesse, une aisance, une grâce, une émotion, un charme qui sont bien, de toutes les qualités, les plus désirables en pareil sujet. Quant à la pensée, c'est en faire l'éloge qu'elle mérite, de dire qu'elle est d'un prêtre, d'un prêtre qui a du cœur et qui sait voir juste.

M. Planus ne prétend, dit-il, qu'à suggérer aux chrétiens une méthode de lire l'Évangile qui puisse les intéresser et leur faire du bien par les rapprochements qu'elle éveille ou impose. Et c'est là, croyons-nous, une assez haute ambition. Il ne recourt, pour y atteindre, ni aux dissertations de théologie abstraite, ni aux discussions d'exégèse critique. Il tient pour résolues les difficultés de cet ordre, laissant aux lecteurs qu'elles inquiètent de s'éclairer à l'aide des ouvrages spéciaux, qu'aujourd'hui, grâce à Dieu, l'on commence à rencontrer. Les *Pages d'Évangile* ne s'adressent donc pas à ceux qui veulent scruter les origines, l'authenticité, la véracité des synoptiques ou de saint Jean, et qui ont besoin de se démontrer à eux-mêmes la divinité du Christ, mais à ceux-là plutôt qui, possédant la foi, n'ont pas le courage d'en faire la règle de leur conduite, ou qui, « plus avancés, ce semble, dans la piété, confondent des pratiques de surérogation et certaines dévotions intéressées avec le noble souci de mieux étudier chaque jour le divin modèle, de lui mieux ressembler, de le mettre mieux au centre de leur vie, dans une intimité féconde ». De cette préoccupation, comme peut-être et en même temps du caractère de l'auteur, naît le ton particulier de l'ouvrage : un ton de causerie intime et de confiance quasi person-

nelle, d'une bienveillance enveloppante et conquérante, très doux à l'ordinaire et d'une candeur qui n'a rien de naïf, mais capable, alors qu'on s'y attend le moins, de s'élever tout d'un coup et de s'indigner, comme faisait le Maître, quand s'offre à la pensée l'image d'une bassesse, d'un orgueil, d'une hypocrisie.

Ce n'est pas que M. Planus manque d'aptitude pour les démonstrations apologétiques. Il les aborde franchement dans les préliminaires de son premier volume. Parmi les preuves de la divinité du Christ, celle qui découle des extraordinaires affirmations qu'il a prononcées sur lui-même est développée avec une logique saisissante. Qu'on se recueille, en effet, devant certaines paroles de Jésus : « Je suis la lumière du monde. — Je suis la voie, la vérité et la vie. — Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. — Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. — Qui de vous me convaincra de péché? — Le Père et moi nous sommes un. — Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. — Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » Et qu'on se demande, avec notre auteur, ce qui arriverait si, quelque jour, au palais Mazarin, un membre de l'Institut se mettait à parler ainsi de lui-même; quelle serait la stupeur des collègues, et bientôt, dans tout

le public, quel rire ou quelle pitié accueillerait l'académicien privé de sa raison ! Or, le Christ, pour s'être exprimé de la sorte, a ravi les foules, s'est imposé à l'admiration, à l'adoration, à l'amour absolu des esprits les plus exigeants, des âmes les plus généreuses, depuis une vingtaine de siècles et dans les pays les plus éclairés du monde. Ce qu'il a dit, on l'a cru et on le croit ; ce qu'il a commandé, on l'a fait, on continue de le faire, ou, si l'on y a manqué, on s'en repent, on y revient. Nul génie, nul autre fondateur de religion n'a jamais énoncé des prétentions comparables aux siennes ; et le fait est que, de la part de tout autre, elles eussent paru insensées, révoltantes. De sa part, elles semblent toutes simples ; elles n'empêchent pas que les incrédules le croient supérieur au reste des hommes ; elles sont prises au pied de la lettre par la multitude des martyrs, des saints, des docteurs d'autrefois, et par le plus grand nombre des contemporains en toute nation civilisée. Il veut être plus aimé que nos amis, nos proches, nous-mêmes ; et il l'est en effet. Il proclame qu'il est Dieu ; on l'écoute, et il est adoré.

Dans les commentaires du genre homélie, — homélie veut dire entretien, — qui constituent le cadre très souple de son œuvre, c'est par exception que M. Planus prend le ton de l'apo-

logiste ; la piété, la morale, et, sans qu'il y ait prétendu, les analyses de psychologie sociale ou individuelle, voilà les sujets auxquels il s'attache. Ce ne sont pas de ceux, il faut le reconnaître, où la banalité s'évite le plus facilement. Il y a échappé cependant, non point par la recherche de pensées ou de tournures nouvelles, qui eussent été ici totalement déplacées, mais par ces deux moyens fort simples, quoique d'une pratique infiniment rare : la sincérité intellectuelle, grâce à laquelle on ne dit que ce qu'on a nettement vu pour son propre compte, et l'incessante préoccupation de faire du bien à ses lecteurs. Devrait-on jamais traiter de religion avec d'autres dispositions d'âme ?

De là, tout naturellement, dans *Pages d'Évangile*, une adaptation constante des idées au monde dans lequel nous vivons, à l'état et aux besoins présents des esprits.

Il n'est pas nécessaire de forcer le sens du texte sacré pour y trouver, quand on sait le lire, des leçons qui conviennent à chacun de nous tout aussi bien qu'aux premiers auditeurs du Christ. S'agit-il des devoirs personnels, et lui entend-on dire qu'il vaudrait mieux être jeté au fond de la mer que de scandaliser un de ces petits qui croient en lui ? il n'est que naturel de penser aux écrivains qui corrompent l'ignorance des lecteurs populaires et « aux

chefs d'ateliers, d'usines, de négoce, qui font profession d'irréligion aux yeux de leurs ouvriers, leur donnent l'exemple d'une conduite privée notoirement irrégulière », ou même les provoquent directement au mal « par des sollicitations que l'autorité et les séductions pécuniaires rendent irrésistibles ». S'agit-il de ce qu'on appellerait bien le devoir collectif ou national, et de la loi providentielle qui, dans l'ensemble et malgré de provisoires, d'apparentes exceptions de détail, rattache invinciblement la destinée des peuples à leur respect de la morale et de la religion ? l'Évangile encore présentera des enseignements qu'on dirait formulés pour nous ; et c'est à la France même que notre auteur applique, non pas sans motifs, la parabole du roi qui, préparant les noces de son fils, appelle des premiers ceux que de longues et intimes relations lui font prendre pour ses amis. Devant leur refus, il s'adresse à d'autres qu'on a jusqu'à là regardés comme des profanes ou des misérables. Ne faut-il pas redouter pour notre pays, s'il ne revient à de meilleures pratiques, « le retrait décisif de son mandat séculaire au profit de nations choisies à sa place, plus dociles, plus fidèles, plus aptes à le remplir ? »

Qu'on se reporte au chapitre où il est parlé de ceux qui résistent au Christ « au nom des prétextes politiques », lui adressant des questions

insidieuses sur ce qui est dû à César, ou l'accusant devant Hérode « de pervertir la nation, de défendre qu'on paie les impôts, de prétendre à la royauté, d'agiter le peuple en enseignant dans toute la Judée¹ ». Les adversaires de Jésus, dit M. Planus, « pour colorer leurs vrais motifs de le haïr, qu'ils sentaient bien être inavouables, en appelaient volontiers à des prétextes d'intérêt public ». Et il nous les montre qui, sous couleur de patriotisme, dénoncent en lui l'agitateur qui divise les concitoyens, hostile aux institutions établies et au régime politique du jour. Le système d'attaque a-t-il tant varié chez les ennemis actuels du christianisme?

Non moins qu'au nom de l'État, le Christ fut combattu au nom de la synagogue. Les *Pages d'Évangile* nous rappellent les reproches et les persécutions qu'il s'attirait des pharisiens et des princes des prêtres lorsqu'il libérait et vengeait la piété sincère des contrefaçons qu'ils lui faisaient subir : « Lui qui était la religion véritable, qui, dans son âme sainte, en gardait le trésor, lui qui ne pensait, ne parlait, n'agissait que sous la dictée chaude et lumineuse de ses inspirations, il lui a fallu se heurter constamment à un parti pris d'inintelligence et d'altération grossière de son merveilleux enseignement... »

1. Saint Luc, XXIII, 1-3.

Et sans tout à fait nous assimiler aux formalistes de Jérusalem, on part de là pour déplorer notre « tendance à déplacer la religion, à la faire passer, à la transvaser en quelque sorte du dedans de la conscience au dehors de la vie quotidienne, dans une multitude exagérée d'actes en somme peu coûteux » ; on demande si, lorsque nous sommes blâmés de « jeter sur l'Évangile tout un luxe d'additions envahissantes », il n'y a pas là pour nous matière à quelques réflexions. Le règne de Dieu au dedans de nous, dont sans cesse parlait le Maître, c'est quelque chose de plus difficile, mais de plus grand à réaliser, que ces pratiques extérieures contre lesquelles les défenseurs sincères de la tradition feraient peut-être bien de tourner une partie du zèle qui les anime d'ordinaire à l'endroit de ce qu'ils appellent nouveautés. « Le règne de Dieu au dedans de nous, c'est l'incessante communion de l'âme avec le Père des cieux, l'intelligence et l'acceptation de ses droits souverains, la pleine et loyale soumission de notre volonté à ses volontés, le détachement des biens de la terre au profit des biens éternels, la résignation sincère dans l'épreuve, l'horreur du péché et des occasions qui peuvent y conduire, l'amour du prochain, la générosité matérielle et morale mise à lui être secourable, le pardon de ses torts, l'effort viril sur soi-même pour s'avancer toujours plus

dans la sainteté, l'œuvre par excellence, l'unique nécessaire. Le règne de Dieu, c'est la reproduction constante et progressive des exemples de Jésus-Christ. » — Que ceux qui trouveraient que c'est là de l'Évangile diminué essaient seulement de remplir ce programme.

III

L'ouvrage de M. Planus nous aidera donc à toujours mieux comprendre « l'esprit » de l'Évangile et à en faire l'exacte application soit aux besoins permanents de l'âme, soit aux nécessités particulières du temps où nous vivons. Mais ce n'est point manquer de respect au plus précieux et au plus saint des livres que de constater les limites où il s'est enclos, et qui satisfont si incomplètement l'avidité de l'histoire sur la vie du Christ, sur celui qui est, en même temps qu'un Dieu, le plus grand des enfants des hommes. Chacun sait, en effet, le peu de souci qu'ont eu les évangélistes de faire œuvre de biographes. « C'est à peine si, en les rapprochant tous quatre, on parvient à reconstituer une trame générale de la vie publique du Sauveur, à travers les plus désespérantes lacunes et les plus visibles incertitudes¹. » Toute leur

1. M^{sr} Le Camus, Préface à la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

préoccupation fut de rapporter les faits et les discours les plus propres à éclairer et à édifier leurs frères ; prédicateurs de la bonne nouvelle, ils n'avaient pour but ni de préciser l'ordre chronologique des faits, ni d'expliquer, en vue de la postérité, des allusions ou des usages qui n'offraient rien d'obscur aux contemporains. Il faut donc que la science humaine supplée, dans la mesure de ses forces, aux silences du texte inspiré ; il faut que la connaissance des temps et des lieux, l'érudition, la géographie même, reconstituent les conditions de toute sorte, le milieu, comme nous disons, où Jésus a passé les années de son existence visible.

Les historiens non croyants ont eux-mêmes cédé à la fascination d'un si grand sujet, et leurs travaux, d'abord empreints d'une hostilité plus ou moins impie, commencent à observer les lois d'une méthode impartiale. Il serait impossible aujourd'hui de traiter l'Évangile à la façon de Bauer, de Strauss ou même de Renan, comme un recueil où les mythes et la légende l'emportent sur l'histoire. Il n'est plus de critique sérieux pour qui les Évangiles ne soient bien l'œuvre de ceux qui ont vu le Christ ou entendu ses premiers apôtres ; aux yeux des plus téméraires, les trois synoptiques sont antérieurs de vingt ou trente ans à la fin du 1^{er} siècle, et saint Jean ne fut pas écrit plus tard que vers

l'an 100. De là cet accent tout nouveau qui, même gâté par le parti pris de rationalisme, anime d'un respect et d'une gravité auxquels il faut rendre hommage les Vies de Jésus les moins orthodoxes.

Et cependant, pour le bien comprendre, il faut croire à lui. Ce que disait naguère M. Théodore de la Rive à propos de ceux qui ne professent envers saint François « qu'une dévotion littéraire », et ne peuvent dès lors pénétrer dans la plus intime partie de son âme¹, est bien plus juste encore de celui qu'adorait et aimait si passionnément le pauvre d'Assise. Les vrais chrétiens seuls, en écrivant la vie du Christ, méritent tout à fait l'éloge autrefois donné à l'Ange de l'École, de bien parler de lui. Sans remonter à Ludolphe le Chartreux, ni même au P. de Ligny, c'est une fierté pour les catholiques français de pouvoir citer comme historiens du Sauveur les Dupanloup, les Foisset, les Veuillot, les Wallon. Tous se souviennent encore du succès qu'obtint l'œuvre éloquente du P. Didon ; et pourtant elle ne vaut ni celle de M^{sr} Bougaud, ni celle de l'abbé Fouard².

1. Th. de la Rive, *Saint François d'Assise*. Paris, Plon, 1901. Un vol. in-16, pp. vi et 151.

2. Voir *le Christianisme et les Temps présents*, par M^{sr} Bougaud, t. II : *Jésus-Christ* (Poussielgue, éditeur). M. Fouard a publié chez Lecoffre sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ainsi que son *Saint Pierre* et son *Saint Paul*, qui y font suite.

Après eux tous, je ne dis certes pas au-dessous d'eux, M^{sr} Le Camus, le nouvel évêque de la Rochelle, vient de montrer qu'on pouvait, sans copier personne, éclaircir encore les problèmes qui se rattachent au récit évangélique, mettre en plus vive lumière les événements de la vie du Maître et creuser toujours davantage le sens inépuisable de ses enseignements. Et c'est, à n'en pas douter, la meilleure manière de rendre gloire au Christ. « Le cadre historique et simplement réel, — nous écrivait quelqu'un que connaît bien l'évêque de la Rochelle, — le fait plus aimer que le nimbe où on l'a si longtemps montré entre ciel et terre. » Cē serait assez, pour justifier cette affirmation, de l'effet que produit son livre.

Il y a près de vingt ans que M^{sr} Le Camus donnait une première *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Depuis lors il n'a point cessé d'approfondir cet inépuisable sujet. De temps à autre, le public attentif était tenu au courant de ses études par quelques rééditions ou par des publications nouvelles, comme la *Théologie populaire du Christ* ou comme le *Voyage aux pays bibliques*. Et toujours la science de l'auteur allait grandissant ; sa critique s'aiguissait sans compromettre en rien la sûreté doctrinale ; le style même s'affermissait, gagnait en atticisme et en sobriété sans perdre éclat ni chaleur. De ces longues et

dans la sainteté, l'œuvre par excellence, l'unique nécessaire. Le règne de Dieu, c'est la reproduction constante et progressive des exemples de Jésus-Christ. » — Que ceux qui trouveraient que c'est là de l'Évangile diminué essaient seulement de remplir ce programme.

III

L'ouvrage de M. Planus nous aidera donc à toujours mieux comprendre « l'esprit » de l'Évangile et à en faire l'exacte application soit aux besoins permanents de l'âme, soit aux nécessités particulières du temps où nous vivons. Mais ce n'est point manquer de respect au plus précieux et au plus saint des livres que de constater les limites où il s'est enclos, et qui satisfont si incomplètement l'avidе curiosité de l'histoire sur la vie du Christ, sur celui qui est, en même temps qu'un Dieu, le plus grand des enfants des hommes. Chacun sait, en effet, le peu de souci qu'ont eu les évangélistes de faire œuvre de biographes. « C'est à peine si, en les rapprochant tous quatre, on parvient à reconstituer une trame générale de la vie publique du Sauveur, à travers les plus désespérantes lacunes et les plus visibles incertitudes¹. » Toute leur

1. M^{re} Le Camus, Préface à *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

préoccupation fut de rapporter les faits et les discours les plus propres à éclairer et à édifier leurs frères ; prédicateurs de la bonne nouvelle, ils n'avaient pour but ni de préciser l'ordre chronologique des faits, ni d'expliquer, en vue de la postérité, des allusions ou des usages qui n'offraient rien d'obscur aux contemporains. Il faut donc que la science humaine supplée, dans la mesure de ses forces, aux silences du texte inspiré ; il faut que la connaissance des temps et des lieux, l'érudition, la géographie même, reconstituent les conditions de toute sorte, le milieu, comme nous disons, où Jésus a passé les années de son existence visible.

Les historiens non croyants ont eux-mêmes cédé à la fascination d'un si grand sujet, et leurs travaux, d'abord empreints d'une hostilité plus ou moins impie, commencent à observer les lois d'une méthode impartiale. Il serait impossible aujourd'hui de traiter l'Évangile à la façon de Bauer, de Strauss ou même de Renan, comme un recueil où les mythes et la légende l'emportent sur l'histoire. Il n'est plus de critique sérieux pour qui les Évangiles ne soient bien l'œuvre de ceux qui ont vu le Christ ou entendu ses premiers apôtres ; aux yeux des plus téméraires, les trois synoptiques sont antérieurs de vingt ou trente ans à la fin du 1^{er} siècle, et saint Jean ne fut pas écrit plus tard que vers

l'an 100. De là cet accent tout nouveau qui, même gâté par le parti pris de rationalisme, anime d'un respect et d'une gravité auxquels il faut rendre hommage les Vies de Jésus les moins orthodoxes.

Et cependant, pour le bien comprendre, il faut croire à lui. Ce que disait naguère M. Théodore de la Rive à propos de ceux qui ne professent envers saint François « qu'une dévotion littéraire », et ne peuvent dès lors pénétrer dans la plus intime partie de son âme¹, est bien plus juste encore de celui qu'adorait et aimait si passionnément le pauvre d'Assise. Les vrais chrétiens seuls, en écrivant la vie du Christ, méritent tout à fait l'éloge autrefois donné à l'Ange de l'École, de bien parler de lui. Sans remonter à Ludolphe le Chartreux, ni même au P. de Ligny, c'est une fierté pour les catholiques français de pouvoir citer comme historiens du Sauveur les Dupanloup, les Foisset, les Veuillot, les Wallon. Tous se souviennent encore du succès qu'obtint l'œuvre éloquente du P. Didon ; et pourtant elle ne vaut ni celle de M^{sr} Bougaud, ni celle de l'abbé Fouard².

1. Th. de la Rive, *Saint François d'Assise*. Paris, Plon, 1901. Un vol. in-16, pp. vi et 151.

2. Voir *le Christianisme et les Temps présents*, par M^{sr} Bougaud, t. II : *Jésus-Christ* (Poussielgue, éditeur). M. Fouard a publié chez Lecoffre sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ainsi que son *Saint Pierre* et son *Saint Paul*, qui y font suite.

Après eux tous, je ne dis certes pas au-dessous d'eux, M^{gr} Le Camus, le nouvel évêque de la Rochelle, vient de montrer qu'on pouvait, sans copier personne, éclaircir encore les problèmes qui se rattachent au récit évangélique, mettre en plus vive lumière les événements de la vie du Maître et creuser toujours davantage le sens inépuisable de ses enseignements. Et c'est, à n'en pas douter, la meilleure manière de rendre gloire au Christ. « Le cadre historique et simplement réel, — nous écrivait quelqu'un que connaît bien l'évêque de la Rochelle, — le fait plus aimer que le nimbe où on l'a si longtemps montré entre ciel et terre. » C'est serait assez, pour justifier cette affirmation, de l'effet que produit son livre.

Il y a près de vingt ans que M^{gr} Le Camus donnait une première *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Depuis lors il n'a point cessé d'approfondir cet inépuisable sujet. De temps à autre, le public attentif était tenu au courant de ses études par quelques rééditions ou par des publications nouvelles, comme la *Théologie populaire du Christ* ou comme le *Voyage aux pays bibliques*. Et toujours la science de l'auteur allait grandissant ; sa critique s'aiguissait sans compromettre en rien la sûreté doctrinale ; le style même s'affermissait, gagnait en atticisme et en sobriété sans perdre éclat ni chaleur. De ces longues et

patientes recherches, de ces voyages prolongés en Orient, de cette intime fréquentation des documents et des commentaires en toute langue, de ces méditations personnelles enfin, sans lesquelles il n'est pas de progrès qui n'expose à de fâcheux reculs, aujourd'hui nous voyons, nous recevons les riches bénéfices dans une édition tellement retouchée et augmentée, si soigneusement mise au point des dernières données de l'érudition, qu'on la peut bien considérer comme une œuvre réellement nouvelle.

Les plus doctes apprécieront tout ce qu'enferment de science discrète et sincère la plupart des notes récemment ajoutées, comme celle-ci, par exemple, qui se rapporte à « l'ardeur que montre saint Mathieu à établir la concordance du Messie avec les oracles prophétiques », — ardeur qui « le pousse même plus d'une fois à invoquer des textes acceptables seulement dans un sens accommodatice, ou même pris dans des écrits que nous n'avons plus. Au lieu de torturer ses citations, mieux vaut admettre résolument que, pour lui, comme pour les Juifs de son temps, les Écritures se rapportent toutes en bloc au Messie. Dès lors, chaque fois qu'on y trouve un passage ou même un mot, pouvant s'adapter à un fait de la vie de ce Messie, on les prend tout simplement comme une prophétie de ce fait, sans se préoccuper du sens

direct et réel qu'ils ont dans le prophète auquel ils sont empruntés. »

Pour nous, avec le commun des lecteurs, rassurés à bon droit, tant par le caractère de l'écrivain que par les louanges dont l'a plus d'une fois couvert le Souverain Pontife¹, nous nous abandonnons sans arrière-pensée à la joie, toujours bonne à prendre, d'être en même temps, dans le même livre, édifiés et instruits.

Il faudrait être bien dépourvu de toute espèce de talent, disons qu'il faudrait être doué d'extraordinaires défauts, pour ne pas toucher les âmes chrétiennes en leur narrant les actes et les paroles du Sauveur des hommes. Mais, à côté de cette émotion, heureusement inévitable, que produira toujours l'adaptation, même la moins adroite, des récits de l'Évangile, il en peut naître une autre qui la complétera et qui, sans la changer de nature, en doublera l'effet. Celle-là sera due à l'historien lui-même, s'il sait nous replonger sans excès ni effort, mais toutefois complètement, et en nous donnant la sensation de la vie réelle, parmi les circonstances au milieu desquelles a vécu l'Homme-Dieu, s'il sait mettre en plein jour l'émouvante suite des événements et les péripéties du grand drame qui domine l'histoire.

1. L'ouvrage est précédé d'une Lettre des plus élogieuses de Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

C'est ce qu'a fait admirablement M^{sr} Le Camus, et la seule division de son œuvre en est déjà un témoignage. Il nous montre d'abord *les Commencements de Jésus*. A l'exemple de saint Marc et de saint Jean, il entre brusquement en matière; la voix du Précurseur ayant, comme en un prologue, annoncé la venue du Messie, celui-ci paraît et se fait baptiser dans les eaux du Jourdain. Il faut maintenant nous dire quel il est; et son histoire rétrospective nous est racontée, depuis la prédiction de sa naissance jusqu'à sa trentième année, jusqu'à cette mystérieuse retraite au désert par laquelle il se prépare à la vie publique.

La *Vie publique* se peut diviser elle-même en trois périodes. Durant la première, Jésus explore, en quelque sorte, le terrain où il doit agir, « moins pour s'éclairer lui-même que pour mettre en lumière l'iniquité des uns et la justice relative des autres »; il parcourt rapidement la Judée, la Samarie, la Galilée, manifestant son autorité dans les trois provinces, par son enseignement et par ses miracles, jusqu'à ce qu'il choisisse la dernière comme spécialement digne de voir naître le royaume de Dieu. Pendant la seconde période, qui est la plus longue, il forme ses disciples autour du lac de Génésareth, loin du despotisme pharisaïque et sacerdotal, en une région où les âmes

sont plus généreuses et mieux disposées : il met, suivant son conseil, le vin nouveau dans les outres neuves. Et quand sa jeune Église est ainsi organisée, instruite, aguerrie, il l'emmène avec lui, pour la période de lutte, en pleine Judée, au milieu même de Jérusalem, où il se montre par trois fois et proclame hautement sa mission, tandis qu'autour de lui le monde officiel multiplie les embûches et que le peuple, exempt de parti pris, l'écoute, l'admire, finalement l'acclame dans le pacifique triomphe des Rameaux.

Alors s'approche et se précipite *la Fin de Jésus-Christ*. C'est la trahison, le dernier souper, le legs eucharistique, les suprêmes recommandations, l'agonie de Gethsémani, puis l'arrestation, l'inique procès devant les juges religieux et le juge civil, la condamnation, le supplice, la mort. Mais Jésus reparaît vivant, et, cette fois, immortel, impassible. Il daigne pourtant converser encore avec ses disciples, confirmer leur mission, les envoyer à la conquête spirituelle du monde avec cette fière parole que, si pour une telle entreprise ils ne sont rien et ne possèdent rien, son assistance leur suffira jusqu'à la fin des siècles. Et il s'éclipse dans la gloire éternelle, y conviant à sa suite l'humanité qu'il a sauvée.

Ne fût-elle pas d'un Dieu comme elle l'est,

cette vie encore dépasserait toutes les autres!

Et c'est ce qui paraît à la doctrine tout autant qu'aux actes; plus facilement peut-être, en un certain sens, puisque, s'il faut de l'érudition, à défaut de foi, pour croire aux miracles de Jésus, il suffit de posséder une âme droite pour comprendre la suréminence de ses enseignements. On pourra, comme Tolstoï, en procédant à l'encontre de toutes les méthodes, s'égarer, se perdre dans l'histoire et dans l'examen des titres de l'Eglise; même alors on devra, comme l'écrivain russe, reconnaître la beauté et la vérité intrinsèques des paroles du Christ, leur nécessité pour le soulagement de l'anxiété morale et pour la bonne direction de la vie¹.

Plus qu'on ne le fait habituellement dans les

1. Voyez Tolstoï, *Paroles d'un homme libre*, la Doctrine chrétienne (un vol. in-12 chez Stock, 1901, p. 140). — « Je me suis convaincu que, dans les religions existantes, je ne trouverais ni la réponse à mes questions, ni le soulagement de ma souffrance. Mon désespoir était tel que je fus prêt au suicide. Mais alors vint le salut, car j'avais retenu vaguement de mon enfance que la réponse à ma question se trouve dans l'Evangile. Dans cette doctrine, dans l'Evangile, malgré toutes les déformations apportées par la doctrine de l'Eglise chrétienne, je sentais la vérité et je fis la dernière tentative. Rejetant toutes les interprétations de la doctrine évangélique, j'ai commencé à lire et à étudier les Evangiles, à pénétrer leur sens, et plus je pénétrais le sens de ce livre, plus je voyais clairement quelque chose de nouveau, non semblable à ce qu'enseignent les Eglises chrétiennes, mais répondant à la question de ma vie. Et enfin cette réponse fut pour moi tout à fait claire. Non seulement cette réponse était claire, mais elle était aussi indiscutable. »

Vies de Jésus-Christ, M^{sr} Le Camus insiste sur ses discours; il ne se borne pas à les reproduire; il les analyse, les commente et tâche à les approfondir.

Le discours sur la montagne, par exemple, se divise pour lui en parties relatives au bonheur, à la justice et à la sagesse. Pour nous en tenir au premier point, l'évêque a le don de mettre en plein jour et, quand il est utile, d'éclaircir, de quelques mots, le sens des béatitudes, en apparence si hardiment paradoxal. Avec lui, on en vient à comprendre, à envier le bonheur de ceux qui ne sont attachés à rien, parce qu'ils ont plus d'élan vers le monde supérieur; le bonheur de quiconque verse des larmes, larmes de déception qui font tomber devant nous les voiles du réel, larmes de repentir qui lavent la souillure, larmes d'amour qui font violence au ciel; le bonheur des âmes qui ont faim de la justice, et qui seront rassasiées; des miséricordieux, qui trouveront miséricorde, et des cœurs purs, qui verront Dieu; des doux, qui, à la longue, domineront le monde, et des pacifiques, ces vrais fils de Dieu; de ceux enfin qui partageront avec le Maître l'honneur incomparable de souffrir ou d'être outragés pour la cause de la vérité et de la justice. Telle est la sagesse insensée avec laquelle l'Homme-Dieu a promis de renouveler le monde, et l'a, de fait, en

moins de deux mille ans, déjà bouleversé à le rendre méconnaissable, sans que, certes, nous touchions au terme des changements annoncés.

« Voilà les diverses catégories d'hommes à qui est promis le bonheur! Voilà l'ensemble de l'Église telle que son fondateur la conçoit! Voilà l'histoire des élus! Ce qui est humble, patient, affligé, dévoué, détaché des biens de la terre, ami de la vertu et du devoir, mais sans bruit, sans violence, se trouve inscrit comme citoyen du royaume nouveau. L'Église ne doit pas se recruter autrement, et s'il venait parfois à l'esprit des hommes de lui donner une autre force que celle de sa patience, de sa charité, de sa tristesse, de sa pauvreté, de sa mansuétude, de sa sainteté, ce serait toujours au détriment de son bien véritable, de son influence et de son avenir¹. »

Nous avons dit que l'ouvrage de M^{sr} Le Camus serait, pour nous, aussi instructif qu'édifiant. Ne fit-il, en effet, que nous apprendre à discerner les faits historiques des faits légendaires et l'authentique de l'apocryphe, par exemple, en nous déclarant sans phrases que, quand la Vierge Marie apparaît dans l'Évangile pour la première fois, « elle est déjà fian-

1. T. II, pp. 8 et 9.

cée à Joseph », et qu'ainsi l'on ignore totalement ses premières années, ce serait encore nous rendre un bon service et nous suggérer à nous aussi cette sage règle de conduite : « Acceptons de ne rien savoir là où les vrais Évangiles n'ont voulu rien dire¹. »

Mais nous devons au savant auteur des enseignements plus positifs.

S'agit-il d'érudition? Avec lui nous prendrons à leur dernier stade les travaux de la critique sur l'origine des Évangiles, notamment sur les similitudes et les différences qu'on découvre entre les synoptiques; et nous inclinerons à admettre l'hypothèse d'un seul Évangile oral, prêché d'abord par les Apôtres à peu près en termes identiques, recueilli çà et là sur des feuilles volantes, aboutissant finalement à trois principales formes écrites que rédigent saint Mathieu en Palestine, saint Luc à Antioche, et saint Marc à Rome.

S'agit-il de problèmes doctrinaux, de questions débattues entre théologiens, M^{gr} Le Camus dira franchement ce qu'il en pense, et, sans doute, peu de lecteurs hésiteront à le suivre, tant ses vues leur paraîtront pleines de foi et de justesse. Parmi les difficultés que soulèvent les rapports de la divinité et de l'humanité en l'unique personne du Christ, il en

1. T. I^{er}, p. 163.

est peu d'aussi délicates que celle qui se rapporte à ces mots de saint Luc : « L'enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. » Comment faisait une personne divine pour grandir en sagesse et en grâce, non seulement devant les hommes, ce qui aurait pu n'être qu'une apparence, mais aux regards de Dieu lui-même ? Et c'est, du reste, le conflit, — conflit extérieur pour nous, harmonie intérieure pour le Christ, — c'est le conflit qu'à chaque instant provoquent les Évangélistes en nous montrant dans le Maître, soucieux qu'ils sont des faits plus que des théories, tantôt un Dieu et tantôt un homme, parce qu'étant l'un et l'autre il se manifestait à eux comme l'un et comme l'autre. Qui aura essayé de sonder ces profondeurs appréciera à son juste prix la claire simplicité des réflexions suivantes :

« A sa science naturelle et humaine s'ajoutait la science divine, à laquelle il avait recours dans les proportions requises par les événements, et d'après les lois prudentes que la Providence traçait elle-même. Or ces événements étaient toujours conformes aux phases régulières de la vie humaine ; voilà pourquoi l'Évangile observe que l'enfant croissait en sagesse devant Dieu et les hommes, c'est-à-dire que, tout en ayant la science infinie de Dieu à son service, l'homme

en Jésus-Christ ne s'en servait que proportionnellement à ses besoins, selon les lois de développement de sa nature humaine et de sa mission divine. De là, rien d'anormal chez lui. Petit enfant, il ne parlera ni n'agira comme un homme; cette précocité contre nature eût été plus effrayante qu'édifiante. Il se contentera d'être petit enfant parfait. A mesure que les années se succéderont, le spectacle de l'univers, les relations avec les hommes, l'habitude de la méditation, développeront graduellement sa science humaine, et, dans sa pleine conformité à la volonté du Père, il perfectionnera cette science en l'éclairant à la lumière éternelle qu'il porte en lui. C'est même dans cette fidélité de son âme à consulter la divinité que sera le principal élément de ses mérites humains et un des côtés pratiques par où il se proposera à notre imitation¹. »

Sur une autre question qui embarrasse un grand nombre de lecteurs chrétiens, je veux dire sur le sens exact où il faut prendre le récit de la tentation du Christ au désert, M^{gr} Le Camus encore a écrit des pages qui ne brillent pas moins par le bon sens que par la science théologique. Certes, il est loin d'admettre que ce mystérieux récit n'enferme

1. T. I^{er}, pp. 235 et 236.

qu'un mythe ou une parabole mal comprise, et il ne doute pas un instant que la tentation ait été un fait réel. Mais, sans prendre parti contre des commentateurs plus exigeants, il ne croit pas qu'on soit tenu d'admettre une apparition physique de Satan saisissant réellement le Christ pour le transporter au pinacle du temple, ou même sur une montagne du haut de laquelle, en dépit de la sphéricité de la terre, il lui aurait fait voir tous les royaumes du monde :

« En admettant que la tentation vînt à Jésus par les sens, il faudra bien reconnaître qu'elle se résumera définitivement en une impression morale qu'il s'agissait de repousser ou d'accueillir avec complaisance. Donc on ne voit pas très bien les raisons qu'il y a de se représenter physiquement, par des faits matériels, une scène qui est toute de l'ordre spirituel. Le seul argument sérieux se tire des expressions qu'emploie le texte évangélique. Mais, entre une difficulté dans les mots et une difficulté dans les choses, ne vaut-il pas mieux supprimer la seconde? »

Ce n'est point le lieu de reproduire ici tous les arguments du docte prélat en faveur d'une tentation purement spirituelle; mais sa thèse est, croyons-nous, de celles qu'un franc exposé enrichit déjà d'une forte présomption, et, puisque de toute manière « on se trouve ré-

duit à entendre certains détails dans un sens large et figuré », avec lui on estimera plus simple d'admettre « que le récit évangélique nous raconte, sous une forme imagée, le triple combat intérieur que Jésus eut à soutenir contre Satan et dont il sortit entièrement vainqueur », d'autant que certaines divergences des évangélistes « laissent visiblement flotter le récit dans son ensemble entre la réalité matérielle et extérieure, assez difficile à admettre, et la réalité psychologique et intérieure qui suffit, d'ailleurs, à maintenir toute l'importance de l'enseignement moral donné par Jésus ». Ainsi pensaient, du reste, il y a quelque seize cents ans, Origène et Théodore de Mopsueste. Si ces noms ne suffisent pas à rassurer tout le monde sur l'orthodoxie d'un évêque approuvé du Pape, citons encore, en faveur de cette opinion, l'autorité de saint Cyprien.

IV

C'est assez insister sur l'intérêt que méritent d'inspirer et qu'inspirent réellement à nos contemporains l'Évangile et la Vie du Christ. Certes, nous ne prétendons pas qu'on n'ait jamais rien vu de tel. Nos pères des grands âges de foi connaissaient autant et mieux que

nous la religion et l'Écriture. M^{me} de Sévigné trouvait « fort attachante » toute la Bible de Royaumont, et elle professait pour saint Paul des préférences que partageait M^{me} de Grignan; Racine commentait en famille l'évangile du jour; Bossuet distribuait par milliers dans le diocèse de Meaux les traductions de la Bible¹. Mais si, au lieu de comparer notre temps aux plus croyants de l'histoire, on le rapproche, comme le veut l'équité, de ceux qui le précédèrent immédiatement, j'ose affirmer qu'il marque un retour manifeste vers la fréquentation de l'Écriture sainte, ou au moins du Nouveau Testament. Il faut bien qu'à l'extraordinaire floraison de publications évangéliques, dont nous avons parlé au début de cet article, répondent proportionnellement l'attrait et l'accueil du public. S'il est certain qu'on n'a jamais édité autant de traductions de l'Évangile que depuis quelques années, on a droit d'en conclure qu'il est lu plus qu'auparavant. Et de ce fait il est possible que plusieurs soient surpris; mais je ne sache personne qui refuse de s'en réjouir.

Encore faut-il tant que cela s'en étonner? Il est convenu que le temps où l'on vit possède tous les défauts; — c'est même convenu depuis si

1. Voyez un fort intéressant article de l'abbé Delmont dans la *Revue de Lille* d'avril 1901 : « Les Lectures d'une châtelaine au xvii^e siècle. »

longtemps, qu'il faudrait être étrangement téméraire pour aller à l'encontre. Mais rien ne manque tant à notre siècle nouveau-né que la fixité, la sérénité dans ses idées morales. Il cherche le sens de la vie, et il ne peut pas ne pas le chercher, parce qu'enfin il faut vivre. Or, quelles que soient ses préventions, il est bien obligé de reconnaître, comme ce génial utopiste de Tolstoï, que, parmi les livres où se peut trouver la solution de l'éternel problème, l'Évangile tient quelque petite place. Notre siècle va donc à l'Évangile. Mais ce n'est pas un livre qu'on ouvre impunément, et dont ensuite l'on se détache sans peine. Si malades qu'ils soient, tous les yeux sont sensibles aux clartés du soleil; et, une fois connue cette lumière, il leur est impossible de n'en pas garder le regret ou le désir. — Que cherche encore notre siècle avec le plus d'ardeur, sinon à éclaircir et à résoudre pratiquement les questions sociales? Or, comme l'a dit avec son autorité le cardinal Perraud, « si jamais doctrine philosophique, morale, religieuse, eut un caractère social en harmonie avec les plus légitimes désirs de la génération contemporaine, c'est bien celle dont les évangélistes nous ont transmis les préceptes, les conseils, les maximes, incarnés, pour ainsi dire, dans les institutions que n'a cessé de produire, depuis le sermon sur la montagne,

l'inépuisable fécondité de l'Église catholique¹ ».

Les croyants, d'autre part, éprouvent plus souvent le besoin de se rendre compte de leur foi. Ils sentent que, combattue par tant d'influences contraires, elle courra de graves dangers si elle ne s'éclaire, si elle ne s'affermirait. Mais ils savent, et, grâce à Dieu, les prêtres plus que jamais leur disent où se trouvent pour eux la lumière et la force. On les envoie, et de bon gré ils vont à l'unique Maître. Quand ils ont goûté de ses leçons, le reste leur paraît fade; et, si le Christ leur demandait, comme autrefois à Pierre : « Voulez-vous aussi me quitter ? » comme l'apôtre ils s'empresseraient de répondre : « Mais, Seigneur, pour aller à qui ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Que, du reste, on les explique ainsi qu'on voudra : deux faits sont là, indéniables pour quiconque veut ouvrir les yeux. D'une part, on recommence à lire l'Évangile autant qu'on le fit jamais; et, d'autre part, on étudie la vie du Christ avec plus d'ardeur, plus d'empressement, plus de science qu'on ne l'a jamais fait.

On va, dans quelques jours, célébrer le centenaire de Victor Hugo. Dans l'église Sainte-Geneviève, qui eût pu l'accueillir sans être profanée, et qui lui eût fait ainsi une tombe plus glorieuse, nos premiers artistes réciteront,

1. *Mandement* pour le Carême de 1901.

devant le chef de l'État et l'Académie française, quelques vers du génial poète. De peur qu'on oublie ceux-ci, qui lui font grand honneur, et qui se lisent dans *la Fin de Satan*, conclusion philosophique de cette sublime et folle *Légende des Siècles*, je demande à les rappeler comme un des beaux hommages qu'ait reçus l'Évangile :

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,
Le lion et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu ;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime ;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : « Je le lirai ! »
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient...

III

UN RENOUVELLEMENT

DES

ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

I

« Dès les premiers jours de son pontificat, Léon XIII chercha à démêler les causes principales de la crise que traverse aujourd'hui le catholicisme. Tout d'abord, son attention se porta sur les études ecclésiastiques. Il faut bien le constater, en dépit des protestations qu'un vain amour-propre ou des illusions plus vaines encore pourraient susciter, il s'est produit, au cours des deux derniers siècles, une sorte d'hiatus entre l'état intellectuel de la société et la pensée religieuse : cette faille est allée s'agrandissant à mesure que le progrès des sciences entraînait l'esprit vers une conception plus complète de l'univers et de ses lois, et nous avons été témoins de ce contraste que, tandis que la

science moderne a été bercée sur les genoux de l'Église, il y a eu une époque, encore récente, où le nom de savant était pris comme synonyme d'incroyant... Léon XIII a vu le mal, et il a compris que l'Église ne retrouverait son prestige que si elle reprenait la tête du mouvement intellectuel. »

Ainsi s'exprime, dans son mandement pour le carême de 1902¹, M^{gr} l'archevêque d'Albi; et, certes, il lui appartenait de rappeler, l'ayant si bien secondée lui-même, cette grande initiative du Pape. Très peu ignorent, en effet, quelle part revient à M^{gr} Mignot dans les efforts qui s'accomplissent actuellement pour renouveler, faire progresser, quelques-uns disent même réformer, les études du clergé en France. Les lettres adressées par lui aux professeurs de ses séminaires sur les études littéraires et scientifiques, sur la philosophie, sur l'apologétique contemporaine, sur l'histoire, sur l'apologétique et la critique bibliques, ont été lues et méditées bien au delà des limites du diocèse d'Albi, et le discours sur la méthode de la théologie, donné par lui le 13 novembre 1901 à la séance de rentrée de l'Institut catholique de Toulouse, passe pour marquer le dernier stade où soit parvenue la pensée chrétienne dans son adaptation aux besoins présents des esprits.

Mais il s'en faut que l'action de l'archevêque d'Albi demeure isolée. Que, parmi les difficultés de l'heure présente, et sans plus se troubler devant les menaces des uns que devant les injustes reproches des autres, un chef de diocèse mette au-dessus de tout le reste le soin de préparer pour l'avenir des prêtres aussi instruits que zélés, aussi zélés qu'instruits, le fait, grâce à Dieu, ne présente rien d'exceptionnel ; et si, parmi les mesures qui ont été prises pour perfectionner la formation intellectuelle et morale du clergé, beaucoup n'ont été traitées qu'entre les évêques et leurs directeurs de séminaire, un assez grand nombre cependant sont tombées dans le domaine public pour qu'on puisse aujourd'hui se rendre compte du chemin déjà parcouru et se réjouir tout haut d'efforts vraiment pleins de promesses.

Tel jour, c'est un archevêque du Nord-Ouest qui réorganise sur de nouvelles bases son grand séminaire ; une autre fois, l'on apprend qu'un archevêque du Sud-Est a fortifié les études du sien, supprimé les manuels en retard, introduit des auteurs compétents, réglé de façon plus laborieuse et plus pratique l'emploi des journées. Dans beaucoup de diocèses, à Besançon, par exemple, à Tarentaise, à Mende, à Limoges (la moindre enquête, j'en suis sûr, en ferait découvrir une dizaine d'autres), on exige pour l'entrée au grand séminaire, non seulement les qualités

III

UN RENOUVELLEMENT

DES

ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

I

« Dès les premiers jours de son pontificat, Léon XIII chercha à démêler les causes principales de la crise que traverse aujourd'hui le catholicisme. Tout d'abord, son attention se porta sur les études ecclésiastiques. Il faut bien le constater, en dépit des protestations qu'un vain amour-propre ou des illusions plus vaines encore pourraient susciter, il s'est produit, au cours des deux derniers siècles, une sorte d'hiatus entre l'état intellectuel de la société et la pensée religieuse : cette faille est allée s'agrandissant à mesure que le progrès des sciences entraînait l'esprit vers une conception plus complète de l'univers et de ses lois, et nous avons été témoins de ce contraste que, tandis que la

science moderne a été bercée sur les genoux de l'Église, il y a eu une époque, encore récente, où le nom de savant était pris comme synonyme d'incroyant... Léon XIII a vu le mal, et il a compris que l'Église ne retrouverait son prestige que si elle reprenait la tête du mouvement intellectuel. »

Ainsi s'exprime, dans son mandement pour le carême de 1902¹, M^{gr} l'archevêque d'Albi; et, certes, il lui appartenait de rappeler, l'ayant si bien secondée lui-même, cette grande initiative du Pape. Très peu ignorent, en effet, quelle part revient à M^{gr} Mignot dans les efforts qui s'accomplissent actuellement pour renouveler, faire progresser, quelques-uns disent même réformer, les études du clergé en France. Les lettres adressées par lui aux professeurs de ses séminaires sur les études littéraires et scientifiques, sur la philosophie, sur l'apologétique contemporaine, sur l'histoire, sur l'apologétique et la critique bibliques, ont été lues et méditées bien au delà des limites du diocèse d'Albi, et le discours sur la méthode de la théologie, donné par lui le 13 novembre 1901 à la séance de rentrée de l'Institut catholique de Toulouse, passe pour marquer le dernier stade où soit parvenue la pensée chrétienne dans son adaptation aux besoins présents des esprits.

Mais il s'en faut que l'action de l'archevêque d'Albi demeure isolée. Que, parmi les difficultés de l'heure présente, et sans plus se troubler devant les menaces des uns que devant les injustes reproches des autres, un chef de diocèse mette au-dessus de tout le reste le soin de préparer pour l'avenir des prêtres aussi instruits que zélés, aussi zélés qu'instruits, le fait, grâce à Dieu, ne présente rien d'exceptionnel; et si, parmi les mesures qui ont été prises pour perfectionner la formation intellectuelle et morale du clergé, beaucoup n'ont été traitées qu'entre les évêques et leurs directeurs de séminaire, un assez grand nombre cependant sont tombées dans le domaine public pour qu'on puisse aujourd'hui se rendre compte du chemin déjà parcouru et se réjouir tout haut d'efforts vraiment pleins de promesses.

Tel jour, c'est un archevêque du Nord-Ouest qui réorganise sur de nouvelles bases son grand séminaire; une autre fois, l'on apprend qu'un archevêque du Sud-Est a fortifié les études du sien, supprimé les manuels en retard, introduit des auteurs compétents, réglé de façon plus laborieuse et plus pratique l'emploi des journées. Dans beaucoup de diocèses, à Besançon, par exemple, à Tarentaise, à Mende, à Limoges (la moindre enquête, j'en suis sûr, en ferait découvrir une dizaine d'autres), on exige pour l'entrée au grand séminaire, non seulement les qualités

morales auxquelles rien ne supplée, mais des examens sérieux, des témoignages de savoir qui, proposés de bonne heure comme conditions au futur lévite, l'empêchent de penser jamais qu'il puisse se dispenser de travailler. C'est évidemment dans le même dessein qu'un bon nombre d'évêques appellent les professeurs des Instituts catholiques à inspecter chaque année leurs petits séminaires; ainsi, notamment, à Cambrai, à Arras, à Besançon, à Chartres, à Séez, à Saint-Flour, dans les diocèses de la circonscription universitaire d'Angers¹. Une autre innovation établit à la sortie des grands séminaires l'examen du baccalauréat en théologie sur des programmes fixés d'un commun accord avec les Facultés libres; dans la seule circonscription de l'Université catholique de Paris, vingt-quatre diocèses ont adopté cette importante mesure.

Enfin, et c'est peut-être de tant d'initiatives celle qui promet de plus heureuses conséquences, on a vu, ces dernières années², les deux congrégations qui dirigent le plus grand nombre de séminaires, instituer des maisons d'études où les futurs professeurs de théologie, d'Écriture sainte,

1. Voyez dans le *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement* du 15 février et dans l'*Enseignement chrétien* du 1^{er} mars 1902, une étude sur les moyens d'organiser l'inspection diocésaine et interdiocésaine dans tout l'enseignement libre.

2. Cette étude a paru en 1902, dans le *Correspondant* du 10 mars.

de philosophie, de droit canon, d'histoire ecclésiastique, acquièrent pour leur propre compte la science qu'ils doivent distribuer : la maison Saint-Jean reçoit, à Paris, les futurs maîtres des séminaires sulpiciens et leur fait suivre les cours de l'Institut catholique; sans parler de deux ou trois hommes éminents dont ils reçoivent d'abord les leçons dans leur maison mère de la rue de Sèvres, les Lazaristes destinés à l'enseignement des grands séminaires vont, maintenant, achever leur préparation à Rome, dans une maison internationale qui a été, sur les désirs de Léon XIII, fondée à cet effet pour tous les membres de la Compagnie. Ce n'est pas récriminer contre le passé que de se réjouir du présent. Nous savons bien que Saint-Lazare et Saint-Sulpice ont toujours possédé un certain nombre de maîtres compétents et quelques-uns même de fort remarquables; mais on ne saurait nier qu'ils l'étaient parfois devenus aux dépens de leurs premiers élèves. Tous apprennent, maintenant, avant d'enseigner.

II

Comme les autres mouvements de l'ordre moral et intellectuel, celui que nous avons entrepris de décrire s'est donc manifesté d'abord par des

tentatives très diverses, très indépendantes, et qui, parfois même, ne dénotaient chez leurs auteurs qu'une conscience assez imprécise du but où ils tendaient. S'il ne s'était rien passé d'autre, nous hésiterions à porter la question devant le public, défiants qu'il nous faudrait être de notre jugement propre et exposés à voir là, qui sait? surtout les intentions que nous y aurions mises.

Mais voici que des explications nous arrivent de haut sur le sens et sur la portée des faits que nous venons de rappeler. Plusieurs évêques, en même temps qu'ils agissent, consentent à parler; et, coup sur coup, des lettres d'une extrême importance partent d'Albi, ainsi que nous l'avons dit déjà, puis de la Rochelle, puis de Châlons (peut-être il s'en prépare d'autres), pour expliquer, avec autant de prudence et de modération que de hardiesse et de savoir, quelles sont au juste les nécessités actuelles de l'enseignement ecclésiastique et les moyens exacts d'y donner pleine satisfaction¹.

1. Nous avons indiqué plus haut le sujet des différentes lettres de M^{sr} Mignot. Elles ont été imprimées à Albi et, pour la plupart, reproduites dans la *Revue du clergé français*. M^{sr} Latty, évêque de Châlons, a publié chez Poussielgue, l'an dernier, sa *Lettre aux élèves de son grand séminaire*, et ces jours-ci sa *Lettre*, bien plus importante, à MM. les directeurs de son grand séminaire. C'est aussi sous ce dernier titre que M^{sr} Le Camus a publié ses instructions sur le même sujet; imprimées à la Rochelle en une brochure in-8° de 79 pages,

Comme si ce n'était point assez des instructions pourtant fort nettes de ces éminents prélats, et afin de compléter jusque dans le détail ce que leurs lettres pourraient encore conserver de général et de trop vaste, un ouvrage a paru dans ces derniers temps, qui livre au clergé de France tout le trésor d'expérience amassé durant un demi-siècle d'enseignement par l'un des plus remarquables professeurs qu'aient connu les grands séminaires depuis l'époque de leur fondation. A Saint-Sulpice de Paris, où il enseigna plus de trente ans, au grand séminaire de Boston, fondé par ses soins, et au séminaire de l'Université catholique de Washington, M. Hogan a tenu sous l'impression de sa piété aimable et forte, de sa science profonde sans lourdeur, de sa sagesse ferme et souriante, de sa douce gravité de prêtre et de sa bonne grâce de gentilhomme, l'élite des clergés de France et d'Amérique; et quand on songe, pour parler seulement de notre pays, que son action fut décisive sur nos d'Hulst et sur nos de Broglie, comme sur la plupart de ceux qui, dans l'épiscopat ou ailleurs, servent

elles se trouvent en dépôt chez Oudin. De ces documents épiscopaux, il faut rapprocher la très belle *Lettre* de M^{sr} Bannard, recteur des Facultés catholiques de Lille, à *Nos Seigneurs les évêques et à MM. les directeurs de séminaires sur l'utilité de l'instruction scientifique dans le clergé.* (Poussielgue, éditeur.)

au mieux l'Église à l'heure présente, on se demande si beaucoup ont fait plus de bien, dans la dernière moitié du XIX^e siècle, que ce Sulpicien inconnu du public. Or, Dieu a permis qu'avant de mourir il consignât dans un livre plein de vigueur et de mesure, non seulement sa doctrine, mais sa méthode, ce mélange de traditionalisme et de sage modernité, qui faisait de son esprit le plus prudent à la fois, c'est-à-dire le plus sulpicien, qui se pût concevoir, et le plus attentif, le plus sympathique, le plus sincèrement ouvert à tous les travaux, à toutes les informations, à tous les désirs, à tous les besoins moraux et intellectuels des hommes de notre temps.

Tel est le maître qui nous donnait, il y a quelques mois, sous ce titre, *les Études du clergé*, son avis sur tout ce que les prêtres ont le devoir d'apprendre et sur les règles à suivre en chacun de leurs travaux. Librement et prudemment, il discute, comme font nos évêques, les questions de programme et d'auteurs classiques, et lui aussi propose, à côté de ce qu'il montre comme immuable, les changements qui lui semblent nécessaires. Son livre satisfait les savants les plus progressistes et se fait approuver des gardiens officiels de l'orthodoxie ; le P. Lepidi lui donne, à Rome, l'*imprimatur*, et l'abbé Loisy le loue, à Paris, dans la *Revue*

critique. Un prêtre de notre intimité, ayant envoyé le livre aux quinze ou vingt chefs de diocèse qu'il connaît en France, a reçu d'eux tous des lettres d'autant plus libres qu'elles étaient simplement privées, et où ne se trouvait de place que pour des éloges. S'il faut commettre une indiscretion, disons que le cardinal évêque d'Autun se félicitait, dans la sienne, d'avoir contribué de ses propres conseils à la publication de l'édition française¹.

III

D'après les diverses mesures que nous avons citées, et surtout d'après les écrits de M^{gr} Mignot, de M^{gr} Le Camus, de M^{gr} Latty, de M. Hogan, essayons donc de nous représenter, abstraction faite de toute vue personnelle, le sens dans lequel se met à évoluer la formation intellectuelle du clergé français.

Les évêques de La Rochelle et de Châlons insistent avec une grande franchise sur la nécessité d'une rénovation.

« Voilà bien longtemps, dit le premier, tout

1. Les *Études du clergé* ont d'abord paru en anglais sous ce titre : *Clerical Studies*. L'édition française, traduite par l'abbé Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris, a été revue par M. Hogan lui-même. L'archevêque d'Albi en a écrit l'Introduction. (Un vol. in-8°, Paris, Lethielleux.)

au début de sa lettre, que les vrais amis de l'Église regrettent de voir, dans nos séminaires, les jeunes lévites user leur bonne volonté de vingt ans à suivre des programmes d'études qui ne sont plus en rapport avec les exigences de notre société moderne. Celle-ci a déplacé peu à peu le terrain de la controverse, et chacun convient qu'il serait urgent de nous mettre résolument en face d'elle pour prouver que, quoi qu'on en dise, la vraie science n'est pas contre la foi, mais avec la foi. Et cependant, il ne semble pas qu'on ait, jusqu'à présent, sérieusement tenté l'indispensable transformation qui peut donner au travail du clergé, avec un but immédiat et pratique, un stimulant incontestable, et à l'Église le plus sûr moyen de prendre, dans le domaine des sciences, même les plus modernes, la place d'honneur dont elle est digne par son glorieux passé... Ce que l'on a trop différé d'entreprendre parmi nous, essayons-le modestement, mais fermement, dans le champ que le Père de famille nous a confié. » Et, sans autre préambule, il entre dans le détail du nouveau plan d'études qui doit être désormais suivi à la Rochelle. Mais, à propos de chaque matière, il revient sur ces reproches ; il les renouvelle, les précise, les fortifie, allant jusqu'à dire, non pas sans motifs, que, « quant au fond et quant à la forme, l'enseignement

généralement pratiqué de nos jours paraît en dehors des besoins de notre temps ».

La critique des méthodes anciennes tient encore plus de place sous la plume de M^{sr} Latty. « Il faut avant tout, écrit-il aux élèves de son grand séminaire, que le champ de vos études soit exactement, sagement déterminé, et que vous soyez appliqués à des objets d'un ordre à la fois *éternel* et *actuel*. Assez des thèses qui ont vieilli, des méthodes qui sont surannées, des arguments qui ne portent plus. Notre théologie a besoin d'être remaniée en plusieurs de ses formes ou de ses points de vue ; elle ne sonne plus assez juste aux oreilles et aux esprits de nos contemporains. Pourquoi nous obstinons-nous davantage à leur parler comme on faisait à l'université de Salamanque ¹ ? » Et dans une autre Lettre, adressée récemment aux directeurs mêmes de son grand séminaire, l'évêque de Châlons, usant d'une franchise à laquelle nous n'eussions pas osé recourir de nous-même, critique sévèrement les manuels de théologie, avec leur latin du moyen âge, leur amas confus de prolégomènes, préliminaires, définitions, divisions, subdivisions, thèses, corollaires, objections antiques, appendices et notes sans utilité ².

1. Brochure citée, p. 48.

2. « Il faut l'avouer aussi : nos manuels de théologie n'ont pas de grands attraits pour une intelligence de vingt ans.

« Tous se ressemblent sur deux points, ajoutait-il : ils sont écrits dans une langue plus que médiocre ; et ils manquent d'ampleur, d'élévation, d'intérêt, surtout d'actualité. On s'en sert au séminaire ; on les compulsera, peut-être, dans les paroisses, pour les conférences ecclésiastiques ; mais on les consultera peu pour le ministère des sacrements, et pas du tout pour celui de la prédication. Ce sont des manuels morts¹. »

Sans du tout méconnaître l'évidente obligation, pour le prêtre, de savoir le latin, idiome officiel de l'Église, il se demande si ce n'est pas « un peu perdre son temps que de s'escrimer à penser, écrire et parler dans une langue dont on outrage sans cesse les règles et le génie propres, et dont on n'usera tout juste, plus tard, que pour demander une dispense d'empêchement de mariage ». Il ne craint pas

Avec leurs multiples traités, leur latin du moyen âge, ils produisent l'effet d'une immense forêt où les arbres sont drus et hauts, les allées broussailleuses, la vie confuse et sombre : il semble qu'on y doit manquer d'air et de jour. Les uns ont voulu tout dire : ce ne sont que prolégomènes, préliminaires, définitions, divisions, subdivisions, états de questions, thèses, scolies. Les autres ont renchéri sur cette manie de dissection ; et, outre de nombreuses « Observations » et de filandreux « Corollaires », on y voit encore d'interminables « Appendices » à la fin de chaque traité, et des « Notes » à peine lisibles au bas de toutes les pages. » — *Lettre aux directeurs du grand séminaire*, p. 16.

1. *Ibidem*, p. 17.

d'affirmer que « certains arguments appelés théologiques, et qui passent à la faveur du latin, fonderaient d'eux-mêmes à la lumière éclatante et sous l'implacable précision du français ». C'est, dit-il, plus d'une fois qu'il a vu « des maîtres et des élèves, des examinateurs et des candidats, se chercher, s'appeler ou s'attaquer dans l'idiome des *Capitulaires*, et finir par se trouver, se répondre, s'entendre dans la langue de tout le monde ».

Il voudrait qu'au moins le professeur parlât français en classe, et c'est là, du reste, ce qu'on est bien obligé de faire la plupart du temps; mais il va plus loin, et il appelle de ses vœux des manuels français, il invite à en composer les professeurs de grands séminaires et de facultés libres, ceux qui, peut-être, se trouveraient connaître à la fois la théologie et l'art de bien dire. C'est un désir qui lui est commun, nous le savons, avec d'autres évêques. Qui sait s'il faudra bien longtemps encore attendre qu'il soit exaucé? Et qu'offre-t-il, après tout, d'irréalisable ou de dangereux? Sans doute on continuera de citer dans l'original les textes d'Écriture ou de Pères de l'Église, les décisions de papes ou de conciles; mais, pour le reste, ayant à expliquer et à discuter des ouvrages écrits en notre langue, on saura toujours ce que l'on dit et de quoi l'on parle; on « fuira, comme une

facétie puérile ou une action déloyale, ces subtilités d'argumentation où l'on jongle avec des textes et des raisons sans portée, et qui ne supporteraient pas l'épreuve d'une conversation familière ».

IV

Nous donnerions, toutefois, une idée très fausse de ce qu'ont voulu faire les évêques de Châlons et de La Rochelle, si nous ne citons de leurs lettres que les parties critiques, et en quelque sorte négatives. A la place des routines qu'ils blâment, leur grande préoccupation est d'introduire des procédés d'enseignement et de travail qui forment les jeunes prêtres à une instruction solide, claire, adaptée aux nécessités de maintenant, tout autant que fidèle à ce qu'offre heureusement d'immuable et de définitif la doctrine catholique.

Le terme d'enseignement *positif* revient maintes fois sous leur plume, tantôt pour rappeler que nos thèses théologiques doivent beaucoup plus viser à établir la vérité elle-même qu'à réfuter l'erreur, tantôt pour inviter les professeurs à « encasterner, pour ainsi dire, l'exposé du dogme dans le mouvement de l'histoire ». Ce dernier point de vue est surtout celui de

M^{sr} Le Camus ; l'autre, de M^{sr} Latty. Mais tous deux s'accordent à déterminer avec soin la mise en pratique de ce qu'ils conseillent. Ils consacrent chacun plus de soixante pages à dire comment ils entendent l'enseignement de la philosophie, du dogme, de la morale, de l'Écriture sainte, du droit canon, de l'histoire ecclésiastique ; et fort peu d'écrits donnent aussi bien l'idée des points de doctrine auxquels se doivent appliquer, de préférence, tous ceux qui veulent aujourd'hui, en comprenant leur religion, se rendre capables de la justifier.

L'évêque de La Rochelle indique, dans le plus grand détail, quelles questions, quels traités occuperont chaque année de séminaire, et à l'aide de quels textes sacrés, de quels livres anciens ou modernes, on devra en approfondir l'étude ; sa lettre constitue surtout un instrument de travail, et des mieux documentés, où les élèves mêmes des Facultés de théologie trouveront de précieux secours¹.

L'évêque de Châlons nous donne, lui, un véritable résumé des doctrines essentielles du catholicisme, en élaguant tous les problèmes

1. Avec la lettre dont nous parlons, il faut lire une brochure sur *le programme d'études au grand séminaire de La Rochelle*, par un théologien. (Paris, Oudin, 1903.) On n'y trouvera que les programmes d'un examen trimestriel ; mais ce simple relevé constitue un document des plus suggestifs et le meilleur peut-être des plaidoyers en faveur de la méthode.

oiseux ou insolubles; et, bien qu'il ne cherche, en cela, qu'à fixer l'attention de ses futurs prêtres sur ce qui la mérite davantage, on peut prendre dans sa lettre une vue complète, ou très peu s'en faut, de tout ce qu'un chrétien doit croire. Il serait, sans doute, plus conforme aux convenances d'une Revue comme celle-ci d'insister sur les réflexions très justes et très « informées » qu'il consacre à l'état présent des questions morales ou sociales en dehors de la théologie (c'est afin de l'y adapter); mais nous donnerons une idée plus juste de son œuvre, et nous serons excusé par ce temps de carême, si nous rappelons, dans une citation caractéristique, ce qu'il veut qu'on enseigne aux séminaristes sur... les fins dernières. Une fois n'est pas coutume, et la satisfaction est vraiment trop grande de voir, par un évêque, exposés tels qu'ils le doivent être, ceux de nos dogmes qu'on travestit le plus souvent sous des inventions qui les rendent incroyables :

« En tête de votre leçon sur le ciel, écrit donc l'évêque à ses professeurs, placez ces paroles de saint Paul : « L'œil n'a point vu, « l'oreille n'a point entendu, l'esprit n'a jamais « conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui « l'aiment. » L'apôtre parlait ainsi après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel. Nos prédica-

teurs, qui n'y sont jamais allés, ont cependant tout vu, tout entendu, tout compris. Citez ensuite les autres paroles du même apôtre et celles de saint Jean où il est dit « qu'au ciel « nous serons semblables à Dieu, et nous le verrons face à face, tel qu'il est ». Et à l'aide de quelques textes des Pères, essayez de rendre en traits généraux l'idée qu'on peut se faire de cette vision intuitive de Dieu, en ajoutant qu'elle répond à notre désir de l'infini. Rien de plus.

« Sur le purgatoire, donnez la doctrine du concile de Trente : Sess. VI, can. 30 ; Sess. XXII, can. 3 ; Sess. XXV. Il y a un purgatoire pour les âmes des justes qui sont encore redevables à la justice de Dieu ; ces âmes peuvent être aidées par les suffrages des fidèles et, surtout, par le sacrifice de la messe. Ces deux propositions sont de foi. Quant au reste, Bossuet a dit : « Le concile de Trente ne détermine pas en « quoi consistent les peines de ces âmes, ni « beaucoup d'autres pour choses semblables, « sur lesquelles ce saint concile demande une « grande retenue, blâmant ceux qui débitent « ce qui est incertain et suspect. »

« Il y a un enfer pour ceux qui meurent souillés du péché mortel ; les damnés y sont punis suivant la gravité de leurs fautes ; mais tous sont séparés de Dieu et soumis à des supplices éternels. C'est tout ce que l'Église impose

à notre foi, sans décider même si le feu de l'enfer est un feu matériel ou un feu métaphorique. Exposez son enseignement traditionnel sur cette matière, montrez-en les profondes et indestructibles raisons. En même temps, recommandez à vos élèves de ne point parler de l'enfer autrement que ne fait l'Église, et d'éviter, non seulement les exagérations de doctrine, mais aussi tous ces excès de descriptions et de récits imaginaires, où l'on ne voit que scènes de violence, de haine et de désespoir. Le divin Maître nous a fourni un tout autre modèle dans la parabole de Lazare.

« Il faut traiter dans le même esprit les trois autres questions : la fin du monde, la résurrection de la chair et le jugement dernier. Rien de plus certain, ni de plus clairement défini, que le fond de ces dogmes ; rien de plus incertain, rien qui échappe davantage aux prises de notre esprit que les circonstances où ils recevront leur accomplissement¹. »

V

L'archevêque d'Albi et M. Hogan nous en apprennent davantage encore sur l'état présent et sur le progrès des études religieuses, non pas

1. *Loc. cit.*, pp. 144 à 148.

certes qu'il nous vienne en tête d'établir entre eux et les deux savants évêques de Châlons et de La Rochelle aucune espèce de comparaison, mais simplement parce qu'ils ont traité la matière avec beaucoup plus d'ampleur. C'est un gros volume que nous a laissé le regretté maître de Saint-Sulpice, et c'est tout un livre aussi que formeraient déjà les lettres de M^{sr} Mignot. Mais par là même qu'ils ont parlé de tout, et de tout assez complètement, nous ne pouvons entreprendre de les suivre en chacune des matières qui composent, réunies, ce qu'on appelle la science sacrée. Disons seulement qu'ils y portent, l'un et l'autre, le plus profond mélange de sagesse et de science, de sincérité personnelle et de docilité à l'enseignement de l'Église, d'examen libre et de respect pour les vraies traditions. Un même esprit les anime tous deux, et l'archevêque ne nous en voudra pas si nous croyons reconnaître chez lui l'influence du modeste prêtre qui fut son professeur et qui resta son ami. Pour M^{sr} Mignot, comme pour beaucoup d'autres, M. Hogan aura été l'éducateur, l'initiateur, celui qui montre la voie et auquel, même en le dépassant, on reste toujours redevable du chemin parcouru.

Pour ces deux maîtres, il ne fait plus de doute que les programmes des grands séminaires doivent être élargis et renouvelés. « Il est déjà bien loin, le temps où la théologie dogmatique

et morale, avec la philosophie scolastique pour prélude, pouvait être regardée comme un bagage intellectuel suffisant pour le prêtre. » Il y faut ajouter, tout au moins, l'étude plus approfondie de la Bible, l'histoire de l'Église, les règles de l'apologétique et de la prédication, la connaissance de la philosophie moderne et des sciences naturelles; et, sur chaque point, on devra se tenir au courant de l'état présent des questions. Mais les années de grand séminaire n'étant pas augmentées, comment étudier dans le même temps, deux fois plus de matières? Peut-être, et ceci est de l'auteur de cet article, en travaillant davantage; mais certainement, et ceci est de M. Hogan d'accord avec les évêques cités plus haut, en s'occupant moins de ce qui n'en vaut pas la peine: « La théologie dogmatique gagnera à une étude plus sérieuse de l'Écriture sainte et à la connaissance directe des Pères, plus qu'elle ne saurait perdre à l'abandon de quelques théories démodées et des subtilités scolastiques. L'apologétique fera bien d'oublier les difficultés d'un autre âge pour mieux résoudre celles de notre temps. » Du reste, les connaissances nouvelles ne seront pas seulement juxtaposées à ce que l'on doit garder de la science ancienne; elles s'y inséreront, elles la fortifieront, elles compenseront avantageusement les parties élaguées: par exemple,

« la philosophie a beaucoup à apprendre des sciences ; la théologie morale tirera un grand profit des récentes études de psychologie ; et l'histoire, traitée d'une manière intelligente, jettera sa lumière sur presque tous les sujets ¹ ».

Mais ce n'est pas seulement le programme des études qui a besoin d'être renouvelé et complété ; c'est encore et surtout dans la méthode proprement dite, dans les dispositions mentales et les procédés de recherche, qu'une évolution, une adaptation est devenue nécessaire. « Conservatisme et progrès », tel est l'heureux titre ² d'un des articles où M. Hogan traite premièrement du caractère immuable qu'emprunte la théologie dogmatique à la fixité des vérités divines qu'elle a pour objet ; en second lieu, du caractère progressif qu'elle doit à la nature même de l'esprit humain et à l'accroissement perpétuel des sciences avec lesquelles elle se trouve en rapport. Toutes les fois qu'une de ces tendances s'exagère aux dépens de l'autre, c'est pour le dommage des deux : « La tendance évolutive, si elle ne rencontrait aucun obstacle, aurait bientôt émancipé la théologie du joug de l'autorité et anéanti toutes les croyances fixes ;

1. Hogan, *Études ecclésiastiques* : le Programme, *passim*.

2. Le traducteur, M. Boudinhon, qui avait d'abord adopté cette formule en publiant le chapitre dans sa revue le *Droit canonique*, l'a changée, dans le volume, pour celle-ci, qui ne laisse pas de paraître contradictoire : « Immobilité et Progrès ».

le pur conservatisme, d'autre part, ne saurait aboutir qu'à la stagnation. » C'est l'honneur du catholicisme, c'est le signe de l'incessante activité de l'Esprit qui anime l'Église, que ce « travail d'adaptation et de fécondation de la science sacrée, évoluant autour de la même doctrine immuable, faisant jaillir de la même intarissable source des flots de clartés nouvelles ¹ ». Nous sommes aussi éloignés d'un individualisme sans contrôle ni autorité, que d'un enseignement à la russe, où l'on se contenterait de répéter avec raison, mais sans savoir pourquoi, les définitions d'Éphèse et de Chalcédoine. Suivant une image qui était familière à M. Hogan, l'intervention de l'Église ressemble à celle d'une mère; si elle veille sur nos pas, ce n'est point pour nous interdire d'avancer, c'est, au contraire, pour nous garer des périls et rendre notre marche plus confiante en même temps que plus assurée.

Ainsi comprise, la théologie apparaît, à bon droit, comme la plus intéressante des connaissances humaines, non seulement par son objet, qui est bien le plus élevé de tous, puisqu'elle traite des rapports présents et futurs de l'homme avec Dieu, mais par l'ampleur, la variété, la vie de son histoire et de sa méthode propres ;

1. M^{sr} Mignot, discours sur *la Méthode de la théologie*.

rien n'est intéressant comme de voir « à la fois la continuité qui n'a cessé de régner dans l'enseignement doctrinal de l'Église et la souplesse avec laquelle cet enseignement s'est amplifié et enrichi sous la puissante poussée des lois logiques et des devoirs sociaux¹ ».

Voilà jusqu'où s'élève la mission du théologien. Mais il en est tout à fait indigne s'il se contente de répéter, sans y avoir réfléchi pour son compte, les formules exactes de la tradition ; s'il porte, oserai-je bien dire, les vérités sacrées, comme tel héros d'une fable s'en allait portant des reliques. « Le théologien, dit M^{gr} Mignot, n'a pas fait tout ce qu'il doit pour l'avènement du règne de Dieu tant qu'il n'a pas découvert, dans l'immuable vérité du dogme, l'aspect qui le rend accessible aux intelligences contemporaines et qui permettra la synthèse des données de la foi d'une part, et, de l'autre, des idées directrices de l'esprit humain à tel ou tel moment de son histoire. Cette préoccupation qui exige, chez le théologien, une connaissance approfondie et bienveillante de la mentalité ambiante, suppose également que les vérités doctrinales sont saisies par lui dans toute leur ampleur, et que son intelligence pénètre jusqu'à la moelle vivante des dogmes. Elle implique aussi bien un pro-

1. M^{gr} Mignot, Introduction aux *Études du clergé*.

fond respect de la tradition qu'une foi généreuse au progrès, — ou, si l'on veut, — aux variations de l'esprit. »

S'être pénétré personnellement des vérités religieuses et comprendre l'état d'âme de ceux à qui l'on s'adresse, voilà donc à quelles conditions l'apologiste de la religion et le prédicateur intéresseront les contemporains.

Quelques-uns y arrivent.

Ce ne sont pas ceux qui recourent le plus souvent aux sermonnaires, aux *trésors* pleins de monnaies qui n'ont plus cours, aux *sommes* et *recueils* de toutes sortes où se rencontrent les discours prêts d'avance pour n'importe quel auditoire ; mais les prêtres instruits et désireux du bien qui, d'une part, ont appris avec sincérité et sans cesse approfondissent davantage les vérités religieuses ; d'autre part, se tiennent en contact avec les idées, les besoins, les aspirations, les qualités et les défauts de ceux qu'ils ont à éclairer et à moraliser. « Vous imaginez-vous, dit l'évêque de Châlons, des recueils de discours où les magistrats, les avocats, les orateurs de parlements, iraient chercher leurs harangues pour défendre une loi, venger un client, faire triompher une cause et des intérêts très spécifiés ? Les sujets de nos prédications ont, il est vrai, quelque chose d'immuable et qui s'applique à tous les temps, comme nos thèses

théologiques; mais il faut les adapter au temps où l'on vit, aux auditeurs à qui l'on parle, à l'heure même où l'on parle¹. » Ce n'est pas à dire certes, qu'il faille parler en chaire d'autres sujets que de la religion, favoriser les préjugés ou les passions du jour, demander un succès facile aux allusions de la politique, de la littérature courante ou des scandales les plus récents; à ce prix on peut se faire écouter, mais non se faire estimer, ni surtout convertir les âmes. « Le sermon, dit M. Hogan, n'est que de la théologie dogmatique, ascétique ou morale, mais accommodée à l'esprit et aux besoins des auditeurs. » S'il vous déplaît de vous adapter ainsi à l'âme des contemporains, laissez l'Église pour quelque chaire de scolastique; et, s'il vous plaît de parler d'autre chose que de religion, laissez l'église encore pour les réunions profanes.

VI

A ce rapide aperçu des conseils qui ont trait au ministère de la prédication, l'on peut voir que les initiateurs du renouvellement des

1. *Lettre de M^{sr} l'évêque de Châlons aux directeurs de son grand séminaire*, p. 101.

études religieuses ne se méprennent en aucune façon sur les caractères avant tout pratiques de la formation qu'on reçoit au grand séminaire. Jamais ils ne le confondent avec la Faculté de théologie. On dit que l'évêque de La Rochelle, dont la lettre a, d'ailleurs, reçu du Saint-Père une approbation sans réserve, n'a pas laissé d'étonner quelques esprits par la force et l'ampleur des programmes qu'il trace; mais cela n'empêche que lui-même a soin de rappeler, dès le début, à ses professeurs, que leur cours doit rester élémentaire. « C'est, ajoute-t-il, le rôle spécial de nos Universités catholiques de donner le haut enseignement qui aborde les plus sérieuses difficultés dogmatiques, scripturaires, historiques ou autres, et nous réserverons aux élèves d'élite la faveur d'aller à Paris écouter les maîtres de cet enseignement. » L'évêque de Châlons écrit à ses séminaristes: « Si, parmi vous, il s'en trouve qui aient des talents plus qu'ordinaires, nous saurons bien les distinguer, et nous leur fournirons les moyens d'aller, soit à Paris, soit à Rome, pour donner à leurs études un développement plus complet. » Et dans une autre lettre, répondant à ceux qui, peut-être, trouveraient trop simple et trop clair le programme de théologie dont nous avons plus haut cité un passage: « J'écris, dit-il, pour mes séminaristes. Si vous voulez des formes plus

scolastiques et plus scientifiques, allez, je vous prie, les demander à nos Universités et à nos Instituts. »

Cette distinction entre l'enseignement supérieur et l'enseignement usuel des grands séminaires, n'a, du reste, échappé à aucun homme de sens dans aucun pays. M^{sr} Spalding, en un discours sur l'éducation supérieure des prêtres qui, récemment, a eu la fortune d'être loué sans réserves par le cardinal Perraud, montre dans le séminaire « une école où l'on se prépare simplement aux côtés pratiques du ministère », où l'on se borne à acquérir « des connaissances professionnelles » ; et il part de là, justement, de cette limitation inévitable des études du grand séminaire, pour proclamer la nécessité d'universités où se développe une culture plus haute¹. Plus qu'à tout autre, une éducation supérieure convient au prêtre catholique, dont la mission est sans nul doute la plus importante qui puisse être dévolue à une créature humaine. Il en a besoin pour sa formation personnelle, pour son action de tous les jours dans les rencontres de la vie privée ; il en a besoin pour acquérir une

1. Spalding, *Opportunité* (chez Lethielleux), chap. iv, l'Éducation supérieure du prêtre : « De cette dernière conférence surtout, écrit l'évêque d'Autun au traducteur, bon nombre de nos prêtres français auraient grand profit à tirer, et nous aussi par conséquent, puisque nous avons mission de leur donner des conseils et de les diriger. »

fond respect de la tradition qu'une foi généreuse au progrès, — ou, si l'on veut, — aux variations de l'esprit. »

S'être pénétré personnellement des vérités religieuses et comprendre l'état d'âme de ceux à qui l'on s'adresse, voilà donc à quelles conditions l'apologiste de la religion et le prédicateur intéresseront les contemporains.

Quelques-uns y arrivent.

Ce ne sont pas ceux qui recourent le plus souvent aux sermonnaires, aux *trésors* pleins de monnaies qui n'ont plus cours, aux *sommes* et *recueils* de toutes sortes où se rencontrent les discours prêts d'avance pour n'importe quel auditoire ; mais les prêtres instruits et désireux du bien qui, d'une part, ont appris avec sincérité et sans cesse approfondissent davantage les vérités religieuses ; d'autre part, se tiennent en contact avec les idées, les besoins, les aspirations, les qualités et les défauts de ceux qu'ils ont à éclairer et à moraliser. « Vous imaginez-vous, dit l'évêque de Châlons, des recueils de discours où les magistrats, les avocats, les orateurs de parlements, iraient chercher leurs harangues pour défendre une loi, venger un client, faire triompher une cause et des intérêts très spécifiés ? Les sujets de nos prédications ont, il est vrai, quelque chose d'immuable et qui s'applique à tous les temps, comme nos thèses

théologiques; mais il faut les adapter au temps où l'on vit, aux auditeurs à qui l'on parle, à l'heure même où l'on parle¹. » Ce n'est pas à dire certes, qu'il faille parler en chaire d'autres sujets que de la religion, favoriser les préjugés ou les passions du jour, demander un succès facile aux allusions de la politique, de la littérature courante ou des scandales les plus récents; à ce prix on peut se faire écouter, mais non se faire estimer, ni surtout convertir les âmes. « Le sermon, dit M. Hogan, n'est que de la théologie dogmatique, ascétique ou morale, mais accommodée à l'esprit et aux besoins des auditeurs. » S'il vous déplaît de vous adapter ainsi à l'âme des contemporains, laissez l'Église pour quelque chaire de scolastique; et, s'il vous plaît de parler d'autre chose que de religion, laissez l'église encore pour les réunions profanes.

VI

A ce rapide aperçu des conseils qui ont trait au ministère de la prédication, l'on peut voir que les initiateurs du renouvellement des

1. *Lettre de M^{sr} l'évêque de Châlons aux directeurs de son grand séminaire*, p. 101.

études religieuses ne se méprennent en aucune façon sur les caractères avant tout pratiques de la formation qu'on reçoit au grand séminaire. Jamais ils ne le confondent avec la Faculté de théologie. On dit que l'évêque de La Rochelle, dont la lettre a, d'ailleurs, reçu du Saint-Père une approbation sans réserve, n'a pas laissé d'étonner quelques esprits par la force et l'ampleur des programmes qu'il trace; mais cela n'empêche que lui-même a soin de rappeler, dès le début, à ses professeurs, que leur cours doit rester élémentaire. « C'est, ajoute-t-il, le rôle spécial de nos Universités catholiques de donner le haut enseignement qui aborde les plus sérieuses difficultés dogmatiques, scripturaires, historiques ou autres, et nous réserverons aux élèves d'élite la faveur d'aller à Paris écouter les maîtres de cet enseignement. » L'évêque de Châlons écrit à ses séminaristes: « Si, parmi vous, il s'en trouve qui aient des talents plus qu'ordinaires, nous saurons bien les distinguer, et nous leur fournirons les moyens d'aller, soit à Paris, soit à Rome, pour donner à leurs études un développement plus complet. » Et dans une autre lettre, répondant à ceux qui, peut-être, trouveraient trop simple et trop clair le programme de théologie dont nous avons plus haut cité un passage: « J'écris, dit-il, pour mes séminaristes. Si vous voulez des formes plus

scolastiques et plus scientifiques, allez, je vous prie, les demander à nos Universités et à nos Instituts. »

Cette distinction entre l'enseignement supérieur et l'enseignement usuel des grands séminaires, n'a, du reste, échappé à aucun homme de sens dans aucun pays. M^{gr} Spalding, en un discours sur l'éducation supérieure des prêtres qui, récemment, a eu la fortune d'être loué sans réserves par le cardinal Perraud, montre dans le séminaire « une école où l'on se prépare simplement aux côtés pratiques du ministère », où l'on se borne à acquérir « des connaissances professionnelles » ; et il part de là, justement, de cette limitation inévitable des études du grand séminaire, pour proclamer la nécessité d'universités où se développe une culture plus haute¹. Plus qu'à tout autre, une éducation supérieure convient au prêtre catholique, dont la mission est sans nul doute la plus importante qui puisse être dévolue à une créature humaine. Il en a besoin pour sa formation personnelle, pour son action de tous les jours dans les rencontres de la vie privée ; il en a besoin pour acquérir une

1. Spalding, *Opportunité* (chez Lethielleux), chap. iv, l'Éducation supérieure du prêtre : « De cette dernière conférence surtout, écrit l'évêque d'Autun au traducteur, bon nombre de nos prêtres français auraient grand profit à tirer, et nous aussi par conséquent, puisque nous avons mission de leur donner des conseils et de les diriger. »

juste influence dans les controverses actuelles, et tout au moins pour s'y rendre supportable. « Ceux qui savent peu et mal, dit Spalding, ne se doutent même pas de leur ignorance sans limites. Plus est restreint le cercle de nos idées, plus nous sommes obstinés dans nos opinions, et c'est toujours le moins compétent qui cherche des querelles aux autres; quand on est capable d'un travail sérieux, on se contente de l'accomplir; on n'a pas le temps de discuter. Celui qui sait ce que c'est que la méthode et qui est familiarisé avec les chefs-d'œuvre n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à sa propre opinion. Une sorte de pudeur l'éloigne des vaines et amères controverses : il estime que de se fâcher ne prouve rien¹. » Et voilà peut-être pourquoi, occupés à faire plus de besogne, les plus instruits et les plus sages des ministres de l'Église font souvent moins de bruit que les autres.

Il n'est pas douteux que trop longtemps encore ce sera la grande minorité des prêtres qui pourront suivre les cours de nos Facultés libres. Devons-nous donc désespérer de voir s'étendre jusqu'aux autres, du moins en quelque mesure, les bienfaits presque nécessaires de l'éducation supérieure? Il ne le semble pas. Plusieurs

1. *Opportunité*, p. 222.

exemples sont là pour démontrer qu'avec de l'intelligence et de l'énergie, on peut suppléer, par le travail personnel, à ce manque de formation. Mais, surtout, il y a un moyen bien simple de propager la haute éducation; c'est de ne donner à la jeunesse cléricale que des maîtres ayant fréquenté eux-mêmes les Universités et qui soient tellement pénétrés des bonnes méthodes, des vues générales, des découvertes récentes, qu'il leur soit impossible de verser pour leur propre compte et d'entraîner avec eux leurs élèves dans un amas d'ignorances, de naïvetés et de préjugés sous lequel la vérité religieuse resterait à peine reconnaissable. De tels maîtres se garderaient sans doute d'importer au séminaire leurs programmes d'Université; mais ils y feraient pénétrer le goût et l'habitude des procédés sincères et vraiment scientifiques; ils élagueraient les inutilités; même en se bornant à exposer l'indispensable, ils laisseraient deviner aux élèves qu'il y a quelque chose au delà, et ils leur inspireraient le désir d'y atteindre, en même temps que, par des indications de livres ou de revues, par la correction de quelques essais, de quelques dissertations, ils leur feraient voir au moins le commencement des chemins qui mènent au travail personnel. Sans doute ils ne donneraient qu'un nombre limité d'idées et de connaissances;

mais elles seraient tout justes, et, au lieu de s'enfoncer dans l'esprit à l'état de bornes, elles s'y dresseraient en pleine lumière, comme autant de pierres d'attente pour des constructions futures.

Nous l'avons dit, cette réforme est commencée; les congrégations de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare ont institué, tant à Paris qu'à Rome, des maisons d'étude pour leurs professeurs de grands séminaires, et plusieurs évêques offrent des moyens analogues de préparation aux prêtres séculiers qu'ils destinent au même enseignement¹. Il faut souhaiter que ces pratiques se généralisent. Il n'en est pas d'aussi décisives. Rien ne sert de décréter les plus sages mesures, si l'on manque d'hommes pour les appliquer. Confiez, au contraire, l'enseignement du clergé à des maîtres compétents; ils se chargeront bien, même à travers manuels et programmes vieillis, de donner à leurs élèves une bonne formation. Ce sont, après tout, les maîtres qui font les écoles, et mieux vaut entendre des Le Hir ou des Hogan dans un séminaire que des professeurs médiocres à l'Université.

1. Un plus grand nombre d'évêques vont être amenés à faire de même, le gouvernement les ayant privés de leurs professeurs congréganistes, notamment des Lazaristes et des Picpuciens.

VII

On s'étonnerait qu'en un article sur l'état présent des études du clergé rien ne fût dit de cette question biblique à laquelle s'attache de nos jours un intérêt si profond, si ému et parfois même si voisin de l'inquiétude.

Ce n'est pas certes la matière qui ferait défaut à la controverse, s'il nous plaisait d'y entrer, ni même à un impartial exposé des faits et des opinions¹. A défaut d'autres documents, et certes il n'en manquerait pas, les quatre auteurs, sur qui nous nous sommes appuyés tout le long de notre étude, ont publié sur ce sujet brûlant des instructions et des conseils dont l'on ne saurait méconnaître la grande autorité. M. Hogan ne consacre pas moins de soixante-huit pages à son chapitre « de la Bible » ; il y retrace l'histoire des études bibliques et montre la place qu'elles doivent tenir dans la vie du séminariste et du prêtre ; il y expose et il y apprécie les diverses attitudes de l'apologie contemporaine en face des problèmes qui se rap-

1. Ceux que le sujet intéresserait davantage trouveront des renseignements dans le livre de l'abbé Houtin, *la Question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle*. (Paris, librairie Picard.) Mais il ne faut pas oublier que la lecture en est interdite dans les diocèses de Paris et de Laval.

portent à l'authenticité des Livres Saints et à leur inspiration. On a de l'évêque de Châlons une « lettre sur les Études bibliques » ; on en a une de l'archevêque d'Albi sur « l'apologétique et la critique biblique ». » L'évêque de La Rochelle en parle à plusieurs reprises dans son programme de réorganisation ; et l'on connaît ses travaux personnels sur le Nouveau Testament.

Mais, d'une part, la question est des plus épineuses ; et, pour la traiter, nous ne possédons ni cette compétence qui permet d'y introduire des lumières nouvelles, ni même cette ignorance qui permet de tout y trancher sans hésitation dans le sens le plus téméraire ou dans le sens le plus rétrograde, et, par exemple, de refuser au Pentateuque toute autorité historique ou d'affirmer qu'on est hérétique si on ne le croit pas écrit en entier de la main de Moïse¹. D'autre part, un acte admirable du Saint-Siège

1. Pour se faire une idée de la prudence qui s'impose en pareille matière, qu'on médite le petit fait cité par M^{re} Mignet dans le discours de Toulouse : « Il suffit parfois de quelques années pour modifier l'aspect d'une question. Le dernier numéro de la *Revue biblique* nous signalait un cas de ce genre : tandis que dans les premiers volumes du *Cursus Scripturæ sacræ* (œuvre collective des Jésuites), le P. Cornély consacrait environ 150 pages à établir par le dehors l'authenticité, l'intégrité, la mosaïcité du Pentateuque, voici que le P. de Hummelauer, arrivé au terme de ses commentaires sur la Thora, opine, dans ce même ouvrage et à l'aide du même nombre de pages, que la composition du Pentateuque n'a pas été l'œuvre d'un homme, ni d'une époque, mais de plusieurs siècles. »

vient de faire entrer le débat dans une phase imprévue de paix et de calme examen, dans une sorte de trêve laborieuse et féconde que ce serait un vrai crime de s'exposer à rompre. Léon XIII a nommé une commission internationale des Études bibliques dont nous devons attendre les délibérations.

Signalé seulement dans quelques journaux religieux, cet événement ne nous semble pas avoir été remarqué de l'opinion autant qu'il le méritait. Peut-être est-ce dû, en partie, à la discrétion qui s'impose et qu'on a bien fait d'observer sur les faits, les démarches, les agitations, qui ont décidé le chef de l'Église à replacer ces problèmes dans la sphère hautement sereine où ils devraient toujours se traiter. Mais est-il nécessaire de connaître tous les secrets, j'allais dire tous les dessous des querelles théologiques, pour saisir l'importance et la nouveauté d'une initiative du Pape, qui retire aux congrégations romaines compétentes l'examen de la plus grave et de la plus difficile des questions actuelles, pour la confier à une commission de savants catholiques des divers pays?

Le président de la commission internationale est le cardinal Parocchi, qui a toujours passé pour l'un des membres les plus éclairés du Sacré-Collège. De ses deux assesseurs, le premier, cardinal Segna, possède une connaissance re-

marquable des Pères de l'Église; l'autre, cardinal Vives y Tuto, capucin espagnol de quarante-huit ans, s'est distingué par des capacités exceptionnelles dans toutes les hautes fonctions qu'il a déjà remplies malgré sa jeunesse relative. Le secrétaire et, à ce qu'on prévoit, le membre le plus actif, la cheville ouvrière de la commission, est un savant Franciscain anglais, le P. David Fleming. Les autres membres, appelés « consultants », sont MM. Van Hoonacker, professeur à l'université de Louvain; Grannan, professeur à l'université de Washington; Fracassini, professeur au séminaire de Pérouse; Jorio, professeur au séminaire de Palencia, en Espagne; Vigouroux, professeur à l'Institut catholique de Paris; le P. Esser, secrétaire de la congrégation de l'Index; le P. von Hummelauer, Jésuite du collège Saint-Ignace en Hollande; le P. Gismondi, également Jésuite, professeur à l'université grégorienne, à Rome; dom Ambroise Amelli, prieur de l'abbaye du Mont-Cassin; MM. Robert Clarke, du clergé de Westminster, et Poels, du clergé de Ruremonde, en Hollande. Tous ces prêtres et tous ces religieux ont consacré leur vie aux études d'exégèse; plusieurs y ont fait preuve d'un talent hors de pair¹.

1. Depuis la composition de ces pages, qui furent d'abord données au *Correspondant* du 10 mars 1902, divers changements se sont produits dans le personnel de la commission bi-

A ce groupe *international* de savants *spécialistes*, — ces termes impliquent par eux-mêmes deux idées fort nouvelles, — une mission donc a été confiée par le Pape. En quoi au juste consiste-t-elle? Les commissaires seuls pourraient la préciser dans tous les détails, car le formulaire de questions qui leur a été soumis demeure, comme l'on dit, sous le secret pontifical; mais les renseignements officiels assurent qu'il est conçu dans l'esprit le plus large et le mieux informé. Ce qui ne fait guère de doute, c'est que la commission, laissant de côté les questions de personnes, cherchera à fixer les limites où se peut librement mouvoir l'exégèse catholique, et qu'elle déterminera les positions qui doivent être, dans l'intérêt de la foi, conservées ou abandonnées. Les noms des consultants garantissent l'esprit de tolérance et d'orthodoxie qui présidera à l'enquête. Comme ils représentent des nuances assez différentes, il y a lieu de croire que le territoire « neutralisé » présentera une certaine étendue. Chacun fera connaître l'état des questions et les courants de pensées tels qu'ils s'offrent dans son pays et dans son milieu. Ceux

blique. Le cardinal Parocchi, défunt, a été remplacé par le cardinal Rampolla. M. Vigouroux a été nommé secrétaire, comme le P. Fleming. De nouveaux et nombreux consultants ont été désignés, parmi lesquels, le P. Genocchi, M. Lesêtre, M. Fouard, le P. Lagrange, le P. Scheil, le P. Lepidi, le P. Cornély, les professeurs Kaulen, Schœfer, Hoberg, etc.

qui vivent à Rome échangeront leurs idées oralement; les autres enverront par écrit leurs observations et leurs documents; ils seront tenus au courant des délibérations par le secrétaire. Ce sera au président de convoquer des réunions plénières quand il le jugera bon d'après l'avancement de l'enquête ou pour des motifs graves.

On ne sait, du reste, ni combien de temps la commission gardera ses pouvoirs, ni jusqu'où ils iront. Quelques-uns lui prédisent de glorieux développements et la comparent déjà à la congrégation de la Propagande, qui en est venue à administrer presque toute l'Église en dehors de l'Europe, après n'avoir été chargée, au début, que des intérêts spirituels de certains réfugiés albanais. Pourquoi la nouvelle commission ne verrait-elle pas grandir, elle aussi, le nombre de ses membres et l'étendue de ses attributions? Pourquoi, par exemple, ne serait-elle pas chargée, quelque jour, de reviser la Vulgate, les Septante, le texte hébreu de la Bible¹? D'autres témoignent une moindre confiance dans l'avenir qui lui est réservé, et, tout en reconnaissant que le seul fait de sa nomination marque un avancement notable dans la marche

1. Voyez la correspondance romaine du *Tablet*, organe officiel de l'archidiocèse de Westminster, 11 janvier 1902. — Le principal document sur cette matière est maintenant le Décret *Vigilantiæ*, du 30 octobre 1902, par lequel le Pape a institué la commission biblique définitivement et officiellement.

des idées, ils se demandent si une institution tellement étrangère aux coutumes établies pourra, du premier coup, faire sentir son action ou seulement se maintenir.

Favorables ou funestes, les pronostics semblent tous également risqués. Mais, si personne ne peut prévoir à coup sûr l'avenir de la commission internationale des Études bibliques, déjà l'on constate que sa création même a exercé une influence des plus heureuses sur l'état d'esprit de tous ceux qui s'occupent d'exégèse. Son caractère officiel ne peut manquer de rassurer les conservateurs; le choix de beaucoup de ses membres est de nature à inspirer confiance aux progressistes. Et quant à nous, public incompetent, mais attentif à tout ce qui intéresse l'honneur de l'Église ou la paix des âmes, nous ne pouvons que nous réjouir de voir, en des matières très délicates et en des questions qui ne semblent pas mûres, l'action du Pape s'exercer une fois de plus dans le sens de la sagesse, de la patience et de la modération

IV

LE RETOUR AU PÈRE GRATRY

Il n'y a pas un si long temps, c'était une chance rare de rencontrer des admirateurs du P. Gratry; et même, lorsque, il y a trois ans, un ouvrage important retraça les gloires de l'action et de la pensée catholique en France au XIX^e siècle¹, on eut l'étonnement d'y voir, au chapitre de la philosophie, les places occupées par tant de grands hommes et de petits, qu'il n'en restait pas une pour l'auteur de *la Connaissance de l'Ame* et de *la Connaissance de Dieu*.

On découvrait alors ce maître comme il est dit que La Fontaine découvrit Baruch; de même qu'autrefois le fabuliste, on s'éprenait d'un bel enthousiasme pour le prophète méconnu et l'on s'en allait répéter à tous : « Avez-vous lu Gratry? »

Mais les prosélytes restaient en si petit

1. *Un siècle de l'Eglise de France.*

nombre, que la commune admiration créait entre eux une sorte de fraternité. Il y avait là du charme, du privilège et un peu de mystère. Le malheur était seulement que les œuvres du P. Gratry devenaient introuvables et que les éditeurs, peu contents de l'élite si la quantité ne s'y joint, laissaient les livres s'épuiser lentement les uns à la suite des autres.

Il n'en va plus ainsi, grâce à Dieu. Depuis qu'en son beau livre, *le P. Gratry, sa Vie et ses OEuvres*, le cardinal Perraud a fixé l'attention sur celui dont il est le fils le plus illustre, le nom presque effacé a repris un nouvel éclat et brillé d'une lumière d'autant plus sereine qu'elle paraît déjà venir de la postérité. Sans se laisser troubler plus longtemps par le souvenir de controverses entrées dans l'histoire, la presse religieuse a reconnu presque unanimement les rares mérites du P. Gratry ; et le public a si bien secondé ce mouvement, qu'on a dû remettre sous presse les ouvrages épuisés¹.

A cette réhabilitation, un peu tardive sans doute, mais si bien justifiée et que l'on sent durable, il ne manquait plus qu'une biographie complète, sincère, définitive. Nous l'avons maintenant, tracée, comme il convenait, par

1. Tous les ouvrages du P. Gratry se trouvent chez Téqui, successeur de Douniol. C'est à la même librairie que le cardinal Perraud a publié l'ouvrage dont nous parlons.

un homme capable de comprendre à la fois dans le P. Gratry le prêtre, le philosophe et l'écrivain toute sa pensée, tout son cœur, toute son âme¹.

I

Le P. Chauvin est de l'Oratoire, comme en fut Gratry; il a été son disciple et reconnaît lui devoir « des grâces inoubliables », en particulier celle de sa vocation sacerdotale. C'en était assez pour que son œuvre fût faite *con amore*. N'en était-ce pas trop pour l'impartialité de l'historien ? On aurait été disposé à le craindre et peut-être, étant données les habitudes, parfois les nécessités, des biographies ecclésiastiques, on ne s'en serait pas trop indigné. De fait, grâce à Dieu, nous avons ici l'œuvre d'un esprit libre, un livre de bonne foi, où les qualités et les vertus du héros ressortent au premier plan, parce qu'ainsi le demande la vérité, mais où l'on ne passe sous silence ni ses faiblesses ni ses erreurs. Et c'est tant mieux pour le P. Gratry; il en paraît plus homme, plus proche de nous et plus attirant. Habilement dégagée de quelques

1. *Le Père Gratry* (1805-1872), *l'Homme et l'Œuvre*, d'après des documents inédits, par le P. Chauvin, de l'Oratoire, supérieur de l'École Massillon. Paris, Bloud et Barral, un vol. in-8°. Ouvrage couronné par l'Académie française.

ombres, son histoire encore l'aurait fait admirer ; telle qu'elle est écrite, simplement et loyalement, elle le fait aimer, et ce sera une vraie joie de cœur, pour ceux qu'ont passionnés ses livres, de voir qu'ils peuvent s'attacher à l'homme autant qu'à l'auteur.

Habitués à le suivre dans ses recherches de la vérité divine et de l'universel bonheur des hommes, à planer avec lui dans le ciel des plus hautes idées, à partager ses aspirations vers l'avènement de plus de paix et de plus de justice, ce leur sera une émotion profonde d'apprendre tout ce que, pour leur faire tant de bien, il lui en a coûté de travail, de lutttes et de souffrances. Ils s'inquiéteront de le voir, au collège, douter de la foi maternelle et glisser dans le désespoir jusqu'au désir de la mort ; ils se réjouiront comme d'un bonheur personnel, quand, dès la dix-neuvième année, il revien- dra pour toujours au bien, sous l'effet de cette conviction qui réglera sa vie entière : « Je sais que Dieu est, parce que j'en suis aimé ; je ne subsiste que par cet amour. » Ils admireront comme, à vingt ans, le cœur brisé pendant le sacrifice, mais ensuite inondé de céleste joie, il immole un amour terrestre, cependant bien pur, à la résolution de se donner sans partage à Dieu et au progrès de la vérité dans le monde. Ils le suivront, comme un ami, à l'École poly-

technique, où il ne cherche la science que pour mieux l'accorder avec la foi; à Strasbourg, où douze années de travail dans le groupe de l'abbé Bautain achèvent sa préparation d'écrivain et d'apologiste; à la direction du collège Stanislas et à l'aumônerie de l'École normale; dans ses polémiques contre Vacherot et Renan, où l'on ne sait qu'admirer davantage, de la force des idées, de l'éclat du style, d'une douceur presque toujours prête à réprimer l'impétuosité naturelle des premiers mouvements.

L'heure des grands actes arrive, avec la fondation de l'Oratoire; l'heure de la grande influence, avec les cours, les conférences, les entretiens, qui groupent autour de lui une jeunesse d'élite et lui amènent de toutes parts les sincères chercheurs de la vérité; l'heure des grands succès, avec la publication de *la Connaissance de Dieu* (1853), de *la Logique* (1855), de *la Connaissance de l'âme* (1858), de *la Philosophie du Credo* (1861), des *Sources* (1862), du *Commentaire sur l'Évangile de saint Mathieu* (1863), des *Sophistes et la Critique* (1864), d'*Henri Perreye* (1866), de tant d'œuvres enfin qui font revivre les plus beaux jours de la philosophie chrétienne, et qui ouvrent devant leur auteur, devenu célèbre, les rangs de l'Académie française.

II

Mais les pages préférées de cette chère histoire resteront celles où il est parlé d'épreuves et de souffrances, — de quelles souffrances et de quelles épreuves !

Le malheur de se tromper, l'outrage des adversaires et le blâme ou le silence des amis, l'effort que demande, avant la soumission, un redressement loyal de ses propres idées, le spectacle de la France vaincue par l'étranger et déchirée par la guerre civile, l'abandon, les pleurs, une atroce maladie, tout ce qui peut rendre plus sombre et plus amer l'achèvement d'une vie où si longtemps n'avaient régné que la lumière et que l'amour : voilà donc quelle a été la fin du P. Gratry ! Ou plutôt, ce n'en fut là qu'un des aspects ; il y en eut un autre, non pas, certes, fait de bonheurs et de triomphes, mais où, du moins, se manifestèrent la résignation filiale à la Providence, la joie austère des peines acceptées, l'inébranlable sérénité, sous les agitations même les plus violentes, des dernières et secrètes profondeurs de l'être. Dieu ne voulut pas délaissier tout à fait son pauvre serviteur ; il l'entoura de quelques âmes dignes de le comprendre, et, tout à fait

dans les derniers jours, il fit venir au pied de sa couche les deux plus aimés de ses fils spirituels, Adolphe et Charles Perraud.

Avec ces privilégiés s'agenouilleront, en pensée, au chevet du mourant, tous ceux qui, sans l'avoir connu, l'aiment pour son génie candide, pour la beauté de son âme, pour le grand bien qu'il leur a fait. Et nulle lecture ne les touchera plus que celle du codicille ajouté pour eux à son testament :

« Je laisse à tout être humain que j'aie jamais salué ou béni et à qui j'aie jamais adressé quelques paroles d'estime, d'affection ou d'amour, l'assurance que je l'aime et bénis deux ou trois fois plus que je ne l'avais dit. Je lui demande de prier pour moi, pour que j'arrive au royaume de l'amour, où je l'attirerai aussi par l'infinie bonté de notre Père. J'étends ceci à tous mes amis inconnus et à venir, et aussi loin que Dieu me permet de l'étendre, *omnibus hominibus* (saint Paul). Je les salue tous devant Dieu, je les bénis du fond du cœur, je leur demande de prier pour moi, et j'espère que je serai près d'eux, et avec eux, après ma mort plus que pendant ma vie ! Et à revoir auprès du Père. »

III

Ce serait, toutefois, donner une bien fausse idée des œuvres du P. Gratry et du récit de sa vie que d'y laisser voir seulement une source d'émotions élevées. Dans près de deux cents pages, le P. Chauvin s'occupe de vues sociales et philosophiques, discutant, louant presque toujours et blâmant quelquefois ce que le P. Gratry a enseigné sur les plus importantes questions de la destinée individuelle et de l'avenir de l'humanité. Il y a là des problèmes qu'on n'a pas le droit de traiter en passant, et ce n'est pas en dix ni même en cent lignes, que j'oserais résumer les idées d'un homme presque universel, sur le renouvellement de la philosophie et de la science, sur leur accord avec la foi, sur le rôle parallèle de l'intelligence et du cœur dans la recherche de la vérité, sur les divers mouvements par où l'âme peut s'élever à Dieu, sur les deux degrés — naturel et surnaturel — de l'*intelligible divin*, sur les manifestations du sens divin en notre conscience et la nécessité d'aimer pour comprendre, sur les preuves de l'immortalité, sur le progrès moral envisagé comme condition du progrès social, et sur le progrès religieux en tant qu'il est nécessaire au progrès social.

Mais sans vouloir ici analyser, même incomplètement, tant de grandes théories, si l'on cherche un trait qui leur soit commun et qui caractérise au mieux l'attitude générale de celui qui les a soutenues, nous pensons qu'avant tout il faut voir dans le P. Gratry — comme l'a fait le cardinal Perraud — un précurseur.

Un précurseur, a dit l'évêque d'Autun, « c'est, suivant la force étymologique du mot, l'homme qui va en avant. Après que son regard perçant a discerné plus vite le but, il s'y porte avec plus de rapidité. Il est déjà arrivé quand les autres sont encore en marche¹. » Ou bien, et plus fréquemment, il est en marche déjà quand les autres sont encore assis.

Le cardinal Perraud nous montre en Gratry l'homme qui, vingt ans avant que Léon XIII remît en honneur la philosophie de saint Thomas, la déclarait plus profonde, plus juste, plus complète que celle de Platon et d'Aristote ; et qui, près d'un demi-siècle avant le Congrès de La Haye, appelait un effort pacifique des peuples civilisés en termes presque identiques à ceux dont devait se servir le maître de l'empire russe. Il nous le montre également qui, dans son magnifique livre sur *la Morale et la Loi de l'histoire*, proclame en son nom privé les mêmes justices

1. *Panégryrique du cardinal Lavigerie*, p. 40, et *le P. Gratry*, p. 207. (Voy. dans ce dernier livre tout le chapitre VII.)

sociales que l'encyclique *Rerum novarum* devait, à la fin du xix^e siècle, donner comme programme à la chrétienté : « C'est ici même qu'intervient l'Évangile pour répondre que l'on peut, que l'on doit améliorer la masse des hommes et qu'on y parviendra... Il donne le détail des moyens par lesquels nous pouvons enlever l'obstacle et appliquer les forces au progrès réel de la vie des nations¹. »

Le P. Gratry croyait à ce « progrès réel ». L'humanité, pour lui, marche sans s'arrêter, quoique d'un pas hésitant, et ralenti par beaucoup d'obstacles, dans la voie de la lumière scientifique, de la paix entre peuples et de l'équité des rapports sociaux. Libre à ceux-là de le traiter d'utopiste, qui ne savent pas découvrir sous la neige de l'hiver les moissons en travail de germer; que toutes les découvertes inquiètent dans leur foi timide, comme si une vérité pouvait être exposée au démenti d'une autre vérité; qui supposent tout perdu aussitôt que, dans la société, la croissance d'un nouvel organisme et, par exemple, du groupement syndical, ébranle des institutions ou seulement des coutumes en désaccord avec les nécessités et les faits d'aujourd'hui; qui se laissent assourdir par le bruit des violences momentanées et

1. *La Morale et la loi de l'histoire*, t. II, p. 32.

ne remarquent pas que, pour la première fois depuis le commencement de l'histoire, se fait entendre, à chaque grand crime, la protestation, encore trop faible, mais déjà impressionnante, d'une conscience totale de l'humanité.

Utopiste et rêveur ! c'est, à l'usage des découragés, un facile moyen de réfuter ceux qui voient plus loin qu'eux et qui se sentent plus d'énergie. Le malheur veut, ou plutôt le bonheur, qu'une application exacte de la méthode d'observation en matière sociale n'ait pas inspiré des conclusions moins optimistes à de vrais savants. Tout récemment, un esprit des plus nets et des moins chimériques, M. Paul Bureau, concluait en ces termes une analyse très rigoureuse des phénomènes relatifs au contrat de travail : « Loin qu'il y ait une opposition entre le progrès matériel et le progrès moral, le premier n'a d'autre fin que de conduire vers le second. L'humanité est en marche vers une vertu beaucoup plus haute et une moralité beaucoup plus pure... Nous pouvons toujours répéter avec confiance cette belle parole d'Emerson : *Whatever may happen in this hour or that, the years and the centuries are always pulling down the wrong and building up the right*¹. » — « Je

1. Paul Bureau, *le Contrat de travail, le Rôle des syndicats professionnels*. 1 vol. in-8°, chez Alcan, 1901, p. 271.

crois au progrès des temps chrétiens, disait Ozanam; je ne m'effraie pas des chutes et des écarts qui l'interrompent. » Et le grand Taine vieilli, désabusé, faisait à deux de ses disciples étonnés cette confidence avant de mourir : « Je crois sérieusement que le monde va au mieux, que le bien est une réalité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum*¹. »

En nous servant, sans beaucoup en étendre le sens, des paroles mêmes de l'évêque d'Autun, nous irons au bout de notre pensée et nous dirons du P. Gratry que « ses prétendues audaces de précurseur n'étaient, après tout, qu'une application directe, logique, de l'esprit de l'Évangile aux rapports mutuels des nations chrétiennes » et des chrétiens entre eux.

1. Paroles citées par M. Sabatier dans le *Temps* du 7 mars 1893.

V

CONTRE LES DOCTRINES DE HAINE

C'est une instructive et douloureuse expérience à faire, en nos temps agités, que de passer plusieurs mois ou seulement quelques semaines hors de France, et de brusquement retomber ensuite dans le fracas de ces discussions, de ces menaces, de ces injures et même de ces violences matérielles, qui semblent de plus en plus constituer l'essence de la vie publique en notre malheureux pays.

On ne dira pas que les événements actuels soient de nature à atténuer la tristesse d'une telle impression ni à faire entrevoir le terme prochain de ces excès. D'une part, un gouvernement qui a pris à tâche d'aggraver encore dans l'application les conséquences d'une loi oppressive, et qui accepte comme toute naturelle la protection des pires ennemis de la société; d'autre part, la masse des honnêtes gens qui,

violentée dans ses droits les moins contestables, se sent presque tentée de proclamer la faillite des institutions modernes et de s'en remettre, elle aussi, à la violence, à l'illégalité, aux coups de désespoir : voilà où nous a menés déjà la propagation des doctrines de haine. Et plus loin encore on commence d'entrevoir à quels excès de tyrannie elles peuvent aboutir, si l'on ne parvient pas à en arrêter au plus vite la redoutable propagande.

Plus s'étend le mal qu'elles accomplissent, plus impérieux s'impose le devoir d'y résister et de prêter appui à ceux qui les combattent. Moins deviennent nombreuses les voix qui parlent de bon sens et de tolérance, plus il importe de les écouter et d'y faire écho.

Un livre¹ a paru dans ces derniers temps, qui flétrit avec force les erreurs dont nous souffrons et qui en montre avec une étonnante sûreté de vues les remèdes nécessaires ; un bon citoyen, un chrétien éclairé, un penseur vraiment libre, et, ce qui ne gâte rien, un écrivain des plus éloquents, a dit exactement ce qu'on doit penser de nos discordes et ce qu'il faut faire pour y mettre un terme. Qui ne voudrait propager un tel livre et applaudir un tel auteur ?

1. *Les Doctrines de Haine*, par A. Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut. — Un vol in-12, chez Calmann-Lévy.

I

Suivant que sa pénétrante et courageuse critique des *Doctrines de Haine* le mène à réclamer justice et liberté pour les catholiques, les juifs ou les protestants, M. Anatole Leroy-Beaulieu s'entend accuser tour à tour de cléricisme ou de complaisance sémite et huguenote. Il l'avait prévu et ne s'en laisse pas abattre. Nulle injure ne peut l'empêcher de dire aux fanatiques de tous les partis cette grande vérité : qu'ils sont responsables solidairement, et presque à un égal degré, des divisions qui affaiblissent, énervent et menacent de ruiner, sinon presque de détruire la patrie commune.

« La patrie commune », c'est déjà plus que n'en veulent entendre nos artisans de discorde. Il semble que ce soit leur faire tort, de désirer une France également juste et hospitalière pour tous ses enfants.

Comme si la décroissance de notre natalité ne menaçait pas de nous faire, à elle seule, descendre assez rapidement au-dessous des puissances voisines, ils souhaiteraient encore que de nos rangs déjà trop éclaircis l'on se hâtât d'exclure toutes les catégories de citoyens qui pensent, prient ou agissent autrement qu'eux,

qui n'ont point le nez courbé de même ou qui s'habillent différemment : tantôt les moines et tantôt les juifs, tantôt les protestants et tantôt les sœurs, tantôt les officiers et tantôt les propriétaires.

En attendant que l'expulsion et le bannissement se généralisent, on recourra aux mesures d'exception, on confisquera les biens, on mettra les scellés sur des demeures libres, on interdira à ceux qui déplaisent les charges publiques, l'enseignement et jusqu'à l'exercice de la charité. Et cela se passera dans un pays qui a fait, depuis cent quinze ans, la plus grande Révolution de l'histoire humaine pour proclamer l'égalité des citoyens devant la loi, leur droit égal à toutes les fonctions.

Comment croire à de telles folies, à un pareil recul de l'esprit humain, si l'on n'avait, en ce moment même, la douleur et la honte de les constater dans le domaine des faits ? L'étranger s'en étonne et refuse d'ajouter foi au témoignage de ses propres journaux. Est-ce donc là, se demande-t-il, cette France qui se vantait d'être en tête du progrès humain ? Comment en est-elle venue à rompre aujourd'hui le pacte élémentaire de mutuelle tolérance et de respect des personnes sans lequel il n'y a plus de société civilisée ?

Et l'on voit les peuples d'une autre religion offrir l'hospitalité aux représentants de notre foi nationale; on voit les pays protestants accueillir avec respect, avec pitié, les religieux, les religieuses catholiques. Politiques ou confessionnelles, toutes les barrières s'inclinent, toutes les frontières s'entr'ouvrent pour laisser passage aux victimes de la France.

Ce qui ajoute à l'odieux du crime, c'est qu'on ose le commettre sous couleur de vertu et de bien public. Les décrets de proscription se signent maintenant au nom de la liberté. Les tyranneaux du jour accusent l'Église de vouloir mettre l'État au service d'un dogme; et ils se servent du pouvoir gouvernemental pour imposer contre elle le règne exclusif de leur propre doctrine. Ils veulent, disent-ils, prévenir tout retour à l'ancien régime, assurer pour jamais les conquêtes de l'esprit moderne; et, pour atteindre ce but, ils remettent en vigueur les procédés, les coutumes, les décrets de l'ancien régime. Qu'ils emploient donc la violence, s'ils la jugent nécessaire au succès de leurs attentats; mais que, du moins, ils nous épargnent ces déclamations qui ne peuvent venir que de l'hypocrisie ou de la sottise.

II

Veut-on savoir ce que pensait de tels attentats un homme dont à bon droit toute la France célébrait, il n'y a qu'un an, le centenaire très solennel? Après avoir franchement exprimé son peu de sympathie pour la continuation de la vie monastique dans les temps modernes, Victor Hugo donnait pour titre à un chapitre de ses *Misérables*¹ : « Le couvent au point de vue des principes ». Et il le commençait ainsi :

« Des hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'association. — Ils s'enferment chez eux. En vertu de quel droit? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte. — Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi. »

Oui ou non, est-ce de pareils droits qu'on veut les priver? Et qu'en eût dit le poète des *Châtiments*?

« Là, chez eux, que font-ils? ajoutait Hugo. Ils parlent bas; ils baissent les yeux; ils travaillent. Ils renoncent au monde, aux villes, aux sen-

1. 2^e partie, livre VII.

sualités, aux plaisirs, aux vanités, aux orgueils, aux intérêts... Ces hommes ou ces femmes qui sont derrière ces quatre murs, ils s'habillent de bure, ils sont égaux, ils s'appellent frères ; c'est bien, mais font-ils encore autre chose ? Oui. Quoi ? Ils prient... Nous saluons qui s'agenouille... Il y a le labeur visible et le labeur invisible... Les bras croisés travaillent, les mains jointes font... Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons : il n'y a peut-être pas de travail plus utile. Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais. »

Encore une fois, cela est de Victor Hugo, non pas de l'adolescent qui chantait Louis XVII, mais de l'homme mûr et presque du vieillard, qui déjà n'était plus catholique, mais qui gardait une âme et qui avait trop souffert de la tyrannie pour méconnaître le prix de la liberté.

Liberté, civilisation, peut-être que c'est là, dans l'acharnement actuel des partis, de trop grands mots et de trop grandes choses. Il en est de plus accessibles à l'instinct des foules et au calcul des chefs. L'intérêt de chaque groupe hostile devrait, à défaut d'autre sentiment, lui commander la tolérance. Un excès appelle un excès. Quelques-uns peut-être hésiteront à dire, comme le fait M. Anatole Leroy-Beaulieu, que « l'antisémitisme et l'anticléricalisme sont, à

bien des égards, le produit et comme le pendant l'un de l'autre », car il est certain, comme il semble, du reste, le reconnaître, que les anticléricaux ont paru dans la République avant les antisémites; mais où tous les gens sensés seront d'accord avec lui, c'est lorsqu'il invite les non-catholiques à réfléchir sur les conséquences des mesures anticléricales d'aujourd'hui. Il n'est pas prudent d'habituer un peuple à l'idée qu'on peut enlever leurs droits aux gens qui déplaisent, et spolier de leurs biens ceux dont la fortune paraît injuste ou mal employée.

Sans faire appel à la crainte des représailles, n'est-ce pas assez que d'invoquer, auprès des meilleurs tout au moins et des plus éclairés, le sentiment de la justice et le respect des consciences? Où ces biens essentiels de l'homme se trouvent menacés, là se doit porter l'effort de toutes les âmes droites. Aujourd'hui c'est chez nous; qu'on vienne à notre aide. Si demain c'est ailleurs, on nous y verra.

III

Les choses vont vite sur la pente où glisse aujourd'hui la France. Lorsque M. Leroy-Beaulieu flétrissait, à l'École des Hautes Études sociales, toutes les doctrines de haine, et même,

plus récemment, lorsqu'il publiait en volume ses admirables leçons, l'intolérance n'en était encore, sauf pour des cas individuels, qu'aux paroles, aux injures, aux menaces. Nous la voyons aujourd'hui descendre, — c'est bien le mot, — à une première exécution de ses basses œuvres.

M. Leroy-Beaulieu, nous en sommes certain, ajouterait maintenant d'éloquents pages à son livre. Ce ne seraient ni les traits d'arbitraire des pouvoirs publics, ni les menaces insensées de politiciens hors d'eux-mêmes, ni les premières violences des bandes révolutionnaires, qui feraient défaut à sa documentation; mais ce ne serait pas non plus, grâce à Dieu, la protestation des âmes généreuses, et il l'entendrait s'élever des groupes les plus opposés, des confessions et des partis les plus dissemblables. Aussi pouvons-nous croire que ce dernier chapitre, loin d'être le plus attristé, s'achèverait sur des paroles de réconfort.

En sa qualité de catholique, l'auteur aimerait mieux voir ceux de sa religion dans le rôle de victimes que dans le rôle d'opresseurs; et libéral, il lui plairait de les entendre confondre leur cause avec celle de la liberté. Français enfin, il applaudirait au réveil commencé de la conscience française; il se consolerait de ce que font les élus en regardant ce que font les électeurs.

Il exprimerait avec confiance le vœu qu'une si dure leçon porte d'heureux fruits. A ses concitoyens, à ses coreligionnaires, il demanderait de résister, sans doute, à l'oppression actuelle de la secte au pouvoir, mais aussi de comprendre, une fois pour toutes, qu'il n'y a, pour les peuples d'à présent, pas d'unité morale sans la tolérance mutuelle, pas de justice ni de paix sans le respect de la conscience d'autrui.

VI

LA JEUNESSE DE TAINÉ

CORRESPONDANCE ET FRAGMENTS INÉDITS

I

Admis à visiter quelques jours avant le public le nouveau monument qui commence de s'élever en l'honneur de Taine, le *Correspondant* est heureux d'annoncer que l'œuvre est digne, par sa simplicité, comme par son ampleur et par sa franchise, du très loyal grand homme qu'il s'agit de faire connaître à la postérité. Le volume prêt à paraître¹ répond des deux qui le doivent suivre, et déjà l'on peut se faire une exacte idée de l'ensemble. Suivant un désir souvent exprimé par Taine, et

1. Il parut à la fin de mai 1902 (Un vol. in-12, chez Hachette). Le grand nombre des textes cités dans ce chapitre tient à ce qu'ils étaient encore inédits lorsqu'on le publia. Ils n'ont, du reste, rien perdu de leur intérêt, et représentent assez exactement tout ce qui dans l'ouvrage se rapporte aux questions religieuses.

jusqu'en son testament, la famille et les éditeurs ont écarté de leur publication tout ce qui eût touché à sa vie privée ; mais rien n'y semble omis de ce qui pouvait servir à l'histoire de ses pensées et des conditions où elles se développèrent.

Il faut toutefois prévenir les lecteurs qu'ils ne se trouveront en face ni d'une biographie à proprement parler, ni d'une simple collection de documents et de lettres. C'est ici plutôt un mélange des deux genres, et nous y voyons, à la manière des grandes Vies anglaises, la correspondance et les reproductions de fragments inédits alterner avec le récit ordinaire des faits. C'est ainsi, par exemple, et pour en donner une idée précise, que la partie du premier volume qui a pour titre *l'Enfance et l'Éducation* se compose de trois chapitres, dont l'un nous conduit de la naissance à l'année de rhétorique et est suivi des lettres à M. Hatzfeld, professeur du jeune Taine au lycée Bourbon ; l'autre parle de l'année de philosophie et donne un essai datant de cette époque ; le troisième rappelle l'entrée à l'École normale et reproduit la correspondance échangée à ce propos avec Prevost-Paradol. Il va sans dire qu'à mesure qu'on avance, les lettres tiennent une plus grande place et revêtent plus d'importance pour l'histoire morale et intellectuelle de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le volume débute donc par des renseignements sur la famille et l'éducation de Taine; il le suit à l'École normale et dans son unique année d'enseignement, pour se terminer avec la soutenance des thèses de doctorat. Il s'étend ainsi de 1828 à 1853. L'intérêt qu'il offre, on le devine sans peine, c'est de nous faire assister à la genèse des idées d'un homme qui a marqué de son empreinte l'esprit de beaucoup de ses contemporains, et qui continue d'exercer parmi nous, d'exercer sur nous, une action puissante. En dehors des appréciations politiques, sur lesquelles on nous permettra de ne pas insister, on sent se dégager du texte une sorte d'expérience philosophique et religieuse, un cas tout à fait important de l'étrange évolution qui écarte parfois de l'Évangile les âmes en apparence les mieux faites pour s'y adapter. Et quelle n'est pas la gravité de ce désastre lorsqu'il s'agit d'hommes d'une pareille valeur! Supposons qu'au lieu de propager longtemps une philosophie fausse, pour ne rendre qu'à la fin de sa vie un incomplet hommage au christianisme, Hippolyte Taine eût compris et gardé la foi de son enfance, quelle différence, peut-être, dans les convictions des innombrables jeunes gens qui se sont enchantés de sa maîtrise et qui l'ont adopté pour guide! Mais, par là même, quel utile enseignement pour nous, si

mieux informés de ce qui l'éloigna de l'Église, nous pouvions prémunir d'autres esprits contre les erreurs ou les confusions auxquelles lui-même succomba !

Évidemment, il ne faut point méconnaître la part de responsabilité personnelle qui accompagne la perte de la foi ; et nous allons justement reproduire des pages où l'on verra que le jeune Taine secoua bien à la légère ses premières croyances. Mais, d'un autre côté, c'est le rôle et c'est le devoir de ceux qui veulent servir la religion, que de travailler à la faire connaître telle qu'elle est, et de ne jamais permettre qu'on la solidarise avec des aspirations opposées à la science ou au progrès social ; quelques lettres de notre normalien suggéreront, de ce côté aussi, d'utiles réflexions et montreront peut-être, soit dit en passant, qu'il n'y a pas que des avantages à faire l'apologie du catholicisme par des arguments dont toute la valeur repose sur leur ancienneté.

II

Usant de la généreuse autorisation qui nous est donnée de puiser librement dans les bonnes feuilles du livre, nous citerons d'abord, presque en son entier, l'introduction d'un travail de cin-

quante-deux pages qu'Hippolyte Taine, alors âgé de vingt ans et élève de philosophie au lycée Bourbon, écrivit en mars 1848, — quelques jours après une révolution dont il ne semble guère s'être préoccupé. L'Essai, qui a pour titre : *De la destinée humaine*, débute par une sorte de confession intellectuelle où l'on peut saisir l'évolution de ses idées depuis l'âge de quinze ans jusqu'au milieu de son année de philosophie. C'est assez en dire l'importance.

6 mars 1848.

Ce travail n'a pas été fait par hasard ni par curiosité; ce n'est ni un amusement philosophique ni une recherche oiseuse. C'est la réponse à une question que je me suis faite depuis longtemps; c'est le terme d'une lente révolution qui s'est passée dans mon esprit.

Il est certains esprits qui vivent renfermés en eux-mêmes et pour qui les passions, les douleurs, les joies, les actions sont tout intérieures. Je suis de ce nombre et, si je voulais repasser ma vie en moi-même, je n'aurais qu'à me ressouvenir des changements, des incertitudes et des progrès de ma pensée. Si j'écris ceci en ce moment, c'est pour le retrouver plus tard et savoir alors quel j'étais aujourd'hui.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai vécu ignorant et tranquille. Je n'avais point encore pensé à l'avenir, je ne le connaissais pas; j'étais chrétien et je ne m'étais jamais demandé ce que vaut cette vie, d'où je venais, ce que je devais faire...

La raison apparut en moi comme une lumière; je commençai à soupçonner qu'il y avait quelque chose

au delà de ce que j'avais vu ; je me mis à chercher comme à tâtons dans les ténèbres. *Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse*¹. Un doute en provoquait un autre ; chaque croyance en entraînait une autre dans sa chute... Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre honnête homme, même après m'être défait de ma religion ; j'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne ; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée ; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.

Les trois années qui suivirent furent douces ; ce furent trois années de recherches et de découvertes. Je ne songeais qu'à agrandir mon intelligence, à augmenter ma science, à acquérir un sentiment plus vif du beau et du vrai ; j'étudiai avec ardeur l'histoire et l'antiquité, cherchant toujours les vérités générales, aspirant à connaître l'ensemble, à savoir ce qu'est l'homme et la société. Je me souviens encore du transport extraordinaire où je fus, lorsque je lus les leçons de M. Guizot sur la civilisation européenne. Ce fut comme une révélation : je me mis à chercher les lois générales de l'histoire, puis les lois générales de l'art d'écrire. J'osai, dans mon inexpérience et dans mon audacieuse confiance, essayer une foule de questions qui ne peuvent être traitées que par des hommes d'un esprit mûr et très instruits. Mais la vanité des efforts et l'insuffisance de mes découvertes me rappelèrent bientôt au bon sens. Je compris qu'avant de connaître la destinée de l'homme, il fallait connaître l'homme lui-même. Alors naquirent mes premières idées de philosophie. —

1. C'est nous qui soulignons.

Elles se développèrent pendant tout le temps que je passai dans la classe de rhétorique : cela vint du besoin où je me trouvais de connaître le caractère des personnages que je faisais parler, d'apprécier la valeur de leurs motifs, de juger des passions qui devaient les émouvoir et du ton qu'ils devaient prendre. Il fallait à tout prix s'occuper de philosophie, pour sortir de la monotonie des lieux communs. En même temps, beaucoup de travaux particuliers et des lectures sérieuses excitaient l'activité de mon esprit et me donnaient les matériaux de mes recherches.

Ce fut alors que je revins à la vraie philosophie et aux questions importantes que j'avais déjà considérées au début de ma raison. Malgré *la chute de mon christianisme*, j'avais conservé les croyances naturelles, celle de l'existence de Dieu, celle de l'immortalité de l'âme, celle de la loi du devoir. J'en vins à examiner sur quels fondements j'appuyais ces croyances : je trouvais des probabilités et aucune certitude ; je trouvais faibles les preuves qu'on en donnait ; il me sembla que l'opinion contraire pouvait contenir une part égale de vérité ; ou plutôt il sembla que toutes les opinions étaient probables ; je devins sceptique en science et en morale ; j'allai jusqu'à la dernière limite du doute ; et il me sembla que toutes les bases de la connaissance et de la croyance étaient renversées.

Je n'avais encore lu aucun philosophe ; j'avais voulu conserver une liberté entière à mon esprit, une indépendance complète à mon examen. Aussi j'étais plein à ce moment d'une joie orgueilleuse ; je triomphais dans mes destructions ; je me complaisais à exercer mon intelligence contre les opinions vulgaires ; je me croyais au-dessus de ceux qui

croyaient, parce que, lorsque je les interrogeais, ils ne me donnaient aucune bonne preuve de leur croyance; j'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai plus rien debout.

Je fus triste alors; je m'étais blessé moi-même dans ce que j'avais de plus cher; j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimais tant. Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti. Que pouvais-je faire? Toutes mes croyances étant abattues, la raison me conseillait l'immobilité, et la nature m'ordonnait l'activité. L'homme ne peut rester sans agir, sa vie est une aspiration et un mouvement continuel; ne pas agir, pour lui, c'est mourir. J'étais, d'ailleurs, à cette époque où la vie est puissante, où l'activité surabonde, où l'âme cherche quelque chose à quoi elle puisse s'attacher, comme ces plantes grimpantes qui, au retour du printemps, saisissent avec force le tronc des arbres pour sortir de l'ombre et aller épanouir leurs fleurs dans l'air pur et au soleil. J'avais un amour ardent de la science et de l'art, du beau et du vrai. Je me sentais capable de grands efforts, d'une longue persévérance, dès que j'aurais un objet à atteindre, un dessein à accomplir. J'éprouvais des admirations violentes et passionnées en face des belles choses et surtout en face de la campagne; et je souffrais en songeant que je ne savais comment employer cette force et cette ardeur. D'ailleurs, j'étais maître de moi-même, j'avais accoutumé mon corps et mon âme à faire ma volonté; et ainsi je m'étais préservé de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme, l'enlèvent à l'étude de sa destinée et le font vivre comme un animal, ignorant du présent, insoucieux de l'avenir. Toute mon âme se tournait donc vers le besoin de connaître, et elle se consumait d'autant plus

qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point.

Pendant les premiers mois de la classe de philosophie, cet état me fut insupportable ; je ne trouvais que des doutes et des obscurités. Je ne voyais que des contradictions dans les philosophes ; je jugeais leurs preuves puériles ou incompréhensibles ; il me semblait que la métaphysique obscurcissait le bon sens, et que les philosophes, du haut de leurs spéculations, n'avaient pas prévu les objections simples et naturelles qui ruinaient leurs systèmes. — Moi-même, irrité de l'inutilité de mes efforts, je me jouais de ma raison, je me complus à soutenir le pour et le contre ; je mis le scepticisme en pratique. Puis, fatigué des contradictions, *je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique ; je défendis le panthéisme à outrance ;* je m'attachai à en parler en artiste ; je me complus dans ce monde nouveau et, comme par jeu, j'en explorai toutes les parties. *Ce fut mon salut.*

En effet, dès lors, la métaphysique me parut intelligible et la science, sérieuse. J'arrivai, à force de chercher, à une hauteur d'où je pouvais embrasser tout l'horizon philosophique, comprendre l'opposition des systèmes, voir la naissance des opinions, découvrir le nœud des divergences et la solution des difficultés. Je sus ce qu'il fallait examiner pour trouver le faux ou le vrai. Je vis le point où je devais porter toutes mes recherches. Je possédais d'ailleurs la méthode ; je l'avais étudiée par curiosité et amusement. Dès lors je me mis avec ardeur au travail ; les nuages se dissipèrent ; je compris l'origine de mes erreurs ; j'aperçus l'enchaînement et l'ensemble. Aujourd'hui, j'expose ce que je crois avoir trouvé ; mais en ce moment même je prends l'engagement

de continuer mes recherches, de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir, d'examiner toujours de nouveau mes principes; c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité.

Certes l'engagement moral de l'étudiant de vingt années a été noblement tenu par l'homme jusqu'à son dernier jour. Jamais il ne s'est arrêté dans sa recherche du vrai. Mais n'a-t-on pas le droit de dire que le point de départ, chez lui, ne répond guère au sérieux des démarches qui en furent la suite? Que penser de cet enfant de quinze ans qui *commence* ses réflexions par la suppression pure et simple de sa foi religieuse? Certes, nous admettons la loyauté de beaucoup d'états d'âme, et nous savons quelles difficultés s'interposent parfois entre la vérité et l'esprit humain. Mais, si c'est un adolescent qui juge de son haut le christianisme et qui le condamne au premier examen, sans même avoir lu *aucun philosophe*, nous ne nous défendons d'être sévères pour lui qu'en pleurant son malheur.

Sa légèreté nous paraît vraiment admirable, lorsque, par fatigue des contradictions et comme pour en finir, il se met au service de l'opinion «la plus nouvelle et la plus poétique». Peu à peu, sans doute, M. Taine assoira ses idées philosophiques sur des arguments dignes de discussion; mais il est permis de regretter qu'il se soit engagé à peu près au hasard en des

erreurs dont il ne put jamais complètement se libérer.

Nous sommes de ceux qui aiment, pour la solidité de ses méthodes et la haute moralité de son intelligence, à le mettre bien au-dessus de Renan; mais il nous faut ici convenir que la crise religieuse fut chez ce dernier autrement profonde, et, dans le sens qu'expliquait un jour M^{gr} d'Hulst en cette même revue¹, autrement excusable.

III

Voilà donc le jeune Taine fièrement parti avec ses seules ressources pour faire le tour de ce que peut connaître la sagesse humaine. Il adviendra qu'à force de marcher sans relâche et de parcourir la sphère, il finira, sans toutefois y atteindre, par se rapprocher des croyances qui avaient abrité ses premières années. Mais durant sa jeunesse, au temps que nous font connaître les nouveaux documents, il tourne exactement le dos au christianisme et chaque pas qu'il fait l'en éloigne davantage. Même dans ce qui lui reste de vague foi en Dieu, il entend se séparer de la religion; et, du haut de son monisme, il prend en pitié les philosophes chrétiens :

1. *Le Correspondant*.

Songe, mon ami, écrit-il à Prévost-Paradol le 20 août 1848, que ce Dieu, dont l'existence me paraît mathématiquement démontrée, n'est point ce tyran absurde et cruel que les religions nous enseignent, et que le vulgaire adore; songe encore qu'il n'est point non plus ce *Dieu-Homme* de Bossuet, occupé à sauver ou à détruire les empires et à fonder son Église; enfin, n'oublie pas que, si j'y crois, ce n'est pas faute d'avoir douté, ni par habitude, ni par sentiment, mais par démonstrations et raisonnements plus rigoureux que ceux de la géométrie. Ainsi, travaille sans prévention; que ton inclination pour les choses nouvelles ne préjuge point la question; ne cède qu'à la raison et à l'évidence; et tu finiras, j'espère, par partager mes convictions.

Au même ami, le 25 mars 1849 :

... Comme la lumière et la chaleur, la pensée a ses lois nécessaires, et l'on peut tracer d'avance son mouvement.

Il y a trois moments dans la philosophie; tu es au premier, je souhaite de tout mon cœur que tu passes au second pour arriver au troisième; je vais t'expliquer ce que j'entends par là.

La première philosophie est la philosophie sensualiste, matérialiste, celle de Lucrèce, de Thalès, de Fourier, d'Helvétius. L'homme considère ce monde sans avoir encore réfléchi sur lui-même par la conscience, sans avoir le sens net de ce qui est matériel et spirituel; il voit les choses avec les notions communes qui viennent de l'imagination; l'Être ou la Vie pour lui, c'est un air subtil, un peu fluide, ou toute autre chose qui court par tout le monde et qui, se combinant en diverses façons, produit les diverses

organisations. Le Bien, c'est la jouissance et l'émotion sensible, ou le plaisir. Cette philosophie ne voit guère que l'apparence extérieure des objets, et n'a au fond nulle rigueur et nulle notion claire ; elle succède immédiatement au scepticisme né de la chute des religions. C'est là où tu en es, où j'en étais il y a dix-huit mois, où en était le monde au temps de Lucrèce et au commencement du xix^e siècle.

Voici comment l'esprit sort de là et comme tu en sortiras. C'est par la psychologie et quelque chose d'analogue au cartésianisme ; on appelle cela la philosophie subjective du moi ; le christianisme s'en rapproche. L'homme, réfléchissant en lui-même et distinguant son moi de tous les objets matériels qui l'entourent, a conscience de sa spiritualité et entre dans un monde tout nouveau ; il nie alors qu'il soit matière ; il établit un mur infranchissable entre la matière et l'esprit, à ce point qu'il dénie à la volonté toute puissance de mouvoir le corps ; en morale, il pose ce qu'on appelle la loi du devoir, l'obligation, et sépare pareillement d'une façon absolue le devoir du plaisir ; quant à Dieu, il le conclut, comme Descartes, des idées qu'il découvre en lui ; la religion tombe comme le christianisme dans le pur anthropomorphisme, tandis que dans le premier moment elle était pur naturalisme. C'est dans le second moment que l'on pose les idées du mérite et du démérite, d'un Dieu jugeur, de l'immortalité de l'âme, etc.

Le dernier moment est celui où l'homme connaît l'unité radicale de lui-même et de toutes choses, l'identité fondamentale du plaisir et du devoir, de la liberté et de la nécessité. On appelle cela la philosophie de la substance ou de l'absolu ; Spinoza en est un admirable interprète. Cette philosophie partant

du principe même des choses explique tout, concilie toutes les contradictions et donne le suprême repos à l'esprit. Elle est la vraie métaphysique, la première n'est que de la physique, la seconde n'est que de la psychologie.

Voilà une idée grossière et une esquisse rapide du mouvement de la pensée humaine ; le but de tout homme, c'est d'arriver lui-même à ce but qu'atteint l'humanité considérée collectivement. Par conséquent, mon ami, si tu m'en crois, psychologise, étudie Descartes, distingue le spirituel du matériel, étudie Kant et la doctrine du devoir obligatoire ; au bout de quelque temps, tu entreras dans cette haute et calme philosophie, qui est la dernière, la suprême, et dont je crois tous les jours approcher.

Je t'en supplie, ne reste pas où tu en es. *Les chrétiens eux-mêmes, Descartes, Malebranche, sont supérieurs à toi dans ce moment ; cela n'est pas honorable ; égale-les vite, afin d'arriver à la fin à cette conception de la substance en qui se concilient le point de vue logique et le point de vue psychologique, le point de vue spiritualiste et le point de vue matérialiste. C'est elle qui te donnera la vraie notion de l'infini et de l'absolu. C'est elle qui te réconciliera avec la notion de Dieu ; car Dieu n'est pas l'idole chrétienne, ni ton électricité ; il est au-dessus de ce que tu imagines et de tout ce que tu conçois, et sa connaissance est le véritable salut de ta pensée.*

Un mois plus tard, 18 avril 1849, il adresse à son cher Prévost cette page trop digne d'attention :

... Tu as bien souffert en entendant ton jeune ami dire : « Qui sait si en mourant je n'appellerai pas un

prêtre? » Avec tes opinions chancelantes et probables, es-tu sûr que tu n'en feras pas autant?

Ne ris pas. M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours, adepte passionné de Saint-Simon pendant longtemps, s'est fait prêtre catholique. Il est notre aumônier maintenant.

Cela est terrible à penser, n'est-ce pas? Oses-tu bien à présent rejeter la philosophie, et ne pas chercher ses démonstrations? Tant que sur ta table tu n'auras pas ce bréviaire invincible, je veux dire la géométrie des choses, je ne réponds ni de toi, ni de moi, ni de personne! La science est une ancre qui fixe l'homme; qui ne l'a pas peut être poussé aux écueils qu'il redoute le moins.

Adieu, et écris-moi le plus que tu pourras. Je te parlerai de ma philosophie quand tu voudras. Mon Dieu n'a rien de commun avec le Dieu-bourreau du christianisme, ni le Dieu-homme des philosophes de second ordre. Il est le positif absolu, c'est-à-dire la réalisation une et complète de tout l'être, et tout en lui et hors de lui est nécessaire comme lui.

Si ceci peut t'attirer à mes opinions, je te dirai que, comme toi, je crois à la légitimité des passions et à l'identité des lois du monde, et des lois de l'humanité et de la pensée. Seulement il faut s'entendre.

« Le Dieu-bourreau du christianisme! » Voilà où en était le plus remarquable élève de l'École normale au milieu du siècle dernier. Avouons que, là-dessus tout au moins, nous avons fait quelque progrès. Si aujourd'hui quelque apologiste ou quelque orateur essayait de présenter sous ce déguisement les admirables

doctrines de la Rédemption et de la solidarité des âmes, la voix publique elle-même lui crierait que tel n'est point le vrai dogme et que, si l'Évangile enseigne combien il est beau de librement souffrir pour autrui à l'exemple du Christ, il nous est défendu de croire en un Dieu injuste et aveugle qui frapperait de force les innocents, non pour leur donner occasion de mérites, mais pour se venger sur eux de crimes qui ne seraient point les leurs. Le plus hardi des modernes historiens du dogme, se demandant quelle est « l'essence du christianisme » et quel enseignement l'Évangile a mis le plus en relief, ne vient-il pas encore de soutenir que c'est la croyance en la bonté paternelle de Dieu¹ ?

On voit, par cet exemple, que chez Taine, comme chez beaucoup d'autres, la perte de la foi vient, en grande partie, d'une connaissance très inexacte des croyances chrétiennes. Plusieurs en sembleront à demi excusables, si l'on songe à certains des écrits qui prétendent exposer ou défendre notre doctrine ; mais ce qui nous surprend et qui indiquerait peut-être chez le jeune philosophe une assurance, une présomption bien différentes de la modestie que lui inspirera plus tard

1. Harnack, *l'Essence du christianisme*. Ce n'est pas à dire, il s'en faut de beaucoup, que nous fassions nôtre chaque idée de cet important ouvrage ni que nous en recommandions la lecture à tous indifféremment.

une science plus complète, c'est de voir qu'il ait pu garder de tels préjugés, alors que tout auprès de lui se trouvait l'homme le plus capable d'en faire bonne justice et de montrer en nos vrais dogmes tant de splendides perspectives pour l'esprit, tant de profondes joies pour le cœur, de si efficaces secours pour la marche progressive de l'humanité. Il fallait que les préventions fussent alors bien grandes contre le prêtre, pour qu'un Taine ait vécu près d'un P. Gratry sans que leurs âmes se soient devinées.

IV

Au sortir de l'École normale, Hippolyte Taine enseigna durant une année. Il suppléa le professeur de philosophie au lycée de Nevers, d'octobre 1851 à mars 1852 ; il occupa ensuite pendant un trimestre la chaire de rhétorique au lycée de Poitiers. Cette période fut pour lui des plus dures. La préparation fatigante d'une thèse de doctorat, qui fut refusée à la lecture pour cause d'hétérodoxie, l'étroitesse et l'ennui de la vie provinciale, l'atmosphère soupçonneuse qui accompagnait le régime du coup d'État, les délations qu'une prudence, déjà pénible par elle-même, ne suffisait pas à empêcher, et qui amenèrent enfin, comme suprême disgrâce, la

nomination à une classe de sixième, tout sembla se réunir pour rendre insupportable au jeune professeur le joug universitaire, et il demanda un congé ¹. Il l'employa, dans Paris, à donner quelques leçons pour vivre, à préparer sa nouvelle et plus heureuse thèse *Essai sur les Fables de La Fontaine*, enfin à écrire, pour un concours d'Académie, son *Essai sur Tite-Live*. Tel est le cadre où viennent s'insérer les documents des deux dernières parties de notre volume.

1. Une lettre du 16 mars 1852 à Edouard de Suckau nous parle de ces ennuis : « Que je suis bien puni de ces rêves orgueilleux qui me représentaient la solitude studieuse comme un bonheur ! Le fier solitaire ne peut vivre seul. Ah ! qu'on ne jouit pas des biens qu'on respire tous les jours ! Transporté d'une atmosphère pensante et aimante dans ce lourd élément de l'indifférence et de la bêtise, je sens combien la première m'était nécessaire. Je ne l'ignorais que parce qu'elle ne m'avait jamais manqué. Et cela, mon cher ami, durera donc pendant toute notre vie ! Paris m'est fermé pour toujours. Les ambitieuses illusions de l'adolescence se sont envolées ; et je sens que je suis condamné à jamais à une position mesquine et à un entourage plat. Où en es-tu ? Et ne sens-tu pas quelque chose qui ressemble à cette asphyxie morale que je te dépeins ? J'ai lutté jusqu'à présent, mais maintenant j'étouffe... Je me ronge intérieurement par une action sans frein et sans but, ou je m'alourdis dans une inertie souffrante. Je ne puis trouver de remède dans l'extérieur, parce que la société augmente ma langueur, et le plaisir mon dégoût. Ma tête malade m'empêche de m'étourdir dans le travail. Allons, ma bonne sœur, envoie-moi une potion calmante et fortifiante ; pas de reproches, je m'en fais à chaque instant ; un reproche n'est qu'un coup d'éperon qui excite un bond convulsif et aboutit à une chute plus lourde. — Dis tout ce que tu voudras. — Quoi que ce soit, la vue de ton écriture me fera du bien. Crois-tu qu'après quatre ou cinq ans de province, j'y serai habitué et résigné ? »

La question religieuse y tient encore une grande place, et l'on voit que, de ce côté, contrairement à ce qui devait lui arriver sur la fin de sa vie, Hippolyte Taine ne fut guère favorisé par les circonstances ni par les rencontres.

En arrivant à Nevers, il trouve un recteur qui est bon, « quoique prêtre » ; mais l'aumônier le choque dès le premier jour : « L'aumônier a plus d'esprit, mais c'est un coquin ; il me rendait ma visite, et je le conduisais sur l'escalier : « Nous nous aiderons, me dit-il, nous nous avers-tirons ; par exemple, vous me feriez savoir si « un de vos élèves montrait de l'irréligion. » J'étais stupéfait ; quand j'ai voulu lui répondre, il était déjà descendu ¹. » Va-t-il au sermon, c'est pour y entendre « une diatribe attendrissante contre la philosophie ».

L'alliance qui s'annonce entre le nouveau pouvoir et les représentants de l'Église n'est pas faite pour lui rendre ceux-ci plus aimables :

Les choses vont au rétablissement de l'Inquisition, et bientôt on ne pourra plus ni écrire ni penser en France. Comme je l'ai pensé d'abord, M. Bonaparte va tout donner aux évêques pour s'en faire un appui. Il va faire sur notre dos pénitence de ses fautes. Ainsi soit-il. *Te Deum laudamus*. A propos, nous sommes allés en corps écouter aujourd'hui un *Te Deum*. Quelles singeries ! Je suis toujours tenté de

1. Lettre du 22 octobre 1851 à Edouard de Suckau.

me demander : qui diable joue-t-on ici ? J'aime mieux l'Opéra. Les comparses y jouent mieux leur rôle, et les figurants sont moins laids. Après quoi, nous sommes allés faire les visites officielles au préfet et au général. Le général nous a dit au sujet des gens de Clamecy : « S'ils n'avaient fui, j'en aurais pavé les rues. Dieu aurait choisi les bons. » C'est le mot de l'abbé de Cîteaux lors de la guerre des Albigeois : « Tuez tout, Dieu connaît les siens. » Assassins mitrés, égorgeurs en plaques, ils se valent. Le préfet a ajouté : « Je les tiendrai en prison le plus possible, et j'en enverrai à Cayenne autant que je pourrai. » Gouvernement paternel ! Cela m'attendrit. Il vaut mieux n'être rien comme je suis, ou destitué, que d'être geôlier ou boucher patenté. On doit se trouver heureux de n'être pas exécuteur des hautes œuvres. J'aime mieux mon vieux frac qu'un habit brodé et doré avec du sang dessus ¹.

Ce qui, au fond, l'irrite davantage, c'est la nécessité de se contenir et quelquefois même de paraître religieux.

Voici maintenant mes mœurs, écrit-il de Poitiers à Prévost-Paradol, le 2 juin 1852 : je corrige un discours français qu'un de mes élèves va prononcer à S. Gr. M^{gr} l'Évêque, qui vient donner la confirmation au collège. — J'ai acheté une palme universitaire. — Par ordre du recteur, je fais moi-même la prière latine en entrant en classe. (Il est vrai que je l'ai abrégée de moitié, elle était trop longue.) — Je lis à mes élèves le traité de Bossuet sur la concupiscence ; je leur refuse l'*École des femmes* ; je cesse de

1. Lettre du 1^{er} janvier 1852, à sa mère et à ses sœurs.

lire les journaux par système ; je ne parle pas politique et je reste chez moi. — Ajoutons que je suis allé deux fois au mois de Marie. (Une prima donna de passage devait chanter.) Il est clair après cela que tu peux te recommander à mes prières, qu'un jour tu auras de mes reliques et que, si tu entres parmi les quarante Immortels, j'entrerai un jour dans les saintes phalanges des bienheureux.

Ce que je vous souhaite, mon frère.

Adieu, et vite des nouvelles de ton prix.

V

Ce ton de raillerie presque amère est toutefois exceptionnel sous la plume du jeune professeur, et il nous plaît de terminer cette série de lettres sur des sujets religieux par celle qu'il écrivait de Nevers, le 22 novembre 1851, à un enfant de son entourage qui était tombé dans un accès de faux mysticisme et de scrupules maldifs. On y trouve pour la première fois, malgré des formes trop pittoresques et bien des erreurs, le respect des croyances d'autrui qui fera tant d'honneur plus tard à l'historien des *Origines de la France contemporaine*. Et même il faut convenir que tout ne serait pas à changer dans cette lettre pour qu'elle pût recevoir la signature d'un vrai directeur de conscience :

Te suis-je donc si peu de chose que tu n'as point confiance en moi et que tu ne me dis ton mal qu'après

qu'un autre me l'a appris ? Je ne pourrais t'exprimer, mon cher enfant, combien ces nouvelles me font peine ; je suis désolé d'être si loin, de ne savoir au juste ce qui t'afflige, de ne pouvoir te consoler, te guérir, s'il est possible ! Je suis donc un bien mauvais maître et j'ai donc bien mal formé ton jugement, que tu souffres d'aussi folles frayeurs ? Pense à moi, montre-moi que tu m'aimes ; tu me l'as dit cent fois ; ne veux-tu pas me le prouver ? A tout le moins raisonnons ensemble. Ne l'aurais-tu pas dû faire déjà ?

Je ne sais de quels vœux ou serments, de quels scrupules il s'agit. Dis-le-moi, que je te réponde. Mais quelles qu'elles soient, tes inquiétudes viennent d'une fausse idée que tu te fais de Dieu. Des craintes avec lui ? des engagements pris envers lui ? La vraie religion ne le représente pas comme un créancier avec qui l'on contracte, prêt à vous poursuivre si vous manquez d'un point à une promesse imaginaire. Il n'a pas besoin de promesses, il ne faut pas lui en faire. C'est le traiter d'égal à égal et en homme ; c'est le rabaisser et le dégrader. Le seul serment qu'on lui doive, c'est celui de ne jamais faire une action mauvaise et de garder toujours intacts sa dignité, sa probité, son honneur. Et tu sais bien que tu n'as jamais manqué à ce serment. Peux-tu en faire d'autres quand tu te le représentes tel qu'il est, c'est-à-dire comme un être infini, éternel, parfait, qui produit sans cesse le monde et l'élève nécessairement vers un état meilleur ? Ne trouves-tu pas ridicule d'aller lui jurer je ne sais quelle petite chose, une petite pratique, une abstinence, quelque mortification, je ne sais quoi d'indigne et de mesquin ? Le prends-tu par hasard pour un directeur de nonnes, risible distributeur de *Pater* et d'*Ave*, vérificateur à gages d'une liste de péchés véniels ! Il faut penser

de lui des choses plus hautes ; on ne peut jamais rien croire de lui qui soit trop magnifique et trop grand. Pense à ce grand mouvement de l'Histoire, à cette suite de peuples qui, aux quatre coins du monde, ont concouru à former une civilisation unique, et à mettre l'homme au point de perfection où il en est. Pense à cette formation incessante d'univers dans les espaces du ciel, qui se peuplent graduellement de créatures vivantes et forment comme un chœur divin d'êtres toujours plus beaux et plus parfaits. Voilà son action. N'est-ce pas là ce que nos conversations t'ont dit cent fois ? Et demande-toi maintenant si ce n'est pas une dérision que tes scrupules. Il gouverne le tout et il agit dans chacun de nous ; mais il agit par le mouvement intérieur qui nous porte au bien, qui nous défend de jamais rien faire de malhonnête, qui nous fait trouver notre bonheur dans la perfection des autres et dans la nôtre. As-tu jamais manqué à cet instinct sacré qui est sa voix ? Tu ne lui as donc jamais désobéi et de lui tu n'as rien à craindre. — Remarque que je te parle là comme parlaient les plus illustres docteurs de l'Église. Tu sais que j'ai toujours respecté tes croyances, jusque dans les points où elles différaient des miennes. Je les respecte encore aujourd'hui. Ce n'est pas du christianisme que je te détourne, c'est de l'impiété. Il y a de l'impiété à rabaisser Dieu. Je te montre en ce moment la religion de Fénelon, de saint Clément, de saint Athanase, des Pères. C'est celle des âmes nobles. Ne va pas y préférer je ne sais quel mysticisme bigot, quelle superstition niaise, digne au plus d'un paysan devenu capucin ou d'une pauvre fille transportée de la grossièreté de la campagne dans l'ignorance du cloître. La religion diffère suivant les esprits, quoiqu'elle soit une. Les uns

l'interprètent bien et s'en servent pour se nourrir de généreux sentiments, de hautes espérances, de grandes pensées. Les autres la faussent et en font une machine d'agenouillement, de processions, de macérations, de vœux, de pratiques ridicules, bonne à détruire la santé, à gâter l'intelligence, à chasser la paix intérieure. La religion, comme toute grande chose, ne peut servir qu'à faire du bien. Juge de la tienne par le mal qu'elle t'a fait.

VI

Est-il besoin de dire que, dans la correspondance de Taine et les notes sur sa vie, l'on trouve à plusieurs reprises certaines informations dont ne pourra plus désormais se passer l'histoire de la littérature française au *xix^e* siècle? On le croira d'autant mieux, qu'une grande importance s'attache à ses propres œuvres et aux circonstances où elles furent composées. Il est piquant de voir un tel maître, après avoir été reconnu du premier coup comme supérieur à tous ses camarades de l'École normale, échouer cependant aux examens d'agrégation et à la lecture de sa première thèse de doctorat. Il ne l'est pas moins d'apprendre qu'il n'entreprit sa fameuse thèse sur La Fontaine qu'à son corps défendant et à cause de l'impossibilité où il se trouvait de faire admettre par un jury officiel ses opinions philosophiques même très atténuées :

J'ai écrit soixante-dix pages de mon *La Fontaine*. J'avais rédigé un bout de ma *Théorie de l'Intelligence*, mais j'ai enrayé de fatigue. Ma thèse n'est guère plus aisée. Écrire en français et en littérateur, quelle charge ! Moi qui depuis trois ans ne vis que dans les preuves et suis desséché par les abstractions, j'en ai terreur. Cela est bien joli pourtant. Je viens d'écrire la galerie des gens du siècle, en les comparant à La Bruyère et Saint-Simon. Cela fait plaisir de voir un peintre de tant d'esprit. Il y a de quoi faire un volume sur son compte. Il faut bien que je m'enveloppe d'une peau littéraire ; pour quitter ce misérable état de donneur de leçons, j'ai besoin d'un titre. Docteur d'abord, je concourrai peut-être ensuite pour l'Académie, qui propose une critique historique et littéraire de Tive-Live. Mais tout cela est incertain ; le réel est que j'ai eu la fièvre hier, et qu'aujourd'hui j'ai mal à la tête et froid aux pieds¹.

La Fontaine, du moins, finit par l'intéresser. Mais Tive-Live !

Je suis décidé pour Tive-Live, j'ai commencé à le lire aujourd'hui ; il faudra que je parcoure une série d'horreurs allemandes, et que je m'aveugle sous ce poudreux pédantisme. Enfin, puisque je suis un *outlaw*, il faut bien que j'accepte les bénéfices de mon métier. Ce Tive-Live n'est guère amusant ; c'est un phraseur, qui ne cherche ni le vrai ni la vie, mais qui est moraliste et orateur. Il va falloir le louer plus qu'il ne le mérite. Toujours se contraindre ! Quel divin mot que celui-ci : « La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée ! »

1. A Edouard de Suckau. Paris, 28 novembre 1852.

Encore a-t-on l'air casseur de vitres. M. Le Clerc m'a fait entendre que je passais pour révolté, et son rire académique m'a fait l'honneur de s'exercer sur mes aventures. Je suis en négociations pour avoir le droit de dédier ma thèse à M. Vacherot.

On ne peut être reconnaissant qu'avec patente. Au diable la vie, et vivent les amis ! Mon bon Ed., une réponse et un bon serrement de main.

Écrits avec cet enthousiasme, l'*Essai sur Tive-Live* n'en fut pas moins couronné par l'Académie, et la thèse sur La Fontaine admise avec faveur par la Sorbonne d'abord, ensuite par tout le monde lettré. Seulement il avait fallu s'abstenir de dédier l'œuvre à M. Vacherot, tant était grande, dès cette époque, la tolérance des pouvoirs publics. Mais nous avons dit que nous ne toucherions point aux sujets politiques.

Le jeune professeur lui-même ne s'y intéressait, du reste, qu'à moitié, et souvent il avait à se défendre contre les reproches de tiédeur, sinon de pusillanimité, que lui adressait son bouillant ami Prévost-Paradol. Une lettre écrite par Taine à vingt et un ans nous dispensera d'autres citations. En même temps qu'elle jette un jour très vif sur son étonnante maturité de pensée et de style, elle offre l'avantage d'exprimer des idées d'un ordre général et qui, nous le craignons bien, seraient encore d'actualité.

La théorie qu'il y soutient est évidemment fâcheuse en ce qu'elle pourrait conduire la plupart des personnes de bon sens à l'abstention électorale ; mais que les raisons qu'il en donne sont donc séduisantes !

J'ai à peine eu le temps, lors de notre dernière rencontre, de te dire quelques mots. Une lettre est bien courte, et je n'ai pas le temps maintenant de les faire longues. Néanmoins, je veux entamer avec toi un sujet de conversation, la politique.

Je suis majeur depuis huit jours, et je ne vote pas, quoique je le puisse. Je m'en trouve incapable, et voici pourquoi :

Je n'ai que deux opinions fermes en politique : la première est que le droit de propriété est absolu, je veux dire que l'homme peut s'approprier les choses sans réserve, en faire ce qu'il veut, les détruire une fois qu'il les possède, les léguer, etc. ; que la propriété est un droit antérieur à l'État, comme la liberté individuelle ; que l'homme possède les choses absolument et dans leur fond, et non pas seulement la valeur qu'il leur a donnée. La seconde est que tous les droits politiques des citoyens se réduisent à un seul, qui est celui de consentir à la forme de gouvernement existante, soit explicitement, soit tacitement ; que, par conséquent, toutes les formes de gouvernement sont indifférentes en soi, et n'empruntent leur légitimité que de l'acceptation de la nation.

Hors de là, je ne connais rien du tout. Par suite, je suis incapable de voter pour deux raisons :

La première est que, pour voter, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. Car le vrai gouvernement

est celui qui est approprié à la civilisation du peuple. Il me manque donc un élément empirique pour juger du meilleur gouvernement actuel. Je ne sais ce qui convient à la France. Et conséquemment, je ne puis voter ni pour la république, ni pour la monarchie, ni pour le suffrage universel, ni pour le suffrage restreint, ni pour M. Guizot, ni pour M. Cavaignac, ni pour M. Ledru-Rollin.

La seconde est que, quand même je saurais ce qui convient à la France, j'ai trop peu de connaissance du mérite, de la probité, des opinions des candidats pour pouvoir choisir entre eux. Il n'y a pas longtemps que je suis des yeux la vie politique, et, de tout ce que j'ai lu et vu, je n'ai recueilli qu'un chaos de jugements contradictoires qui me laissent dans un doute complet.

Donc, je m'abstiens.

La passion ne peut, à défaut de la raison, me pousser vers aucun des deux partis. D'abord, tu sais que je ne fais rien par passion. Ensuite, je te déclare que les deux partis me révoltent et me dégoûtent. Il me semble voir un tas de misérables idiots, ivres et furieux, qui remuent à pleine pelle et se jettent les uns aux autres les mensonges et les ordures. Toute ma nature de philosophe et d'artiste se soulève ; je vomirais de dégoût si je ne riais de mépris. Et je me demande souvent si le *Peuple* n'est pas un journal inventé par les réactionnaires et le *Constitutionnel* une feuille payée par les socialistes.

Je sens bien que l'un est le parti du présent, l'autre le parti de l'avenir. Mais, à voir ces deux troupes de gueux fanatiques patauger à qui mieux mieux dans des tas de boue, je ne sais ce qu'il y a de bon chez les uns ni chez les autres. Au milieu de tous les arguments qu'ils se jettent à la tête, je cherche

des raisons, je ne vois que des déclamations et des banalités. C'est une guerre entre ceux qui veulent laisser les autres mourir de faim et garder tout pour eux et ceux qui tâchent de voler ceux qui ont quelque chose. Donc, laissant là les prédicants de guerre civile, je me rejette dans la science pure, persuadé qu'il y a du bon et dans le présent, et dans l'avenir : dans le présent, parce qu'il existe ; dans l'avenir, parce qu'il sera ; décidé à le chercher aussitôt que je le pourrai ; étudiant pour cela, approfondissant la philosophie et l'histoire pour arriver à la science sociale et tâcher de déterminer ce qui est bon et durable dans notre état de choses, ce qu'il faut y changer, ce que m'apportera l'avenir.

Je me tais et j'apprends.

Adieu, porte-toi bien, mon pauvre malade de corps et d'esprit ¹.

VII

Le volume se termine par trois Appendices d'après lesquels on se fera l'idée du laborieux emploi de la jeunesse de Taine ; nous pouvions, certes, soupçonner que ses grands travaux reposaient sur de solides substructions : on en possède maintenant la certitude. Quelque sympathie que méritent, d'ailleurs, ses premiers et vaillants efforts, il s'en faut bien qu'ils ne l'aient conduit qu'à des idées justes. Nous ne parlerons ni du premier Appendice qui contient, sous la

1. A Prévost-Paradol, 1^{er} mai 1849.

date d'août 1849, diverses *Notes de philosophie*, ni du troisième, qui se borne à donner le *Plan*, ou plutôt la table des matières, du cours de philosophie professé à Nevers en 1851-1852 ; mais, dans le second, qui est détaché d'une petite *Histoire de la philosophie* en quarante-cinq pages, écrite à la fin de la seconde année d'École normale (juillet 1850), nous croyons devoir signaler deux pages auxquelles l'on ne saurait attacher, vraiment, une trop grande importance. Malgré l'apparente sécheresse d'une rédaction uniquement faite pour l'usage personnel de l'auteur, on ne peut se dispenser de les lire si l'on veut comprendre ce que la religion représentait pour lui au moment le plus décisif de sa formation d'esprit. En voici donc le texte :

Caractère subjectif du christianisme

La température ambiante morale dans laquelle la philosophie grecque s'est développée est le moment de la sensation et de l'objectif.

Celle où la philosophie moderne s'est développée est le moment idéaliste, subjectif : c'est le christianisme.

1° Caractère moral et subjectif de l'Évangile. Aimer, être pur, se rendre intérieurement agréable à Dieu.

2° Influence de saint Augustin dans tout le moyen âge, influence presque exclusive. *Deum et animam tantum scire cupio.*

3° Organisation pratique de l'Église pour morali-

ser et spiritualiser. Sermons, couvents, règles de direction, messe.

4° Caractère de Dieu qui est homme moral. De plus Jésus Dieu. Les analyses de Dieu sont par là des analyses de l'homme.

5° Spiritualisme chrétien : le salut étant la seule chose importante, il faut s'occuper uniquement de son âme.

6° Contraste entre la grossièreté du monde réel et l'idéalité de cette doctrine. D'où repliement intérieur, amour, développement de la partie affective, sentante, passive en nous.

Le caractère du christianisme est donc de porter la réflexion de l'homme uniquement sur l'homme. Ce qui est précisément la tendance subjective.

Quant à la doctrine subjective, elle est en germe dans saint Augustin qui commence comme Descartes par le *cogito*, qui justifie les sens en posant qu'ils ne nous révèlent que leurs modifications.

Voilà par quels caractères le christianisme est le troisième moment de la seconde période. Mais son caractère antiphilosophique, son asservissement aux textes sacrés, ses mystères, sa nature religieuse et pratique, sa théorie de la foi, ses incohérences, innombrables, l'empêchent d'être un système philosophique. Il est simplement une conciliation entre diverses tendances et doctrines et une machine d'action.

Pour sa nature, en raison de ces incohérences, elle est difficile à préciser et varie suivant les âges.

Cependant voici les principaux caractères :

1° Antiréalisme. La terre est un exil.

2° Moralité et élévation idéaliste. Dieu est la souveraine perfection et le souverain bien. « Dieu, dit Joinville, est chose si bonne et excellente que rien n'est au-dessus. »

3° Moralité fondée sur des rapports entre des personnes et non sur les rapports entre une personne et le bien abstrait. Il faut aimer Dieu, non le bien, faire la volonté de Dieu, non le bien. Partant, développement de la foi et de l'amour (côté féminin et passif), faiblesse de la raison et de la liberté (côté viril et actif).

Il y a maintenant deux interprétations différentes de Dieu et de sa volonté :

1° Dieu roi. Fonder son royaume sur la terre en soumettant tout à l'Église (côté de la Bible). C'est l'esprit papal, ecclésiastique, jésuite, ultramontain.

2° Dieu idéal. S'unir à lui par l'amour, s'ôter toute volonté, toute personnalité, se fondre en lui (côté de l'Évangile). C'est l'esprit mystique, franciscain, moliniste. Nouveaux catholiques par l'amour, socialistes-catholiques.

Mouvement général historique

1° L'Orient : Égypte, Perse, Syrie, Asie Mineure, Phénicie et Judée ; quelques traces de l'Inde.

Foi, mysticisme, panthéisme idéaliste, mystères, prosélytisme. *Élément religieux.*

2° Grèce : Arts, philosophie, science, culte de la force et du plaisir, culte de l'homme, génie du fini. *Élément scientifique et philosophique.*

3° Rome : Politique, conquête, administration, législation, organisation, génie du fini.

Élément pratique et politique.

Le résumé des trois est le christianisme.

4° Les Barbares germains : la Féodalité, le Moi indépendant, l'esprit laïque. *Élément de réalisme et de liberté.*

4° bis. La bataille contre l'Église commence dès Philippe le Bel, Jean de Meung, etc.

Le résumé des deux est l'esprit moderne, manifesté par la science allemande, la Révolution française, l'art allemand et français, l'industrie anglaise.

Ce que je sais de l'Orient et des autres pays me fait croire qu'ils sont des isolés, ou des préalables du mouvement universel, qui ont quelquefois un mouvement propre; mais ce mouvement n'a point d'effet sur le nôtre qui est le vrai.

Se peut-il voir, en matière religieuse, un plus étonnant mélange d'érudition et de connaissances vagues, de vues profondes et d'idées fausses, de synthèses presque géniales et de confusions presque naïves?

Quoi! le christianisme manque d'unité et d'originalité? La magnifique synthèse de nos dogmes, avec cette vie divine de la Trinité, qui se communique au monde par l'Incarnation et qui ramène, par la Grâce et la Gloire, la créature à son Créateur jusqu'à une si parfaite union qu'elle s'arrête seulement devant la perte de notre conscience personnelle, tout cela n'est qu'« incohérences », simple « conciliation entre diverses tendances et doctrines », simple méthode d'action?

Le christianisme nuit à la raison, alors que, sans supprimer aucune des connaissances par elle acquises, il lui en apporte d'autres dont elle peut elle-même contrôler, tout au moins indirectement, la splendeur et l'exactitude?

Comme doctrine d'amour, il affaiblit « le côté viril et actif », alors qu'à tant de reprises, dans l'Évangile, il nous est dit que le véritable amour se prouve par les œuvres et que le salut n'est pas pour ceux qui, ne faisant rien, passent leur temps à dire : « Seigneur ! Seigneur ! » mais pour ceux qui observent la volonté du Père céleste ?

Entre ces deux « interprétations différentes de Dieu et de sa volonté », que seraient l'esprit théocratique et un mysticisme ennemi de tout effort, est-ce qu'une troisième et plus véritable ne saurait trouver place ? En quoi sortirait-il de l'orthodoxie, celui qui condamnerait, comme a fait le Christ, les empiétements réciproques du spirituel et du temporel, celui qui condamnerait, comme a fait l'Église, l'abdication de nos facultés dans un quiétisme déprimant ?

Et qu'est-ce, enfin, que cette manière de ne voir dans le christianisme, sous prétexte de synthèse historique, que le « résumé » des antiques : l'élément religieux de l'Orient, l'élément scientifique et philosophique de la Grèce, l'élément pratique et politique de l'Empire romain ? L'esprit « de réalisme et de liberté » qu'on reconnaît au moyen âge et aux temps modernes, de quel droit le déclarer incompatible avec l'idée chrétienne, si les faits, au contraire, nous la montrent qui devient plus puissante à mesure que lui-même se fortifie et conquiert le monde,

et si, aujourd'hui en particulier, c'est dans les pays les plus libres et les plus actifs qu'elle prospère davantage ? Mais, sur ce dernier point, où il y aurait tant à dire, on verra Taine lui-même faire justice, plus tard, d'une partie de ses erreurs.

Non, le christianisme n'est pas « incohérent » ; non, il ne contrarie pas l'usage de la raison et de la liberté ; non, il ne s'oppose pas à l'expansion de l'activité humaine, au développement de la personne ; non, enfin, il n'est pas attaché aux institutions disparues ou en voie de disparaître. Cela, chrétiens et prêtres, nous le savons ou devrions le savoir tous. Mais constatons, par l'exemple de Taine, qu'autour de nous plusieurs l'ignorent et que rien ne les éloigne autant de l'Évangile. S'il avait conscience du scandale donné, malheur à qui entretiendrait de pareilles confusions !

VIII

Il faut donc louer la famille et les amis de Taine pour l'idée qu'ils ont eue de livrer impartialement au public tout ce qui peut servir à mieux faire connaître le développement complet de sa pensée. Lui-même, s'il s'était agi de quelque autre, eût approuvé cette simplicité

loyale. Peut-être eût-il trouvé qu'il ne méritait point, pour son compte, de retenir ainsi l'attention de la postérité. Mais, en cela, sa modestie morale l'eût trompé. Non seulement la publication de sa correspondance se justifie par la place qu'il occupe désormais dans l'histoire littéraire et philosophique de la France; mais elle a, croyons-nous, une portée qui atteint au delà. Déjà, du premier volume, une conclusion d'un suprême intérêt commence à se dégager, à laquelle la suite de l'ouvrage donnera certainement plus de relief encore et que je voudrais, pour finir, indiquer en deux traits.

Nul n'a oublié, — et ici moins qu'ailleurs, après les admirables commentaires de notre abbé de Broglie, — nul n'a oublié la célèbre page des *Origines de la France contemporaine* où, sous le regard ému de M. Taine, deux tableaux se dressent, qui résument, en des sens tout contradictoires, les connaissances acquises durant le cours de sa vie. Philosophe, il croit que le christianisme est incompatible avec la raison, et que donc il est faux; historien, il a vu que le christianisme est bon, qu'« aujourd'hui encore il est le meilleur auxiliaire de l'instinct social », et qu'« il n'y a que lui » pour empêcher la race de « rétrograder vers ses bas-fonds ».

Or, nous savions où M. Taine avait puisé sa

conviction de la nécessité sociale du christianisme, et que c'était dans les leçons objectives de l'histoire, telles qu'à la fin d'une existence de travail, elles s'étaient imposées à lui. Ce que nous ignorions, c'était à quel âge et par quelles méthodes il était parvenu à l'autre côté de l'antinomie, à l'idée que le christianisme heurte la science et la philosophie. Nous le savons maintenant, et que ce fut avant de rien connaître à fond, avant d'avoir seulement, de son propre aveu, lu aucun philosophe. Entre la démarche de l'enfant qui *a priori*, par une sorte de hardi coup de tête, s'éloigne du christianisme, et la démarche de l'homme mûr qui s'en rapproche lentement et comme malgré lui, nous demandons qu'on fasse la différence.

Et certes, nous ne voulons pas dire que l'incrédulité de M. Taine s'en soit tenue aux fantaisies de l'adolescence; mais si sincères, si graves qu'aient pu devenir dans la suite ses recherches philosophiques, il faut bien convenir qu'elles se sont toujours ressenties de la manière dont il les avait d'abord engagées. Nous ne pensons pas, en effet, que ce christianisme qu'il avait, en quelque sorte, condamné sans l'entendre, jamais il se soit occupé de l'approfondir, — avant ses études sur le *Concordat*, — pour voir si la sentence ne méritait pas d'être révisée.

En matière philosophique et religieuse, il a

donc commencé, sans peut-être le bien voir lui-même, par adopter des conclusions; et il a travaillé ensuite. En matière d'histoire, il a travaillé d'abord pour conclure après. C'est pour cela que l'histoire l'a rapproché de nous, et que la philosophie l'en avait éloigné. Avec l'heureuse complicité d'une nature des plus droites et des plus élevées, c'est l'expérience elle-même qui s'est appliquée à guérir dans l'âme de ce grand homme le mal qu'y avait fait l'indépendance prématurée, disons l'indiscipline, d'une raison encore présomptueuse. Hippolyte Taine aura laissé deux opinions sur le christianisme : l'une, formée à quinze ans, estime qu'il est faux ; l'autre, formée à soixante, estime qu'il est nécessaire au progrès de l'humanité.

VII

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE, AU XIX^e SIÈCLE

Principalement occupés, comme nous le sommes à bon droit, des problèmes qui s'agitent près de nous, sur le terrain pratique, et auxquels nous avons chance d'apporter, pour notre humble part, quelques éléments de solution¹, nous ne nous regarderions cependant pas comme pleinement catholiques, au vaste sens du mot, si nous demeurons indifférents, dans le reste du monde, à ce qui touche la vie de l'Église et de l'humanité.

Que la France nous intéresse beaucoup plus que les autres pays, rien de mieux ni de plus naturel. Ne l'aimons-nous pas cent fois davantage ? et n'est-ce point là que le Père céleste a fixé notre tâche personnelle ? Mais, sans compter

1. Il faut savoir que cette étude a paru dans le *Sillon*, le 10 juillet 1903.

que ceux qu'on appelle des étrangers sont aussi des enfants de la grande famille, il est clair qu'aujourd'hui les relations internationales sont tellement étroites, qu'on ne peut ni bien comprendre ni bien servir son propre pays, si l'on ignore tout ce qui se passe au delà des frontières.

Que, d'autre part, l'éducation de la démocratie soit le principal ou même le seul but auquel veuille tendre le *Sillon*, cela ne fait de doute pour aucun de nous. Mais ce qui est également sûr, c'est que, si les questions matérielles méritent toute notre attention et aujourd'hui peut-être passent au premier plan, elles ne sont pas les seules qui importent à notre âme de peuple, de peuple chrétien et civilisé.

L'action *pratique* et l'action *chez nous* restant en tête de notre programme, il faut donc aussi que certaines études un peu plus désintéressées par l'objet ou par le pays trouvent accueil en notre Revue, dans nos Cercles, dans nos Instituts populaires, et cela suivant la mesure où elles offriront à nos esprits et à nos cœurs quelque matière à éducation, à élévation, à élargissement.

Et telles sont les pensées qui m'ont conduit à parler ici d'une question que mettent suffisamment à l'ordre du jour la récente mort de l'archevêque de Westminster, la visite à Londres

du président de notre République, l'accueil fait en Angleterre aux religieux expulsés de France.

La Renaissance du catholicisme en Angleterre a été, de tout point de vue, l'un des plus remarquables événements du xix^e siècle, et elle s'imposerait à notre attention, même si nous manquions de moyens commodes pour l'étudier. Mais, justement, il lui a été consacré des œuvres de vraie valeur et de lecture facile, comme les écrits de l'abbé Hemmer, de l'abbé Lemire, de M^{lle} Lucie Faure, de Georges Grappe, du P. Ragey, du P. Brémond; et récemment, l'abbé Eugène Carry a donné, en trois brochures, les excellentes conférences qu'il avait faites à Genève sur les cardinaux Wiseman, Newman, Manning¹.

Rien n'approche, toutefois, des admirables travaux que M. Thureau-Dangin, de l'Académie française, a publiés sur ces matières durant les dernières années, tout d'abord en articles du *Correspondant*, puis en volumes, dont le second vient de paraître et dont le troisième est actuel-

1. Les brochures de M. Carry et le *Manning* de l'abbé Hemmer ont paru chez Lethielleux; la *Crise religieuse en Angleterre* et l'*Anglo-catholicisme* du P. Ragey, ainsi que le *Cardinal Manning* de l'abbé Lemire, chez Lecoffre; le *Newman* de M^{lle} Lucie Félix Faure et l'*Inquiétude religieuse* du P. Brémond, chez Perrin; le *Newman* de Georges Grappe, à la librairie des Saints-Pères. Signalons aussi de nombreux et remarquables articles donnés par l'abbé Dimnet à la *Revue du Clergé français*.

lement en préparation¹. Le premier tome s'occupe du Mouvement d'Oxford et est dominé tout entier par la géniale figure de Newman, par le passionnant travail d'âme qui le conduit, avec ses meilleurs disciples, Faber, Ward, Oakeley, Morris, Lockhart, du christianisme incomplet de l'Église anglicane aux pleines joies et lumières du catholicisme. Le second étudie, de 1845 à 1865, c'est-à-dire de la conversion de Newman à la mort de Wiseman, la double crise qui continue d'émouvoir le monde religieux en Angleterre, transformant à l'intérieur l'Église épiscopaliennne pour y faire pénétrer plus de piété et de foi, poussant à l'Église catholique les âmes les plus ouvertes et les plus généreuses, parmi lesquelles des centaines de pasteurs, et ce vigoureux esprit, ce grave et noble caractère qui deviendra bientôt le cardinal Manning.

On pressent ce que doit offrir de dramatique le conflit qui s'agite en toutes ces grandes âmes, les remue jusqu'aux profondeurs, les balance, d'une foi qui les a longtemps satisfaites mais ne leur suffit plus, à une autre qui leur semble meilleure mais que, jusqu'au dernier moment, ils craignent aussi de voir manquer, comme la première, à leur besoin de vérité et de certitude.

1. *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, 2 vol. in-8, Plon, éditeur. Probablement l'ouvrage complet formera trois volumes et se terminera à la mort de Manning.

Qu'à ces hautes anxiétés de l'esprit on ajoute les déchirements de cœur, tant de sacrifices à accepter, tant d'intérêts, même des plus nobles, à compromettre sans merci, tant de liens à briser, tant d'amitiés à rompre : et l'on se figurera sans peine l'attrait que présente une pareille histoire, surtout écrite, comme elle l'est, par un homme de foi, de cœur et de magistral talent.

Des leçons aussi s'en dégagent, lumineuses et encourageantes, auxquelles nos difficultés présentes donnent une spéciale opportunité.

Pour ceux qu'inquiètent les nouvelles objections de l'incroyance rien ne vaut, comme réconfort, l'exemple de ces esprits de tout premier ordre qui, durant de longues années de recherche et d'hésitation, se sentent rapprochés du catholicisme à chaque progrès qu'ils font dans la science ou dans la sainteté, et qui, sitôt entrés dans l'Église, y jouissent d'une paix que rien ne peut troubler : l'exemple d'un Newman, au génie pénétrant, difficile, infiniment profond et délicat ; l'exemple tout opposé d'un Manning, au sens net et pratique d'homme de gouvernement ; l'exemple d'une nature aussi active que celle de Ward, aussi tendre que celle de Faber, aussi riche et aussi harmonieuse que celle de Robert Wilberforce. Nulle leçon n'est plus instructive

que la vue des motifs qui les mènent au vrai, si ce n'est peut-être la vue des difficultés qui les maintiennent longtemps dans l'erreur et qui, autour d'eux, empêchent d'en sortir un si grand nombre d'esprits pourtant éclairés, d'âmes pourtant généreuses, comme Pusey, Keble et Gladstone. Quelle occasion d'apprendre que la vérité, même la plus assurée, n'est point toujours si facile à découvrir du dehors, et que les démonstrations, même les plus solides, quelquefois ne paraissent si aisées que parce qu'on a imparfaitement compris le sens ou la portée des arguments contraires!

Ce ne sera pas non plus un mince profit à tirer de ces belles pages d'histoire que le spectacle qui nous y est offert, d'une minorité de catholiques affaiblie jusqu'en son courage et en ses désirs par des siècles d'oppression, résignée par une longue habitude à l'effacement, à l'isolement, à une sorte d'impuissance sociale, — et qui peu à peu se relève, prend sa place au grand jour, participe, timidement d'abord et avec défiance, puis avec la conscience grandissante d'un droit qu'elle sait faire valoir, au mouvement de la vie publique, aux travaux de l'esprit, aux œuvres bienfaisantes, à toutes les légitimes manifestations de l'activité humaine et nationale. Quand s'ouvre le xix^e siècle, et encore trente années plus tard, un prêtre catho-

lique dans la Grande-Bretagne n'échappe à la haine, ou du moins au dédain des foules, qu'à force de leur paraître, par ce qu'ils voient et par ce qu'ils pensent de son abaissement, un digne objet de leur pitié; douze ans avant la fin de ce même siècle, les ouvriers de Londres confient l'arbitrage de leurs grèves au cardinal romain qui siège à Westminster, et, quand il meurt, ses funérailles, par l'assistance, par l'émotion, par l'unanimité des louanges et des regrets, attestent que le pays entier le regarde comme une de ses forces et une de ses gloires. Pour la seule Angleterre, et sans compter l'Écosse ni l'Irlande, les catholiques, dans le même temps, sont passés de cent soixante mille à un million et demi, avec un archevêque et dix-sept évêques au lieu de quatre vicaires apostoliques, avec trois mille prêtres au lieu de quatre cents, avec autant de religieux et de religieuses que Dieu en veut susciter chez eux ou qu'il leur en arrive des pays non libres.

Or, si à plaindre que soit aujourd'hui notre condition de catholiques en France, elle vaut cent fois mieux encore que ne le valait en Angleterre celle de nos frères, il y a cent ans. Ils semblaient bien avoir raison, ceux qui, chez eux, se résignaient alors, refusaient de se montrer et d'aller de l'avant, de discuter avec l'opinion, de renouveler leurs méthodes d'action, ambitieux,

tout au plus, de se maintenir et de survivre. Pourtant, ils avaient tort de n'espérer pas, et c'étaient de bien belles destinées que celles qu'ils pouvaient attendre de la bonté de Dieu, de leur propre vertu et activité, du zèle éclairé de leurs *leaders*, de la justice et du bon sens de leurs concitoyens.

VIII

ANGLICANS ET ROMAINS

ÉTUDE SUR LES DONNÉES ACTUELLES

DU

PROBLÈME RELIGIEUX EN ANGLETERRE ¹

« L'Église manque à l'Angleterre, et l'Angleterre manque à l'Église. » Cette parole, débordante de signification et de vérité, est d'un homme qui connaissait à fond l'Angleterre, à laquelle par sa mère il appartenait, M. de Montalembert.

Le vide immense que laisse dans l'Église catholique l'absence de l'Angleterre, le dommage non moins grand que cause à l'Angleterre sa séparation de l'Église catholique, ce ne sont

1. Bien que cette étude ait été donnée sous forme de conférence, à l'Institut catholique de Paris, en 1896, elle se trouve être encore exacte, sauf pour quelques détails qui seront rectifiés dans le texte ou signalés en note. Nos plus récents séjours en Angleterre (1902 et 1903) ne nous feraient pas poser le problème en termes différents.

point là, Mesdames et Messieurs, des constatations agréables à faire ; et je ne viendrais pas, ce soir, les exposer devant vous, si je n'étais pas en mesure de vous faire entrevoir, à côté de ce mal déjà vieux de trois siècles, un commencement de remède et quelques chances de guérison. Ce n'est pas vers des causes de tristesse (à quoi bon les chercher au loin ?), c'est vers de sérieuses espérances que je me propose de diriger vos regards, et vers des espérances d'autant plus attachantes que vous en pourrez hâter vous-mêmes, de votre sympathie, de votre concours et de vos prières, la réalisation, le splendide avènement. Il ne s'agit, en effet, de rien moins que d'examiner les chances et les moyens qui s'offrent de ramener à l'unité du catholicisme, dont elle s'est séparée depuis trois siècles, la race la plus influente, la plus répandue, la plus avancée de tout l'univers, la race anglo-saxonne, aujourd'hui maîtresse d'un empire quatre fois et demi plus grand que celui de Rome, et comptant à elle seule plus de sujets que l'Europe n'a d'habitants ou que le catholicisme entier n'a de fidèles. Si je n'étais pas trop inférieur à la tâche difficile de clairement exposer dans un seul entretien une question aussi vaste, peut-être sortiriez-vous d'ici convaincus qu'il n'existe pas de problème plus important pour l'avenir religieux du monde.

Mais, avant de vous montrer combien est désirable la réunion de l'Église d'Angleterre à l'Église romaine et quelles sont les meilleures manières de la préparer, il ne sera pas tout à fait inutile pour un certain nombre d'entre vous que je fasse d'abord connaître l'état présent de la question, ou, suivant qu'il est indiqué dans le titre même de cette conférence, les données actuelles du problème religieux en Angleterre.

I

Je dis bien, Messieurs, *les données actuelles*, et non pas celles du temps d'Henri VIII, d'Édouard VI ou d'Élisabeth, non pas même celles d'il y a cinquante ans, c'est-à-dire de l'époque où le mouvement d'Oxford, plus heureux en cela que n'avait été le méthodisme au ^{xviii}^e siècle, rappelait la vie spirituelle dans le cœur même de l'Église anglicane, y faisait renaître le sentiment de la tradition, et, par les recherches loyales qu'il suscitait chez les meilleurs esprits, éclairait peu à peu d'une lumière complète les Manning, les Ward, les Faber, les Oakeley et cet homme de génie qui fut le cardinal Newman.

Sans doute il faut connaître les origines de l'anglicanisme pour en comprendre l'état pré-

sent; mais cela suffit si peu que si, devant certains anglicans, en particulier ceux de la Haute-Église, dont nous nous occupons spécialement dans cette conférence, vous vous donniez aujourd'hui la peine d'argumenter contre le protestantisme en général ou contre la réforme anglaise, ils abonderaient tout à fait dans votre sens, se défendraient d'être protestants, déploieraient le schisme du xvi^e siècle, ne feraient guère de difficulté d'appeler la réformation une déformation, comme disait un de leurs ministres¹, ni de déclarer comme l'a fait un jeune clergyman devant un meeting d'étudiants auquel j'assistais l'an dernier à Oxford : « Il n'y en a pas un seul parmi nous, qui, s'il eût vécu au temps de la Réforme, ne s'y fût opposé de toutes ses forces² ». Et ces paroles ne soulevaient que des applaudissements.

S'il est donc imprudent d'appliquer à tout l'anglicanisme d'aujourd'hui ce qui nous en fut enseigné au catéchisme, ou ailleurs, d'après l'histoire du xvi^e siècle ou d'après Bossuet, ne convient-il pas, au moins, de le juger d'après les livres ou les articles qui se rapportent au mouvement d'Oxford, d'après les controverses du

1. Le Rev. Le Geyt. V. la *Revue anglo-romaine* du 11 janvier 1896, p. 280.

2. V. le livre du P. Ragey sur la *Crise religieuse en Angleterre*, pp. 263 et suiv. (Lecoffre, éditeur).

cardinal Wiseman, d'après les admirables ouvrages de Newman : *Difficultés des anglicans*; *Développement du dogme*; *Apologia pro vita sua*; *Perte et Gain*, « Loss and Gain », ce délicieux roman d'un converti?

Je ne crains pas de dire de ces informations, prises à si bonne source, qu'elles ne sont plus elles-mêmes tout à fait au courant des dernières évolutions et qu'il y a aujourd'hui, dans une certaine partie de l'Église d'Angleterre, un état d'esprit plus avancé encore, plus rapproché de nous que celui des ritualistes du mouvement d'Oxford et du temps de Pusey. Quel est cet état d'esprit?

Soyons sincères, Messieurs : qu'est-ce que nous nous représentons d'ordinaire par un anglican?

Un homme qui considère le catholicisme comme une déviation de l'Église chrétienne, — qui rejette d'emblée tout ce qui n'a pas été défini dans les cinq premiers conciles, — qui ne reconnaît au Pape aucune espèce de primauté, — qui ne croit pas aux sacrements et nie en particulier la Pénitence et l'Eucharistie, — qui traite d'idolâtriques le culte de la sainte Vierge et les pratiques de notre liturgie, — qui juge contraires à l'humanité les principaux points de notre discipline, notamment le célibat des prêtres et la vie religieuse. Est-ce bien là une

image exacte des anglicans contemporains? Non, Messieurs; et quiconque a sans parti pris étudié sur place leur vie religieuse, reconnaîtra que la réalité est souvent différente de ce portrait.

Pour beaucoup d'anglicans, dont il est sans doute malaisé de fixer le nombre, mais, qui ont leur importance et ne sont désavoués par personne¹, voici ce qu'il en est sur ces divers points; — et, en vous l'exposant, je m'appuie un peu sur des documents authentiques, beaucoup plus encore sur ce qu'il m'a été donné de voir et d'entendre moi-même à Londres, à Oxford, à Edimbourg, dans des villes moindres ou des villages, en assistant soit aux offices religieux soit à des entretiens, voire même à des conférences entre personnages laïcs et ecclésiastiques des différentes classes.

Et tout d'abord quelle est la conception que les anglicans se font de l'Église en général?

Il n'y a, pour eux, qu'une seule et véritable Église, fondée par Jésus-Christ, gouvernée par les évêques successeurs des Apôtres, et infailible dans les décisions qu'elle prononce unanimement sur les matières révélées. Par suite de malentendus regrettables, et dus à des circonstances purement humaines, l'Église se trouve

1. Quelques blâmes et protestations se sont élevés contre le ritualisme, il y a deux ou trois ans; mais l'effet n'en a été ni profond ni durable.

actuellement divisée en trois branches, qui sont la romaine, l'anglicane, la grecque. Mais cette division, analogue à celle qui eut lieu au schisme d'Occident, est contraire au désir de Notre-Seigneur, et c'est un devoir commun à tous de tendre à la supprimer.

En attendant d'être réunis à nous, ils nous croient si bien partie de la vraie Église, qu'ils réclament de nous dès maintenant l'intercommunion, c'est-à-dire la participation à un même culte. Dans leurs voyages sur le continent, jamais ils n'auraient l'idée d'aller au temple luthérien ou calviniste, et il leur arrive même de préférer l'Église catholique à l'anglicane là où s'en trouve une. Enfin beaucoup se plaignent que nous leur refusions l'accès de nos confessionnaux et de la table sainte.

Mais, direz-vous, ils rejettent en bloc tout ce qui n'a pas été défini dans les cinq premiers conciles généraux? Je répondrai que ce n'est pas exact de tous les anglicans, puisque Pusey, leur grand homme, a affirmé qu'il n'y a pas de contradiction essentielle entre les trente-neuf articles et le concile de Trente, et puisque aujourd'hui leurs théologiens font tous leurs efforts pour le démontrer.

Mais ils ne veulent pas entendre parler du culte de la sainte Vierge? Sans doute ils ne l'admettent ni ne le pratiquent comme nous;

mais leurs préjugés là-dessus vont si bien en diminuant que j'ai vu en plusieurs églises des tableaux, des statues, voire même des bannières de la très sainte Vierge. Au reste, sans méconnaître la nouveauté de ce mouvement, savez-vous bien que le *Prayer-Book*, qui a toujours été le livre officiel de prières pour l'Église anglicane, commence par un calendrier dans lequel on peut lire textuellement, une première fois à la table des fêtes, et une seconde fois à la table des vigiles avec jeûnes et abstinences : *la Purification*, ou *l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie* ? Ajoutons que le *Magnificat* fait partie de l'*Evening Prayer* ou office du soir.

Ce n'est pas encore là toute notre filiale dévotion à la Mère de Dieu ; mais nos frères séparés marchent dans ce sens, et je me rappelle avoir entendu applaudir par un auditoire exclusivement composé d'étudiants anglicans, à Oxford, cette phrase du jeune Niel Campbell : « Enfin, le culte de la sainte Vierge commence à refleurir parmi nous ! » Or ce M. Campbell, chez qui avait lieu le meeting est, par alliance, petit-neveu de la reine et, par sa naissance, héritier des ducs d'Argyll, les plus grands seigneurs de l'Écosse et jusqu'ici les fidèles protecteurs du puritanisme. Un des chefs du « Church party » dans le *School Board* de Londres a publié du Petit Office une traduction qu'il a fait

suivre de méditations datant du moyen âge sur la bienheureuse Vierge Marie. Ne sont-ce pas là des signes des temps ? Et, s'il ne faut guère généraliser le fait qui me frappait, l'an dernier, dans certaines églises anglicanes, de fleurs pieusement entretenues pendant le mois de mai devant l'autel de la sainte Vierge, n'y puis-je voir, du moins, comme un gracieux symbole du renouveau qui s'annonce pour une nation qui aimait jadis à s'appeler le « Douaire de Marie » ?

Exception que tout cela ! C'est bientôt dit, Messieurs. Mais quand on a rencontré un peu partout des traits de ce genre-là, patents, tolérés, parfois même encouragés, l'exception, vous l'avouerez, perd quelque peu de son caractère, surtout si l'on considère que les églises les plus rapprochées de nos rites sont de plus en plus fréquentées. Je vais plus loin, et, bien qu'on puisse dire, à certains égards, de ce mouvement qu'en satisfaisant davantage les âmes pieuses, il est capable d'entraver quelques conversions, je pense qu'à tout prendre il constitue plutôt un très grand bien, qu'il crée une atmosphère favorable à la future catholicisation de l'Angleterre, et qu'il fait d'avance disparaître un puissant obstacle à l'union par cela même qu'il habitue et les cœurs et les yeux au retour des liturgies vraiment catholiques.

Autre symptôme favorable : nos congrégations

et notre célibat, que les anglicans nous reprochaient jadis, voilà maintenant qu'ils nous les envient et que, dans une mesure déjà appréciable, ils nous les empruntent. Il ne manque pas de ministres non mariés, et ce sont les plus respectés. J'ai été accueilli en frère dans deux couvents de missionnaires tout aussi austères que les nôtres. J'ai visité un hôpital tenu par des sœurs. Enfin, je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai dans une maison de ferventes religieuses qui se vouent à la tâche surhumaine de réhabiliter des filles repenties. La vieille supérieure, quand on m'eut présenté à elle comme un prêtre français qui s'intéressait vivement à l'union des Églises, me tendit la main en tremblant d'émotion, et des larmes plein les yeux. J'entrai à la chapelle, et certes on n'était pas prévenu de ma visite, décidée cinq minutes plus tôt, au hasard d'une rencontre : j'y trouvai à genoux, çà et là, profondément recueillies, cinq ou six religieuses qui pensaient adorer le Saint-Sacrement.

Était-il vraiment là, comme elles le croyaient, dans son Eucharistie, le Maître auquel elles avaient donné leur vie de sacrifice ? Non, si les ordres anglicans ne sont pas valides, ni, par conséquent, la consécration des hosties par les pasteurs¹. Mais, ce que j'ai bien senti, c'est qu'il

1. La question était alors en pleine controverse.

y était par son amour et par sa grâce, lui qui veut avant tout des adorateurs en esprit et en vérité...

Je le répète, Mesdames et Messieurs, en se rapprochant ainsi de nous dans le détail de leurs idées et de leurs pratiques, c'est ma conviction que les anglicans travaillent, sans le savoir, au rapprochement plus complet de l'avenir. Mais, enfin, quand cela ne serait pas, quand Dieu refuserait par impossible la réalisation de cette espérance à tant de désirs, à tant d'efforts, à tant de prières, dites-moi, est-ce que dès maintenant ce n'est pas un bien, de voir augmenter chez beaucoup d'âmes sincères la possession des croyances vraies et l'exercice des vertus chrétiennes? Rappelons-nous que, pour avoir la vie de la grâce en ce monde, et dans l'autre la vie de la gloire, la théologie orthodoxe n'exige, avec la bonne foi et le baptême, que la croyance en l'existence d'un Dieu unique et rémunérateur. Les plus sévères et les moins nombreux ajoutent que la foi à la Trinité et à l'Incarnation est également nécessaire de nécessité de moyen. Or, il est clair que les anglicans ont beaucoup plus que ce nécessaire. C'est pourquoi il faut parler d'eux avec bienveillance et ne pas penser qu'on a tout dit lorsqu'on les a traités de protestants. Protestants, ils le sont sans doute, si, comme, je le crois, l'essence du

protestantisme est de ne point se soumettre à l'autorité centrale de l'Église ; mais ce n'est que justice de ne pas confondre avec des calvinistes ou des luthériens des hommes qui croient à l'épiscopat et qui reprennent peu à peu, en même temps que nos rites, nos pratiques essentielles, voire celles de la confession et de la communion.

II

A tant vanter ce que déjà possèdent les anglicans, n'ai-je pas risqué de vous faire croire qu'il ne leur manque plus rien ?

Si je vous ai donné cette impression, il est temps de la rectifier. Tout d'abord, il faut bien se représenter que le tableau favorable et pourtant si vrai, que je viens de vous faire des anglicans, ne s'applique, en réalité, qu'à un assez petit nombre d'entre eux, à l'aile droite de l'Église officielle ou établie, c'est-à-dire aux membres de la Haute-Église, *High Church*. Encore dans la *High Church* n'y a-t-il guère que les vrais ritualistes à se rapprocher de nous jusqu'à se confesser et à communier.

Eh bien ! c'est cette minorité elle-même qui a, malgré ses qualités et ses mérites, un urgent besoin de l'union avec nous. A ceux-là, qui

sont nos plus proches voisins, voici encore ce qu'on peut dire et ce que j'ai eu occasion de leur dire moi-même¹ : « L'union vous est nécessaire, quand ce ne serait que pour la satisfaction de vos cœurs ; et vos âmes de chrétiens souffriront comme d'une plaie non cicatrisée, tant que la prière de Notre-Seigneur restera sans accomplissement, tant que les enfants de Dieu ne seront pas un ensemble, comme le Père et le Fils sont un. Et si ce sentiment de regret est aussi le nôtre, il doit être bien plus vif parmi vous. Chez combien de nations le catholique romain ne rencontre-t-il pas des frères semblables à lui ? Mais vous, lorsque vous quittez votre pays, n'êtes-vous pas à peu près partout comme des étrangers, au point de vue religieux ? et les meilleurs d'entre vous ne sont-ils pas tentés de s'écrier, comme lord Halifax dans son discours de Bristol : « Que ne donnerions-nous pas pour faire nos confessions et nos communions à l'étranger comme en notre pays ! »

Avec la liberté de langage dont chacun jouit en Angleterre, j'irais plus loin et je leur dirais encore :

1. Les paroles qu'on va lire et celles qui, dans les pages suivantes, se présentent entre guillemets, ont été réellement prononcées dans la réunion tenue à Christ-Church College, à Oxford, et dont il est question plus haut, p. 190.

« L'union religieuse que vous ne possédez pas avec les autres peuples chrétiens, vous ne l'avez même pas chez vous. Jusque dans le sein de l'Église établie, où l'on accepte en principe la direction des évêques, combien de divergences abritées sous ce nom commode de *Church of England*! N'y voit-on pas des ecclésiastiques distingués soutenir des opinions contraires sur des doctrines fondamentales, et ne se trouve-t-il pas jusqu'à des évêques pour différer d'idées sur des points de dogme que beaucoup de chrétiens peuvent croire essentiels? Et combien le mal apparaît plus grand dès que l'on jette les yeux, en dehors de l'Église officielle, sur tant de confessions et de sectes qui se séparent de vous! »

Sans trop insister sur ce sujet pénible, il serait encore facile de montrer aux anglicans que ces divisions ne se produisent pas au même degré chez les catholiques romains; et que, si l'on remonte dans le passé, il se trouve aussi que l'Angleterre possédait autrement d'unité religieuse dans le temps de son union à Rome, avant le xvi^e siècle. « A quoi cela tient-il? pourrait-on ajouter. Ne serait-ce pas que vous manquez de critérium pour distinguer le vrai du faux, que vous manquez d'un juge pour trancher vos difficultés? Et ce juge, cet arbitre nécessaire, n'est-ce pas celui qui, chez nous, maintient

l'unité, celui qui l'a maintenue durant tous les siècles dans la plus grande partie des Églises chrétiennes, celui auquel Notre-Seigneur a dit de confirmer ses frères, et de paître, en même temps que les agneaux, les brebis elles-mêmes? Mais laissons, si vous le voulez, pour un moment cette grave question du Pape. Même en dehors de là, n'est-il pas clair que, s'ils étaient en communion avec nos milliers d'évêques romains, vos évêques anglicans auraient encore plus d'autorité qu'ils n'en ont pour diriger la foi de leurs troupeaux? Et quelle que soit la force du témoignage donné au Christ par l'Église d'Angleterre, combien ce témoignage ne serait-il pas plus éclatant, s'il convergeait avec les affirmations de Rome, d'Antioche, de Jérusalem, de Venise, de Milan, de Lyon, de Paris, d'Alger, de Madrid, de Bruxelles et de Louvain, de Cologne, de Vienne, de Baltimore, de Saint-Paul, de Québec¹?... »

L'union avec l'Église catholique apporterait encore à l'Église d'Angleterre un accroissement de fécondité. Les grands exemples de sainteté, de sacrifice, d'abnégation, ont étrangement baissé chez elle, depuis sa séparation d'avec Rome ; et si, sur certains points, elle commence aujourd'hui à renaître, c'est justement en reprenant

1. Voir la note de la page 195.

les coutumes que les catholiques n'ont jamais perdues. Encore bien ce retour demeure-t-il assez faible, et le nombre est-il toujours minime des femmes et surtout des hommes qui se donnent à la vie religieuse. Bien minime également le nombre des prêtres qui gardent le célibat, et des missionnaires complètement désintéressés. On voit des évêques se marier après leur consécration épiscopale; on en a vu qui se sont mariés deux fois, oublieux, tout au moins de ce texte de saint Paul : *Oportet episcopum esse unius uxoris virum*.

Et combien d'autres points faibles dans la vie religieuse des fidèles ou des prêtres ! Pour nous en tenir à ces derniers, qu'ont-ils fait, en général, de la récitation de l'office quotidien, qui leur est cependant imposée par le *Prayer Book* ? et quelle n'est pas l'insuffisance hâtive de leurs études théologiques en même temps que de leur préparation aux saints ordres ! Sans doute nous sommes loin de la perfection, nous, les prêtres catholiques ; pourtant ne devons-nous pas, en général, aux saintes exigences de notre Église un peu plus d'abnégation, de science religieuse et de vraie piété ? — Mais ce n'est pas ici le lieu de m'appesantir sur ce qui manque aux anglicans. Quand je retrouverai l'occasion de leur parler à eux-mêmes, j'y insisterai davantage. Alors ce sera le moment

d'exposer tout au long quel grand besoin ils ont de se joindre à nous, soit pour maintenir l'unité de leur foi, soit pour augmenter leur vie spirituelle. Devant cet auditoire de catholiques, j'ai hâte d'en arriver aux avantages que l'Église catholique elle-même trouverait dans la réunion qu'on souhaite.

III

Si j'ai dit tout à l'heure que les anglicans ont besoin de la réunion en premier lieu pour la joie de leurs âmes, j'en peux bien dire autant de nous.

Il est dur, croyez-moi, Mesdames et Messieurs, lorsqu'on assiste en Angleterre, ou dans d'autres pays du Nord, aux plus sérieuses manifestations de la foi, par exemple à des chants, à des prières, à des prêches auxquels on ne trouve presque rien à redire¹ ; lorsqu'on y rencontre partout la stricte observation du repos dominical et le respect absolu de l'Écriture Sainte ; il est dur de se sentir séparé extérieurement de tous ces chrétiens que leur bonne foi rend agréables à Dieu, et qui appartiennent en réalité comme

1. Est-il besoin de rappeler que cette assistance n'est permise que pour des motifs sérieux et à la condition de ne point s'associer aux rites ?

nous à l'âme de l'Église. On s'en plaint aux ancêtres d'avoir élevé entre eux et nous de si malheureuses barrières, et l'on soupire bien ardemment après le jour qui les renversera.

Permettez-moi ici un souvenir, quoique je craigne déjà d'avoir donné à cette conférence une allure trop personnelle ; mais c'est un défaut presque inévitable quand on parle de choses étudiées sur place. Je me vois encore, un dimanche soir de l'an dernier, à un office de Westminster, de ce Westminster qui fut jadis, comme l'indique son nom encore plus rempli de promesses que de souvenirs, une des métropoles religieuses de l'Ouest. Ils avaient dit de belles prières, ils avaient chanté de belles hymnes, un cantique de Newman entre autres : et ils avaient lu cet Évangile, saisissant d'à-propos, où le Maître déclare à ses disciples qu'il a bien d'autres choses à leur enseigner, mais qu'elles ne seraient pas encore comprises. Et je me disais que ceux-là aussi, en acceptant la part de vérité qui leur est conservée, méritent de recevoir un jour, comme nous, la vérité dans sa plénitude... Lorsqu'à la fin de ces belles cérémonies ils s'inclinèrent pour recevoir la bénédiction qu'invoquait l'archidiacre, je ne sais pas trop si je fus bon théologien, mais je ne pus résister à l'inspiration qui me vint, je soulevai la main discrètement et je murmurai les paroles

sacrées. Ce jour-là, sans le savoir, quelques milliers d'anglicans reçurent, à Westminster, la bénédiction d'un prêtre catholique. Et il me semble que, depuis lors, ils sont un peu à moi et que Dieu m'a chargé, pour mon humble part, de travailler à leur retour. C'est pour cela que ce soir je vous parle d'eux, je vous intéresse à leur cause, et je tâche à vous convaincre, autant que j'en suis moi-même convaincu, de la suprême importance qu'il y a pour l'Église à reconquérir le peuple anglais et tous les peuples qui sont sortis de lui, la race anglo-saxonne dans son vaste ensemble¹.

Un premier effet de l'accession de l'Angleterre à l'Église romaine, serait de doubler d'un seul coup, si même elle ne faisait que la doubler, la force d'expansion du catholicisme. Jetez les yeux sur la carte du monde, voyez l'immense étendue de l'empire anglais, et figurez-vous ce que serait aujourd'hui l'Église catholique, si, dans le plus grand désastre de l'histoire religieuse, dans l'effrayante défection de tous les peuples du Nord au temps du pro-

1. Les circonstances n'ont point permis à l'auteur de faire pour cette grande œuvre tout ce qu'il eût souhaité. Du moins est-ce pour lui une joie profonde de penser que la présente conférence, avec les entretiens qui s'en suivirent, fut l'occasion qui engagea un membre éminent de l'Académie française, M. Thureau-Dangin, à entreprendre les études d'où devait sortir son admirable histoire de *la Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*.

testantisme, nous avons, du moins, conservé l'Angleterre. Le catholicisme régnerait aujourd'hui en maître, non pas seulement dans la Grande-Bretagne, mais dans chacun des immenses pays qu'elle a peuplés et civilisés, dans toute l'Amérique du Nord, dans toute l'Australie, dans une partie des Indes Orientales et dans l'Afrique du Sud.

Sans doute notre Église n'est pas totalement absente de ces puissantes contrées : elle a ses cardinaux à Sydney et au Canada; elle a, dans le Royaume-Uni et dans ses dépendances, trente archevêques, plus de cent évêques et de dix millions de fidèles; elle a trouvé en Angleterre ses Newman, ses Manning; elle possède aux États-Unis ses Gibbons et ses Ireland, autour desquels se pressent déjà quatre-vingt-dix évêques et onze millions de catholiques romains. Mais, je vous le demande, qu'est-ce que tout cela auprès de ce que nous pourrions avoir ? et, sans le funeste schisme du xvi^e siècle, combien la face du monde serait changée, comme notre Église travaillerait avec plus de puissance à la diffusion de l'Évangile !

Non seulement elle serait en elle-même deux fois plus nombreuse; mais elle verrait doubler aussi ses moyens de diffusion, le chiffre de ses missionnaires, et, disons-le, car ce n'est pas à dédaigner, le chiffre des ressources qui leur

permettent de vivre et d'agir. Je sais qu'il y a là-dessus un fort préjugé; on parle tant de l'égoïsme anglais! Laissons l'anglophobie et l'anglophilie aux politiciens; tenons seulement compte des faits, et rappelons-nous : 1° qu'en Angleterre et en Amérique ce sont les aumônes des fidèles qui suffisent toutes seules, sans contribution de l'État, aux besoins du culte catholique et à l'entretien du clergé; 2° que les anglicans donnent, à eux seuls, pour leurs missions, plus que tous les peuples catholiques du monde pour la Propagation de la foi. Une seule société, la *Church Missionary Society*, y consacre annuellement 200.000 livres sterling, c'est-à-dire 5 millions de francs, et une autre, la Société pour la propagation de l'Évangile, 170.000 livres, c'est-à-dire 4.250.000 francs. Et c'est un fait certain, malgré l'opinion répandue chez nous, que l'État n'y est pour rien.

Mais, je le veux, oublions ce chiffre financier, et ne nous souvenons que de l'autre, des 350.000.000 d'hommes qui parlent aujourd'hui l'anglais. C'en est assez, je pense, pour nous faire apprécier et le tort incommensurable que nous a causé la rupture anglicane, et l'avantage presque infini qu'il y aurait pour nous à reprendre place au cœur même de la race anglo-saxonne, à reconquérir l'Église d'Angleterre et, par elle, tous ceux sur qui elle a de l'in-

fluence, tous ceux sur qui elle en exercerait, surtout, lorsqu'elle aurait elle-même retrouvé, dans l'union avec nous, la plénitude de la foi, l'abondance de la grâce et la fécondité des œuvres.

Encore n'est-ce là qu'un progrès extérieur. Il me plairait, si j'en avais le temps, de vous expliquer aussi quel progrès intérieur nous pourrions attendre de cette réunion. Sans y insister pour aujourd'hui, n'entrevoyez-vous pas de vous-mêmes tout ce que l'Église, par son côté humain, gagnerait en initiative, en énergie, en facilité de comprendre les changements modernes et de s'y adapter, le jour où elle compterait dans son sein un plus grand nombre d'Anglo-Saxons, un plus grand nombre de ces hommes pratiques, indépendants et forts que sont, même aux yeux de qui ne les aime pas, les gens de l'Angleterre et des États-Unis? Je sais que le catholicisme, avec l'Italie et la Belgique, avec un tiers de l'Allemagne et de la Hollande, a pour lui les Français; et malgré les tristesses actuelles, c'est nous encore principalement qui le soutenons et le propageons dans le monde. Mais en dehors de là, dites-moi, est-ce que vous ne croyez pas qu'il y aurait de grands avantages pour l'Église, qui dépend, en quelque mesure, de ses conditions terrestres, à ne plus reposer exclusivement sur l'Espagne,

l'Autriche, les Grecs unis, l'Amérique du Sud?... Mais il y a tant à dire là-dessus qu'à moins de pouvoir traiter le sujet à fond, avec toutes les explications, les réserves et les nuances nécessaires, il vaut mieux n'en rien dire du tout. C'est pourquoi je n'en dirai rien.

IV

Profondément souhaitable pour les anglicans et pour l'Église catholique elle-même, l'union est-elle vraiment possible, et sous quelle forme convient-il de la préparer? Voilà ce qu'il nous faut examiner en toute franchise dans la dernière partie de cette conférence. C'est la conclusion nécessaire de ce qui vient d'être dit. A quoi bon vous faire désirer le retour de l'Angleterre au catholicisme, si l'on ne vous parle, à propos de ce retour, ni des obstacles auxquels il se heurte, ni des chances qu'il a de s'accomplir, ni des façons de le préparer?

Les obstacles à l'union, j'ai à peine besoin de vous les rappeler. Vous savez combien il est difficile à un protestant, habitué à se faire sa religion lui-même, d'accepter le principe d'une autorité qui lui parle au nom de Dieu et qui, ayant, une fois pour toutes, justifié sa mission céleste, impose ensuite ses décisions sur les

points essentiels sans admettre de contestation. Vous n'ignorez pas non plus que cette difficulté est plus grande encore pour l'Anglais, façonné en tout à l'indépendance, orgueilleux de la supériorité qu'il s'attribue et que peut-être il possède sur les autres races, plein de dédain pour une institution comme la Papauté, dont les ressorts humains lui semblent imprégnés de latinisme et d'italianisme. Un anglican de très grande autorité affirmait naguère, je ne peux pas dire où, mais je sais ce que j'avance, que le retour présent de son Église aux usages catholiques ne l'empêche pas de devenir chaque jour plus antiromaine¹.

Ajoutez que bien peu d'Anglais s'intéressent aux raisons doctrinales qui militent si puissamment en faveur de l'accession à l'Église de Rome. Si juste et si admirable dans le domaine pratique, l'esprit anglais est étrangement dénué d'aptitudes métaphysiques. Quelques-uns, sans doute et notamment dans la High Church, sentent la nécessité des dogmes et souffrent des contradictions qui se rencontrent dans leur Église. Mais ces préoccupations sont rares. Chez la plupart le sentiment religieux est entièrement tourné du côté de la morale. Ils se contentent de leurs offices, de la Bible et de leurs

1. Il n'y a plus d'inconvénient à faire savoir que cette parole était écrite au P. Ragey par l'archevêque d'York.

livres de prières. Rien ne leur est plus indifférent que les trente-neuf articles et les controverses qu'ils peuvent soulever. *Church and Queen*, christianisme et loyalisme, cela représente pour eux des sentiments naturels encore plus que des idées justes ; être *Churchman*, être religieux, sans se demander pourquoi, est dans le caractère normal de tout bon Anglais. Contre cette force d'inconscience les arguments n'ont aucune prise ; elle ne cédera qu'à la longue, sous l'action de la prière, devant le muet exemple de catholiques fervents et intelligents.

D'autres obstacles à l'union ont leur raison d'être dans le catholicisme lui-même, et ceux-là sont de deux sortes.

Il y en a qui viennent de notre discipline, soit dans ce qu'elle a d'excellent, soit dans ce qu'elle peut offrir aussi d'un peu suranné ou de difficilement applicable en certains pays ; ces obstacles-là, on les supprimerait sans peine, ou du moins l'on pourrait, en cette matière, pousser très loin les concessions. Mais d'autres difficultés sont la conséquence de nos dogmes, et principalement du dogme qui est la clé de voûte du système catholique : la suprématie et l'autorité infaillible du Souverain Pontife. Ces difficultés, d'une part, nous ne pouvons point les supprimer, et, d'autre part, les anglicans ne veulent pas en prendre leur parti : voilà, il

faut en convenir, comme l'a très justement dit en une circonstance solennelle le vénérable cardinal archevêque de Westminster, voilà le point central de la question, voilà le principe fondamental de la séparation, et jusqu'ici rien ne fait voir comment on peut l'écarter.

En regard de ces obstacles, dont il serait maladroit et presque malhonnête de cacher l'importance, n'y a-t-il pas quelque détente dans la situation, quelques signes de progrès, quelques raisons d'espérer? Il y en a, grâce à Dieu, et nous devons, pour éviter le découragement, fixer souvent, à l'horizon, ces points plus lumineux.

Le temps n'est plus où, de part et d'autre, on ne pouvait même pas s'interpeller sans user d'injures. La différence est grande de la lettre qu'écrivait un Pape pour déposer Élisabeth, et de celle qu'écrivait naguère un autre Pape pour féliciter la reine Victoria de son jubilé. La réception du cardinal Lavignerie à Londres, au temps de ses conférences antiesclavagistes, ne fut pas moins enthousiaste qu'en France, en Belgique et en Italie. Les cardinaux Newman et Manning ont joui de plus de prestige que tout l'épiscopat anglican de ce siècle. Les cris de fureur qui accueillirent, il y a cinquante ans, le rétablissement de la hiérarchie catholique semblent aujourd'hui relever de

l'histoire fabuleuse. Le prêtre catholique est partout respecté autant que l'anglican, et davantage peut-être. Dans mes voyages d'Angleterre et d'Écosse, jamais je n'ai surpris sur mon passage une parole, un geste, un regard qui fussent défavorables. Combien de fois, arrivé dans une ville nouvelle, n'ai-je pas eu, le matin, à demander le chemin de l'église romaine pour dire la sainte Messe ! Jamais les gens du peuple à qui je m'adressais (les gens du monde ne sont pas levés à sept heures, du moins en Angleterre), n'ont manqué de me répondre poliment ; et souvent même, ils me guidaient jusqu'à l'entrée. Or c'étaient bien rarement des catholiques, car ceux-là, je les reconnaissais à ce qu'ils m'appelaient *Father*, ou mon Père.

Ces progrès sont certains. Ils étaient inévitables. L'arrivée en Angleterre des milliers de prêtres français émigrés, la sympathie qu'inspirait leur cause, le bon exemple qu'ils donnaient commencèrent l'œuvre d'apaisement. Le reste est dû au grand prestige des Newman, des Manning, à la valeur morale du clergé catholique et à son nombre croissant, enfin au mouvement général qui entraîne aujourd'hui les peuples sérieux à plus de tolérance et de vrai libéralisme. Ajoutez à cela, qu'il y a des préjugés, les plus grossiers et par là même les plus dangereux, qui ne peuvent vraiment pas

tenir devant l'accroissement de l'instruction, des voyages, des relations internationales. Faut-il vous dire le fait incroyable qui m'est arrivé à moi même, il y a deux ans, au *Summer Meeting* d'Edimbourg? Je m'étais lié avec un charmant étudiant d'Écosse, non pas des plus instruits, mais plein de cœur et très distingué de manières. Un jour que j'étais dans sa chambre à feuilleter avec lui des poésies de Longfellow, le grand poète américain, nous tombâmes sur la pièce qui a pour titre *A Psalm of Life*, « Un Psaume de vie », et nous y lûmes ces vers :

Laisse le passé mort ensevelir ses morts !

Agis, agis dans le présent qui est la vie.

Ton cœur dans la poitrine, et Dieu au-dessus de ta tête.

Je l'interrompis alors pour lui dire que j'avais fait de ces trois vers, tant je les trouvais beaux, l'épigraphe d'un de mes livres¹. Voilà mon jeune ami qui me regarde avec stupéfaction, et qui me fait répéter ma phrase. Je la répète, et je lui demande, étonné à mon tour, ce qu'il trouve là d'extraordinaire : « Mais je pensais, me dit-il textuellement, que les catholiques romains ne croyaient pas en Dieu et qu'ils adoraient seulement la Vierge Marie. » Je tirai alors mon bréviaire de ma poche, je lui montrai à la première page le *Credo in Deum* et ensuite

1. *Nouvelles tendances en religion et en littérature*. Paris, Lecoffre.

les psaumes qu'il était habitué à chanter lui-même dans son temple. Il me demanda pardon, me secoua la main à me la rompre, et, au dernier mois d'août, il ne m'avait plus l'air de croire que nous sommes des idolâtres. C'est un cas extrême, mais réel; et quand je dis extrême, je ne puis m'empêcher de penser à cet évêque anglican qui vient de nous reprocher de « déifier » le Pape. Il a fallu que M. Boudinhon lui prouve dans la *Revue anglo-romaine* que les textes invoqués par lui nous paraissent absurdes à nous-mêmes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leurs plus grands préjugés ne tiendront pas longtemps devant les éclaircissements qu'amènent tous les jours des relations cent fois plus nombreuses que jadis, relations dues aux lettres, aux revues et aux journaux, aux affaires elles-mêmes et surtout aux voyages. Et cela n'est pas moins vrai de nos propres ignorances. Ainsi, sur le délicat problème des ordinations anglicanes, de récents travaux nous auront appris que, si elles sont affectées d'un grave doute au point de vue du rite et de l'intention¹, elles n'ont, d'autre part, subi aucune interruption dans le cours des siècles, pas même aux époques les plus difficiles. Ainsi encore, sur la

1. Nul n'ignore que ce doute a été tranché, depuis, dans le sens négatif, et que le Saint-Siège a déclaré invalides les Ordres anglicans.

question des formulaires et des croyances, les voyages et la simple lecture des livres officiels de prières nous enseignent que tout anglican admet intégralement le symbole des apôtres et celui de Nicée ¹.

A mesure que de part et d'autre on se connaît mieux, on s'estime, on s'aime davantage ; l'hostilité va s'affaiblissant, la réunion devient à la fois plus désirée et moins impossible. Mais sous quelle forme s'accomplira-t-elle, sous quelle forme doit-on la poursuivre, voilà sans aucun doute, des diverses questions que nous avons soulevées, la plus importante et la plus pratique. Faut-il chercher l'union collective ? faut-il chercher les conversations individuelles ? Telle est l'alternative ; tels sont les deux plans de campagne qui ont chacun leurs partisans et que, pour mon humble part, j'adopte aussi bien l'un que l'autre.

V

Il faut d'abord s'entendre lorsqu'on parle d'union collective. Les plus optimistes n'ont jamais espéré de voir tous les protestants

1. On ne saurait être aussi affirmatif pour ce qui concerne le symbole de saint Athanase. Beaucoup d'anglicans ne l'admettent pas, et il y a des clergymen qui le retranchent du « Service ».

anglais revenir ensemble à l'Église romaine. L'union en corps ne pourrait se faire que là où il y a réellement un corps constitué, là où il reste des évêques et un clergé organisé, c'est-à-dire dans l'Église établie ou épiscopaliennne, dans la *Church of Engand*. Mais cette Église elle-même comprend deux parties bien distinctes, la *High Church* ou Haute Église, qui, ayant conservé beaucoup de coutumes catholiques, en reprend chaque jour davantage, et l'Église basse ou *Low Church*, qui est plus imprégnée de protestantisme et qui n'éprouve pour nous que de l'antipathie. Dans la *High Church* seule on rencontre des esprits favorables à l'union.

Y a-t-il lieu d'espérer que, grâce à la *High Church*, une entente se fera quelque jour entre l'Église établie et l'Église romaine? telle est donc la question exacte qui devrait se poser lorsqu'on parle d'union collective. A cette question les uns répondent non, les autres répondent oui.

Ceux qui répondent oui, vous les connaissez. C'est, en Angleterre et du côté anglican, lord Halifax avec ses amis; en France, M. l'abbé Portal. L'un et l'autre ont su habilement travailler l'opinion des deux côtés de la Manche; et c'est grâce à leur zèle, grâce à leur énergie, que la question a fini par s'imposer, par être prise au

sérieux, par grouper un certain nombre de bonnes volontés. La *Revue anglo-romaine*, fondée par eux, donne l'idée très exacte de ce qu'ils se proposent¹.

Ils ont tout d'abord voulu mettre en rapports les catholiques et les anglicans, les présenter en quelque sorte les uns aux autres et les faire entrer en conversation, attendant le reste de la bonne foi des hommes et de la grâce de Dieu. Ils ont soulevé comme point de départ la question des ordres anglicans, qui a été traitée avec tant de compétence par les professeurs mêmes de cet Institut, MM. Duchesne, Gasparri et Boudinhon. Une fois la controverse amicalement engagée là-dessus entre anglicans et catholiques, lord Halifax et M. Portal espèrent qu'on en viendra aussi à traiter les autres sujets de désaccord (comme est en premier lieu l'autorité du Pape), à s'expliquer avec bienveillance, à dissiper les préjugés et, finalement, à établir l'entente.

Tel n'est pas le sentiment des catholiques anglais; et, sans rappeler les diverses occasions où ils se sont exprimés là-dessus avec une netteté des plus fermes, je croirai vous avoir fait connaître assez leur manière de voir, si je

1. Il faut se reporter, pour la juste appréciation de ce passage, à l'époque où cette conférence a été prononcée (1896). La décision de Rome contre la validité des Ordres anglicans, amena, un peu plus tard, la rupture de tout pourparler et la disparition de la *Revue anglo-romaine*.

vous cite une déclaration toute récente du cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. Le 19 janvier de cette année même, il écrivait au P. Ragey, l'auteur de la *Crise religieuse en Angleterre*, une lettre destinée à servir de préface à cet excellent ouvrage, et dans laquelle il disait textuellement :

« Je n'ai aucune confiance dans la prédiction d'une conversion *en masse*. Ce n'est pas de cette manière que se convertit un peuple comme le peuple anglais. Un converti a besoin de beaucoup d'instruction avant que sa conversion soit profonde ; une conversion en masse pourrait facilement finir par une confusion en masse. Mais la conversion des âmes par unités, — exactement comme elles entrent dans le monde et en sortent pour se présenter au jugement par unités, — tel est le résultat que j'attends de la prière et de la dévotion à Notre-Dame. »

« Une conversion en masse pourrait facilement finir par une confusion en masse. » Le jugement est net, et il faut bien reconnaître qu'il est adopté par tous les catholiques anglais, soit qu'ils connaissent mieux que nous les difficultés de la situation, soit que le souvenir du passé les incline à moins d'optimisme.

Entre ceux qui espèrent l'union collective et ceux qui la croient impossible, j'avoue qu'il est difficile de prendre parti. Mes désirs vont d'un

côté, ma raison penche de l'autre ; évitez-moi la peine de me prononcer ou contre ma tête ou contre mon cœur. Une chose en tout cas certaine, c'est qu'on ne perd pas son temps lorsqu'on poursuit l'union collective. On ne peut attendre qu'un grand bien des relations qui se créent à ce propos, des lettres, des visites, des discussions courtoises qui sont échangées, des conférences enfin que l'on projette, paraît-il, de convoquer entre membres des deux Églises. Tout cela favorise les bons rapports, dissipe les préjugés, fait naître et entretient l'estime, l'affection, le désir de l'accord final, et vous savez qu'on est toujours plus près de s'entendre lorsqu'on est parvenu à s'aimer un peu.

Mais, que l'on fonde plus ou moins d'espoir sur l'union collective à venir¹, il est une œuvre présente qui ne doit pas y être subordonnée, une œuvre qui passe avant tout le reste et qu'il ne faut à aucun prix sacrifier : c'est le travail immédiatement utile des conversions individuelles. Je ne sais lequel se tromperait plus lourdement : du catholique (et, grâce à Dieu, je n'en sais pas de tel) qui refuserait d'aider aux conversions particulières sous prétexte de ne

1. Nous n'aurions plus maintenant à prendre les mêmes précautions pour écarter ce beau rêve. Il s'est évanoui de lui-même le jour où furent condamnés les Ordres anglicans.

pas nuire au projet de réunion globale ; ou bien de l'anglican, qui, suffisamment éclairé de la grâce pour reconnaître le bon droit de l'Église romaine, attendrait pour s'adjoindre à nous l'heure hypothétique de la conversion en masse. Or, il se trouve malheureusement un certain nombre d'âmes, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, pour se nourrir d'une telle illusion. Que ne pouvons-nous d'ici les éclairer sur leur subtile et dangereuse erreur ! Que ne pouvons-nous leur faire entendre que l'union collective est nécessairement lointaine et qu'ils sont avant tout, devant Dieu, responsables personnellement et pour leur âme en particulier !

Est-il possible de nous associer de loin aux généreux efforts que tente pour les conversions individuelles le clergé catholique anglais ? Je le crois, Messieurs, et j'en choisis pour preuve, entre beaucoup d'autres, l'émouvant appel qui nous était fait, il y a moins de deux mois, par le vénérable archevêque de Westminster :

« Dans les temps de notre ancienne Église, écrit au P. Ragey le cardinal Vaughan, les évêques de la Grande-Bretagne envoyèrent chercher dans les Gaules l'assistance contre les invasions de l'hérésie. Au temps de saint Augustin, la France vint au secours de la naissante Église d'Angleterre...

« Nous ne pourrions jamais oublier que le

mouvement religieux qui se produit aujourd'hui en Angleterre doit en grande partie son origine aux merveilleux exemples de piété, de désintéressement et de foi donnés par des milliers d'émigrés français qui vinrent se réfugier en notre pays à la fin du siècle dernier. Et maintenant, par votre intermédiaire, je fais un appel à l'Église de France afin qu'elle vienne de nouveau à notre secours et que, par une prière organisée et persévérante, elle nous ouvre le réservoir des cieux et qu'elle fasse pleuvoir sur nous une telle abondance de grâce divine et efficace que l'Angleterre puisse rentrer dans le bercail de Pierre. »

Je parle ici à une assemblée de chrétiens. Ils ne seront pas étonnés de voir l'archevêque de Westminster réclamer de nous avant toutes choses de ferventes prières, des prières persévérantes. L'œuvre de conversion est, sans doute, une œuvre de lumière et d'intelligence ; mais elle est bien plus encore l'œuvre de la grâce et de la volonté. Comment voulez-vous qu'en pareille matière on compte uniquement sur l'étude et la controverse, quand on a vu une âme aussi grande, aussi éclairée et aussi généreuse que celle de Newman hésiter tant d'années avant d'abjurer ; quand on a rencontré maintes fois, comme il m'est arrivé, des anglicans parfaitement instruits de tous nos dogmes, spéculati-

vement convaincus de la vérité de notre Église et restant quand même dans la leur avec une parfaite tranquillité d'âme, sous prétexte que les différences n'ont rien d'essentiel et qu'ils trouveraient peu digne d'abandonner leurs frères ?

Nous parlions de Newman. Est-ce que nous ne savons pas que sa conversion se produisit après que de vraies ligues de prières se furent formées pour l'obtenir, lui, personnellement, de la grâce divine ? Est-ce que Pusey n'a pas raconté lui-même qu'en apprenant que de telles prières étaient faites par les catholiques, il tremblait « qu'elles ne fussent exaucées, et que Dieu ne leur accordât celui qu'ils demandaient » ?

A la suite de cette éclatante conversion (1845), Mgr Wiseman envoya une circulaire à tous nos évêques pour demander que les fidèles de France voulussent bien assister l'Angleterre de leurs prières continuelles. En 1856, le P. Ignace Spencer renouvela cet appel, qui avait trouvé chez nous un très grand écho. Des associations enrichies d'indulgences furent fondées dans ce dessein par beaucoup d'évêques. Si la plupart ont disparu, faute d'être organisées en une archiconfrérie centralisatrice, il en subsiste certainement plusieurs, et nous appelons de nos vœux l'homme providentiel qui s'entendra avec les catholiques anglais pour relever

et propager en France une œuvre aussi opportune, aussi nécessaire¹.

Je n'ai le temps de vous indiquer que ce seul moyen de collaborer à la tant désirable conversion de l'Angleterre. Et de fait, c'est de beaucoup le principal. J'aurais voulu également vous dire combien il serait juste et en somme facile, grâce aux journaux religieux de toute nuance, de se tenir désormais au courant de ces graves questions. Pour le passé, et pour le présent, même, le livre du P. Ragey sur la *Crise religieuse en Angleterre*² nous dispensera de plus amples recherches. Le P. Ragey est l'homme de France qui comprend le mieux le problème anglican ; on s'aperçoit qu'il sait l'anglais à fond et qu'il a passé plusieurs années à Londres, chez ses confrères maristes, à Notre-Dame de France et dans la paroisse de Sainte-Anne. Ceux d'entre vous qui liront son livre seront du premier coup parfaitement renseignés. Connaître la question, c'est la condition essentielle soit pour y prendre intérêt nous-mêmes et tourner de ce côté nos prières,

1. Depuis que cette conférence fut prononcée, il a été établi à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice et sous le vocable de *Notre Dame de Compassion*, une archiconfrérie dont le but essentiel est de prier pour la conversion de l'Angleterre.

2. Lecoffre, éditeur. — Rien ne vaut maintenant les études de M. Paul Thureau-Dangin sur la *Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*.

soit pour donner des réponses utiles, quand l'occasion s'en présente, aux anglicans que nous rencontrons, même à Paris, et qui assez souvent encore peuvent nous consulter.

Enfin j'aurais voulu vous signaler entre autres œuvres celle qui s'appelle *la Ligue des Martyrs anglais*. Elle a pour but de venir en aide aux nouveaux convertis et spécialement aux ex-ministres protestants qui se trouvent, par suite de leur adhésion au catholicisme, plongés avec leur famille dans une véritable misère. La Ligue s'occupe en particulier d'élever leurs enfants, et elle est, à cet égard, en pleine activité, grâce, notamment, aux Jésuites de Stonyhurst et aux Ursulines d'Oxford qui leur ouvrent, celles-ci leur couvent, ceux-là leur collège.

Mais il me faut conclure, sans avoir seulement le temps de la résumer, cette trop longue conférence.

Si je vous ai dit combien l'union est nécessaire à l'Église anglicane et même à l'Église romaine, je ne vous ai dissimulé en aucune façon les obstacles auxquels elle se vient heurter. Ces obstacles doivent-ils, malgré la beauté de la cause, nous faire perdre l'espoir et le courage?

A cette question laissons répondre deux voix

autorisées, Léon XIII lui-même et l'anglican le plus dévoué à la cause de l'union, celui qui, ces derniers jours, recevait à Paris un accueil si sympathique et si mérité, lord Halifax.

« Il y a de nombreuses difficultés de part et d'autre, disait, il y a un an, le noble lord au congrès de Bristol, mais la nécessité de l'homme est pour Dieu l'occasion d'agir. *There are numerous difficulties on each and every side; but man's necessity is God's opportunity.* »

Et le Saint-Père écrit dans sa lettre aux Anglais : « S'il se présente quelques difficultés, elles ne sont pas de nature à arrêter notre zèle apostolique ni à faire obstacle à notre énergie. Sans doute, les nombreux changements qui sont survenus et le temps lui-même ont permis aux divisions existantes de prendre de plus profondes racines. Mais est-ce là une raison pour abandonner toute espérance de réconciliation et de paix? Non, s'il plaît à Dieu. En effet, nous ne devons pas juger les événements que du point de vue humain ; nous devons plutôt considérer la puissance et la miséricorde de Dieu. Dans les entreprises grandes et pénibles, pourvu qu'on s'y consacre avec une volonté ardente et droite, Dieu se tient à côté de l'homme, et c'est précisément dans ces difficultés que l'action de la Providence brille avec le plus d'éclat. »

N'êtes-vous pas frappés comme moi de ce qu'il y a de presque identique dans le courage, dans la surnaturelle confiance du Pape et de l'illustre anglican ?

Ayons donc nous-mêmes grand cœur et bon espoir. Demandons à Dieu, sans nous lasser, la réunion de tous ses enfants en une seule famille, en une même Église, sous l'autorité de celui qu'il en a fait le chef. Entretienons dans nos âmes et témoignons en toute circonstance une ardente sympathie pour les anglicans, nos frères séparés. Unissons-nous enfin, par nos prières, par notre affection, par nos efforts, par notre générosité, à toutes les œuvres de zèle qu'entreprennent pour la conversion de leurs compatriotes les vaillants catholiques d'Angleterre, — nos frères unis, ceux-là, convertis admirables de ces derniers temps, ou nobles héritiers de ceux qui souffrirent trois siècles pour garder leur foi.



IX

RUSKIN

ET

LA RELIGION DE LA BEAUTÉ¹

Carlyle, après avoir entendu une conférence de Ruskin « sur les feuilles d'arbres », demeurerait comme tout étourdi devant l'extraordinaire profusion d'idées, devant le chaotique *embarras de richesses* qui venait de s'offrir à lui. La même prodigalité se retrouve dans tous les écrits de Ruskin, et ils remplissent plus de trente volumes. Or M. de la Sizeranne n'a rien moins entrepris que de résumer, d'expliquer et de

1. Depuis qu'ont paru ces lignes (*Bulletin critique* du 15 janvier 1898), de nombreux ouvrages sont encore venus attester, et fortifier en même temps, la vogue dont Ruskin jouit maintenant en France, pour le plus grand bien de la cause idéaliste. Les catholiques s'intéresseront tout spécialement au charmant livre d'Henriette et Jean Brunhes, *Ruskin et la Bible*. Une traduction des principales œuvres du grand écrivain a commencé de paraître chez l'éditeur Beauchesne.

juger en un livre unique¹ toute l'œuvre de l'esthète anglais.

L'étonnant, c'est qu'il paraît bien y avoir réussi. Son étude produit d'abord une impression confuse et déconcertante. Qu'est-ce que cette façon nouvelle de considérer à part, chez un écrivain, la physionomie, les paroles, la pensée? Mais très vite l'on s'aperçoit que ce dessein original est celui qui convenait le mieux à l'original auteur de *Sesame and Lilies* et que, pour mettre en ordre tant d'idées, il ne fallait ni un plan moins vaste, ni des lignes moins flottantes. Ajoutez qu'autrement on n'aurait pas pu garder une si libre allure, faire place à tant de citations exquises, laisser courir dans ces notes esthétiques l'abandon, le charme, la poésie et l'émotion sans lesquels ce serait folie de vouloir dépeindre un génie comme Ruskin. Il faut connaître les œuvres ruskiniennes pour s'imaginer la difficulté qu'il y avait à en enfermer dans un petit livre, sans nullement la dénaturer, toute la subtile essence. M. de la Sizeranne pouvait seul le faire. Après l'*Histoire de la peinture anglaise*, une œuvre comme celle-ci achève d'établir au tout premier rang, malgré sa jeunesse, le déjà célèbre critique d'art.

1. *Ruskin et la Religion de la Beauté*, par Robert de la Sizeranne. Un vol. in-12, chez Hachette.



Pour se faire l'idée du prestige que possède Ruskin parmi ses compatriotes et en tout pays de langue anglaise, ce n'est peut-être pas assez de penser aux honneurs que Victor Hugo recevait chez nous vers la fin de sa vie. Autant que des philosophes, ses écrits sont goûtés du peuple et des femmes; il ferait faire aux plus simples de l'esthétique, de la morale, de la sociologie. M. de la Sizeranne, qui, pour le mieux comprendre, a refait chacun des pèlerinages accomplis par lui, retrouvait dans toutes les villes d'art des troupes d'Anglais qui réglaient leurs admirations sur celles de Ruskin. Il est du plus grand luxe et du meilleur goût de s'offrir en cadeau la toile filée au rouet dans les primitifs ateliers que Ruskin a ressuscités en haine des fabriques. Les ouvriers anglais cherchent dans ses huit volumes de *Fors Clavigera* des arguments pour leurs systèmes de réforme et des secours pour grandir dans la vie morale. Ajouterai-je qu'à Chamonix, dans ce décor alpestre qui lui a inspiré ses plus belles idées, et où il n'est pas revenu depuis dix ans, je retrouvais son nom, l'été dernier, dans le souvenir des guides et des gens du pays, tant il est vrai que cet homme portait au front le

signe et le rayonnement qui en imposent à tous ?

Ruskin n'a point semé que des idées ; il a fait de jolis miracles, nous dit M. de la Size-ranne, qui le compare un moment à saint François d'Assise pour sa sympathie envers la nature : il a fait écouter sa philosophie, non des oiseaux, mais des femmes du monde ; et, s'il n'a point fait pousser de roses sur la neige, « il a mis dans les froides âmes britanniques ces fleurs vermeilles de l'enthousiasme ». Les Anglais lui doivent leur éducation esthétique, et c'est, pour une bonne part, grâce à lui qu'ils ne sont pas uniquement les premiers commerçants du monde.



Il a essayé de faire davantage et de réformer, en même temps que le goût, la société. Moins heureux dans ce domaine, il a perdu d'ingénieux efforts à combattre le progrès matériel d'aujourd'hui ; sur les ruines hypothétiques de notre monde moderne, il a voulu bâtir un charmant royaume d'Utopie où les gens de chaque caste auraient leur costume spécial, où les monnaies porteraient d'un côté l'effigie de saint Michel et de l'autre une branche de roses des Alpes, où il n'y aurait de « malheureux que les malades et d'oisifs que les morts ». Si

vous objectez que c'est impossible, je vous répondrai, comme la Sizeranne avec sa finesse attique : « Mais Ruskin n'a jamais dit que ce fût possible. Il a seulement dit que c'était indispensable. » Une meilleure justification, c'est qu'il a, pour sa part, toujours mis d'accord sa vie avec ses idées, travaillant par ses cours publics et ses fondations de musées à l'élévation de l'esprit populaire, ou faisant voyager ses livres en charrette pour éviter le contact de l'inesthétique chemin de fer. Quoi que vaille sa doctrine, du moins il la pratique; on ne lui reprochera pas d'être, suivant son expression, un de ces prêtres « qui dînent chez les riches et prêchent chez les pauvres ».

Quelques paradoxes, on le voit, déparent son système social. De même, si nous avons à parler de ses idées sur Dieu ou sur la vie future, nous ne saurions mieux faire que d'y voir, avec M. de la Sizeranne, « une métaphysique de paysagiste ». Mais ses erreurs ne se présentent pas sous une forme dangereuse, et, dans son œuvre immense, elles ne tiennent qu'une fort petite place. C'est en foule, au contraire, que s'y offrent à nous les plus belles maximes de morale, les plus justes vues sur l'art, les plus délicates pensées sur les beautés de la nature. Si ce libre esprit avait un système, ce serait de tout rapporter au dévelop-

pement du respect et de l'enthousiasme, « car admirer est la principale joie et le principal pouvoir de la vie ». Nul n'a vu ni décrit comme lui la beauté des choses ; il y vénère et il y montre vraiment « la signature de Dieu sur ses œuvres ». Poète, artiste, rêveur, tout ce que l'on voudra ; mais il voit plus loin que les philosophes et que les savants, lorsqu'il proclame insuffisante toute explication des êtres qui ne tient nul compte de leurs charmes. C'est bien d'expliquer la cause des forces ; mais la cause des *formes* ? C'est bien de fixer les *lois* de la création ; mais il s'agirait aussi d'en comprendre les *joies*.

Lorsque l'instant arrive pour lui de conclure en quelque sorte sa doctrine, Ruskin se retire à Chamonix pour la dernière fois ; il contemple, attendri, les courbes harmonieuses et puissantes du Mont-Blanc, les gris ou neigeux clochetons des aiguilles élancées, les riches gazons de la vallée alpestre ; et, avant d'entrer dans le repos crépusculaire d'une vieillesse trop longue, il ramasse d'un suprême effort les puissances de son génie, pour rédiger ainsi le testament de sa vie d'esthète : « Les lois, la vie et la joie de la beauté dans le monde matériel de Dieu, sont des parts aussi éternelles et aussi sacrées de sa création que, dans le monde des esprits, la vertu, et, dans le monde des anges, l'adoration. »

X

ART CATHOLIQUE?

SIMPLE NOTE POUR UNE ENQUÊTE¹

MES CHERS AMIS,

Le caractère purement négatif des réponses que j'ai à vous soumettre aurait peut-être dû me détourner de prendre part à votre enquête. Mais à qui parlera-t-on librement, si ce n'est à ceux qu'on estime capables de comprendre?

1. En janvier 1899, le *Sillon* avait institué auprès de quelques écrivains une enquête ainsi libellée :

I. La Renaissance idéaliste qui se manifeste depuis quelques années paraît-elle devoir s'orienter d'une manière définitive vers l'idéal chrétien ?

II. En particulier, ce mouvement aboutira-t-il à la création d'une littérature et d'un art catholiques ?

III. Le public catholique habitué à se contenter de la littérature « édifiante » et de l'art dit « de Saint-Sulpice » est-il apte à comprendre autre chose ? Est-il éduicable au point de vue littéraire et artistique ?

Parmi les réponses qui furent envoyées, nommons celles de MM. Huysmans, Coppée, René Bazin, Mithouard, G. Fonsegrive, Edouard Rod. La plupart concluent à la non existence d'un art catholique. — Depuis cette époque, une très intéressante tentative a été faite, et non pas sans succès, par la revue *l'Art et l'Autel*, afin de relever l'esthétique religieuse.

I. Dans ce que vous entendez sans doute par « la renaissance idéaliste » de ces dernières années il y a lieu de distinguer la part des *néo-chrétiens*, qui ont fait banqueroute, faute d'avoir compris que l'esprit et la morale du christianisme sont inséparables de ses dogmes, — et la part des chrétiens de race, comme vous, qui ne sont pas simplement des idéalistes. La question pourrait donc être mieux posée.

II. De ces derniers, de la jeunesse catholique d'aujourd'hui, dont l'élite se groupe autour du *Sillon*, doit-on attendre « la création d'une littérature et d'un art catholiques » ? — A parler franc, je ne le crois pas, et si vous voulez savoir le pourquoi de cette défiance inattendue, c'est qu'à mon humble avis il n'y a pas d'art ni de littérature *catholiques*. Il y a en littérature et en art, comme dans tout le reste, des catholiques capables de réussir et des catholiques incapables de rien faire de bon. Vous êtes des premiers ; c'est tout ce qu'il nous faut.

On a vu l'art servir au catholicisme. A-t-on jamais vu un art catholique ? Prenons l'architecture : il y a eu un art roman, qui a bâti des maisons et des églises romanes ; il y a eu un art gothique, dont les principes ont été appliqués, au moyen âge, dans les châteaux forts, les hôtels de ville et les cathédrales (mieux dans les cathédrales, parce que c'étaient alors,

à cause de la foi publique, les monuments qui présentaient le plus d'intérêt et d'importance); il s'est construit au xvi^e siècle des palais renaissance et des églises renaissance, comme plus tard des palais rococo et des églises rococo. Jamais il n'y a eu d'architecture catholique à proprement parler, de roman, de gothique ou de flamboyant catholique, de rococo catholique.

Il n'y a pas non plus à poursuivre la chimère d'une littérature catholique. Soyez d'excellents écrivains et d'excellents catholiques; cela pourra suffire, et l'on ne vous demandera ni une prose, ni des vers catholiques¹. Quand vous parlerez de religion, il faudra le faire avec conviction, justesse et intelligence, et c'est en

1. M. René Bazin fait à la même consultation une réponse à peu près semblable :

« Il n'y a pas, dit-il, de littérature catholique. Il y a des catholiques qui s'occupent de littérature, et qui apportent un souci de moralité que d'autres n'ont pas, ou n'ont pas au même degré. Leur nombre va croissant. Mais je ne pense pas que la transformation littéraire, qui semble s'annoncer de toute part, soit leur œuvre exclusive. Elle sera celle, également, d'une foule d'esprits de croyance incertaine, que leur noblesse naturelle, l'ennui, le dégoût des thèmes usés, inclinent vers une littérature mieux consciente de son rôle d'éducatrice, d'une inspiration plus chrétienne, plus populaire et plus largement humaine.

« Quant au public habitué, selon le questionnaire, « à se contenter de la littérature dite édifiante », — je suppose qu'on entend par là, uniquement, une certaine littérature romanesque, — je serais tenté de le croire singulièrement réduit, à en juger par le succès de plus en plus faible de cette littérature même. En tout cas, il est négligeable. On ne doit écrire ni pour lui, ni pour aucun public spécial, mais pour tout le monde. »

cela que vous vous montrerez des écrivains catholiques; mais ni l'Évangile ni l'Église de Dieu ne vous enseigneront de nouveaux secrets de littérature. Ils ont une tout autre mission, qui est essentiellement d'élever à l'ordre de la grâce les puissances de notre nature et de donner à nos actes un mérite surnaturel. Et sans doute le christianisme, par ses lumières et par ses secours, perfectionne la nature jusque dans son ordre; mais, de même que jamais il ne la combat ailleurs que dans ses défauts, jamais non plus il ne se substitue à elle, jamais il ne la dispense d'accomplir, à ses risques et périls, les fonctions dont Dieu l'a rendue capable. Voilà pourquoi tant de braves gens se trompent, qui, plus ou moins consciemment, demandent chaque jour à la religion de suppléer à leur effort, à leur travail, à leurs recherches, et de leur donner d'emblée un art catholique, une littérature catholique, une histoire catholique, une géographie catholique (la proposition m'en fut faite un jour). Pourquoi pas tout de suite une artillerie et des finances catholiques? Je n'ose pas m'aventurer plus loin aujourd'hui...

III. Si « le public catholique est éduicable au point de vue littéraire et artistique », je n'en sais rien. L'unique moyen, en tout cas, de l'y

préparer, serait de le rendre intelligent d'une façon générale. Tant que la masse catholique n'aura pas une foi éclairée et une bonne culture naturelle du goût (mais vous me faites admettre là de ces hypothèses ! je vous en laisse, mes chers amis, la responsabilité entière), la végétation de littérature édifiante et d'images ridicules contre laquelle s'indigne votre bon sens, continuera de pousser ses grosses feuilles et ses fleurs fades tout le long de la rue Saint-Sulpice, de la rue Bonaparte et de la rue Cassette.

Bien cordialement vôtre.

XI

ÉCRIRE SIMPLEMENT¹

I

On croit trop souvent que le style est complètement distinct de la pensée, et l'on prend la littérature pour une sorte d'ornement qui s'ajoute aux idées dans les grandes circonstances, par exemple lorsqu'on doit prêcher un panégyrique solennel ou écrire un compte rendu en quelque *Semaine religieuse*. On cherche alors des embellissements, et l'on ne fait qu'enlaidir son œuvre. On se donne beaucoup de peine pour mal dire ce qu'on aurait exprimé mieux et plus facilement en se laissant aller à la nature. Le grand art d'écrire, c'est de penser juste et de dire simplement ce qu'on pense; c'est de penser pour de bon et de parler de même.

1. Ces pages reproduisent un rapport qui fut envoyé au Congrès sacerdotal de Bourges, et lu en séance de travail par M. l'abbé Lemire, rapporteur général de la Section des Etudes (septembre 1900).

Comme l'idée vraie est celle qui égale son objet, le bon style est celui qui, sans rien de plus, ni rien de moins, égale les expressions à la pensée ou au sentiment qu'il s'agit de traduire. A viser plus haut, l'on ne fait qu'atteindre le vide, parler pour ne rien dire ou du moins pour n'être pas compris. De là vient peut-être que c'est la faute du prédicateur si, comme l'a dit Pascal, « il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vêpres » (A. VII. 36). Le principal défaut de notre style, c'est le manque de simplicité. Nul n'est obligé d'être un grand écrivain ; mais chacun a le pouvoir et le devoir de ne pas ridiculiser, en visant à l'effet, sa propre personne ou, ce qui est plus grave, les idées qu'il défend.

II

Il faudrait cultiver de bonne heure ce goût de la simplicité, du naturel, de la vérité sans fard, et l'on devrait, dès les premières classes du petit séminaire, blâmer chez les élèves tout ce qui n'est pas pensé clairement et exposé avec candeur, tout ce qui est convention pure, bavardage soi-disant fleuri, raisonnements non sincères. Avouons-le humblement : la fausse rhétorique disparaît de chez nous plus lentement que d'ailleurs, et l'on a pu longtemps (aujourd'hui-
-

d'hui c'est moins juste) appeler style de sacristie ou de *Semaine religieuse* ou même... qu'allais-je dire? un style très célèbre par ses périphrases et par ses fleurs artificielles.

Au petit séminaire donc, que le professeur se montre impitoyable pour ce mauvais goût et qu'il ne le tolère jamais sans sévir, dans les copies de ses élèves. Cela suppose évidemment qu'il corrige les devoirs français, et je n'entends point par là qu'il se contente, après une lecture rapide, d'y inscrire la note méritée, mais j'entends qu'il les rende à l'auteur couverts de remarques et de conseils pratiques. Plusieurs de nos abbés, candidats de licence, m'ont dit n'avoir jamais reçu de tels devoirs avant ceux que nous leur rendons nous-mêmes dans ces conditions. Je ne voudrais pas être dans la conscience de ceux qui négligent à ce point leurs obligations d'état. Les corrections du maître sont indispensables, je ne dis pas pour donner aux apprentis écrivains les qualités qu'ils n'ont point reçues de la nature, mais pour développer leurs dons et surtout pour les corriger de leurs mauvaises habitudes de style.

Il y a des défauts qu'on garde toute la vie, dans ses sermons, dans ses articles, dans ses livres, et que des conseils judicieux eussent fait disparaître au bout de deux ou trois essais sérieusement corrigés.

III

Il ne faudrait pas croire qu'on n'ait plus à se préoccuper, au grand séminaire, de cette formation du goût. Bien au contraire, c'est alors qu'on y travaillerait avec plus de fruit et de facilité. On n'apprend pas à écrire avant de savoir penser; et les classes littéraires, par cela même qu'elles précèdent la philosophie, gardent nécessairement quelque chose de factice, de superficiel. La justesse et le bon ordre des idées, ce fond de tout écrit sérieux, appartiennent plus à l'enseignement des grands séminaires qu'à celui des petits. C'est au temps de sa philosophie et de sa théologie que le jeune homme peut apprendre à écrire et à composer. Qu'on lui fasse donc alors traiter en français quelques-unes de ces si attrayantes questions qui sont la matière de ses études, et qu'il apprenne à parler avec intérêt de Dieu, de l'âme, des rapports entre Dieu et l'âme.

Comment se peut-il faire qu'avec des vérités aussi admirables que les nôtres, nous arrivions si rarement à intéresser nos lecteurs ou nos auditeurs, sinon parce que ces vérités ne nous ont presque jamais apparues que sous une forme abstraite, revêtues d'une langue étrangère et morte, objets de spéculation plutôt que force

vivante? Certes, il faut connaître la théologie dans ses formules authentiques et immuables; mais, en même temps, nous devons nous l'assimiler, la faire nôtre, en enthousiasmer notre esprit et notre cœur. Et rien peut-être ne serait plus utile pour cela que de nous obliger à l'exprimer en style personnel dans le temps même où nous l'approfondissons pour la première fois; rien ne serait plus utile que de joindre à nos études latines de dogme et de morale des compositions françaises sur les mêmes matières¹.

Mais, au grand séminaire comme au petit, je crois qu'il serait indispensable de faire corriger ces essais par des hommes compétents.

Presque toujours ce soin pourrait être confié à l'un des directeurs de la maison, et ce serait évidemment le procédé le plus simple. Cependant (et l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable ni de blessant), si aucun des quatre ou cinq professeurs du séminaire n'était préparé à ce travail, pourquoi ne pas recourir à quelqu'un du dehors? On peut trouver un prêtre sérieux et qui sache écrire, soit parmi les chanoines, soit parmi les professeurs de rhétorique ou de philosophie des établissements secondaires; on peut avoir un vicaire, un aumônier ou un rédacteur de la *Semaine religieuse*, qui possède

1. C'est ce qui se fait déjà en plusieurs diocèses.

sa théologie et qui ait passé sa licence ès lettres. Dans cinq de nos grandes villes il y a des facultés catholiques. Pourquoi, là du moins, ne pas user de leur personnel ? Qui sait si on ne pourrait même pas demander à tel ou tel de leurs professeurs de se transporter deux fois par an dans un séminaire lointain pour y expliquer, avec toutes sortes de conseils pratiques, les sujets qu'il aurait lui-même donnés à traiter, et pour rendre aux élèves, de la main à la main, les copies qu'il aurait d'avance corrigées ? Est-ce que ce ne serait pas là une très bonne façon d'extension universitaire ?

IV

Même au delà du grand séminaire, et tout au moins pendant les premières années du ministère, le prêtre ferait bien de soumettre à des amis éclairés ou à quelques-uns de ses anciens maîtres, non pas certes tout ce que la nécessité l'oblige de produire, mais les travaux (sermons, conférences, articles) auxquels il aurait pu donner le plus de temps et de soin. Si l'on ne possède ni ami ni maître qui puisse ou veuille s'en charger, pourquoi ne pas recourir discrètement, au besoin en offrant une compensation, à quelque professeur instruit et chargé de famille

pour qui cette façon de compléter son budget serait pour le moins aussi intéressante que des répétitions de baccalauréat? On prend bien, et l'on a raison, des leçons de diction et de musique; ce que l'on dit est aussi important que la manière de le dire, ou même de le chanter.

Le choix des lectures aidera beaucoup aussi à la formation du goût.

Dans la mesure où le temps nous le permet, recommençons nos études classiques. Prenons pour guide quelque récent manuel de littérature grecque, latine ou française, et lisons dans l'original ou dans une bonne traduction les meilleurs écrits de toutes les époques, en insistant de préférence sur l'âge classique de la littérature grecque ainsi que sur le xvii^e et le xix^e siècles français. Nous serons émerveillés du charme qu'offrent les grands auteurs, et notre esprit se moulera naturellement sur la simplicité harmonieuse de leur langage, comme sur leur façon élevée, claire, naturelle, de traiter les questions générales.

Sommes-nous tellement pressés que nous ne puissions jamais ouvrir, même par manière de repos, Sophocle, Platon, Racine, Chateaubriand, Lamartine, ni faire le moindre pas hors des études professionnelles, il nous reste, du moins, la ressource, parmi les ouvrages religieux, de lire de préférence ceux qui l'emportent sur les

autres par le style en même temps que par la pensée.

Même regardée du point de vue humain, la Bible tout entière est apte à nourrir et à élever l'esprit : l'Ancien Testament, surtout par sa poésie, le Nouveau Testament, surtout par son incomparable mélange de simplicité et de profondeur. Les Pères de l'Église sont, en grand nombre, des écrivains de premier ordre en même temps que des maîtres de la doctrine. Dans notre littérature française, que d'auteurs admirables parmi les théologiens, les orateurs et les philosophes chrétiens ! Quelles ressources n'offrent pas, à eux seuls, Bossuet et Lacordaire, ou même, sans vouloir trop les rapprocher d'eux, le P. Gratry et M^{sr} d'Hulst !

XII

UN MOT

DE L'INITIATIVE

(Simple suggestion pour Discours de Prix)

Voici poindre déjà, sur notre horizon scolaire, les tristes discours de prix¹, et la Providence, une fois de plus, par cette coutume invétérée, s'apprête à rappeler aux frivoles mortels, qu'enivre l'approche des vacances, qu'il n'est point ici-bas de prospérité parfaite :

*Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid!*

Mais ce ne sont pas les auditeurs ou les spectateurs de ces tentatives oratoires qui doivent inspirer le plus de sympathie aux âmes pitoyables. Ils n'ont jamais à prolonger au delà

1. Ces lignes parurent vers la fin de l'année scolaire, 1^{er} juillet 1896, dans l'*Enseignement chrétien*, organe de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne.

d'une heure leurs exercices de patience. Soyons sincères et justes : la vraie victime du discours de prix, c'est celui qui le prononce. Et encore celui qui le prononce ? disons, pour plus d'exactitude, celui qui le prépare. Que si, comme il arrive, ces deux personnages n'en font qu'un, c'est, chez celui-là, l'homme de pensée qui l'emporte, en quantité de travail, sur l'homme de parole ; ainsi, du moins, a-t-on droit de le supposer.

Le voilà donc, le pauvre orateur, désigné, suivant les us et coutumes du lieu, soit par la dignité de sa fonction, soit par le cycle fatal des tours de rôle !

Dès les premiers jours de juillet, on lui voit prendre des airs assombris, fuir la cour des jeux et les salles communes, s'égarer, la classe finie, dans les coins solitaires des parcs, le long des prés où s'achève la fenaison, au bord des « guérets » où les blés mûrissent. Et, dans ces lieux charmeurs que la poésie de l'été enveloppe d'une brume lumineuse et tiède, il cherche, hélas ! il cherche un sujet de discours.

Bien que je sois, cette année, libéré de ce souci par une fuite opportune et prématurée au delà des mers (c'est le ton soutenu de notre exorde qui m'oblige à employer ce pluriel noble, crainte de descendre trop brusquement au langage pédestre et sensé), mon cœur ne se

ferme pas au silencieux appel de tant d'infortunés, et la charité me porte à leur suggérer de loin une matière à tirades éloquentes, ou plutôt, — car il se fait temps de parler pour de bon, — une matière à conseils sérieusement utiles.



S'ils veulent entrer de plain-pied dans les plus intimes préoccupations de la pensée actuelle, s'ils veulent vraiment parler à la génération nouvelle de ce qui l'intéresse le plus, de ce qu'elle a le plus besoin de savoir et de pratiquer, d'un bien que s'accordent à combattre les sophistes les plus avancés et les tenants les plus convaincus de la routine, d'une qualité naturelle sans laquelle la foi elle-même ne serait qu'une force paralysée, d'une vertu enfin, qui, très utile toujours, est devenue de notre temps absolument indispensable au progrès moral de chaque homme non moins qu'à son succès en toutes sortes d'entreprises : eh bien, qu'ils entretiennent leurs auditeurs de l'*initiative*.

Après n'avoir longtemps signifié que l'action de quelqu'un qui *commence* une entreprise, qui l'entame le premier, le terme d'*initiative* a vu, dans les derniers temps, s'élargir sa compré-

hension. Extrêmement riche de sens, il contient maintenant l'idée de toutes les qualités que nous jugeons nécessaires à l'homme pour qu'il trouve en lui-même ses principes de conduite et de pensée, pour qu'il dépende le moins possible des circonstances extérieures, pour que, en deux mots, son activité se meuve par le dedans et non par le dehors.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en attriste, c'est un fait reconnu que désormais, pour la généralité des hommes, des crises presque inévitables se produisent, où ils éprouvent le besoin de s'assurer des fondements de leur foi ; où leurs principes sociaux, moraux peut-être, ont tout l'air de chanceler ; où leur situation matérielle elle-même, quelque solide qu'elle ait paru jusque-là, menace de tomber en ruine, s'ils ne l'étayent d'un vigoureux effort. Et le temps est passé des tranquilles sommeils et des longs repos, des jours qui succédaient aux jours sans amener dans l'esprit ni dans le monde d'autres changements que ceux de la maturité, de la vieillesse, des accidents communs et faciles à prévoir. Lorsqu'on va répétant qu'à une situation nouvelle il faut des hommes nouveaux, on ne saisit pas toujours la portée de ce qu'on dit ; mais, pourvu que l'on s'en rende compte, c'est une parole débordante de sens.

En un temps où, par l'inévitable confusion des lectures et des entretiens, toutes nos convictions doivent subir fatalement l'assaut d'une idée contraire, comment les sauverons-nous, comment les préserverons-nous, si elles n'ont pas poussé en notre esprit des racines profondes, si nous les possédons sans savoir pourquoi et simplement par habitude, parce qu'on nous a dit que c'était mieux comme cela ? — Voyez donc, de ce côté, tout l'avantage qu'il pourrait y avoir à ne pas cultiver presque exclusivement, dans l'intelligence des enfants, cette vertu commode qu'on nomme docilité, mais à y développer avec plus de soin que tout le reste la sincérité, la spontanéité, le besoin de se rendre compte des choses par eux-mêmes et de n'admettre qu'à bon escient les idées toutes faites.



S'il est vrai, d'autre part, que les pratiques de la religion et de la délicatesse morale, auxquelles notre mission est de former les jeunes gens, doivent se heurter plus tard à des contradictions, à des railleries, à des difficultés de toute nature, voire à de sérieux conflits d'intérêts, est-ce qu'il suffira, pour donner à de telles pratiques un fondement solide, de les édifier

sur l'obéissance aveugle et sur la routine collective ? Est-ce que, pour rendre les vertus durables, il n'en faudra pas faire avant tout des vertus personnelles, individuelles, je dirai même, dans un certain sens, des vertus éprouvées ?

Qu'on me permette, à ce propos, de rappeler un fait authentique. Il y a une quinzaine d'années, dans une ville de province, où se trouvaient en concurrence un collège municipal et une institution libre, on supprima l'aumônerie du collège. A la suite de cette mesure, beaucoup de pères de famille, qui ne tenaient pas à la religion, mais qui tenaient encore à certaine morale, et qui savaient qu'il n'en est guère de possible pour la jeunesse en dehors de l'éducation religieuse, résolurent de confier leurs enfants à l'institution libre. Ils ne demandèrent au vénérable supérieur qu'une seule concession, le déplacement du congé mensuel : il avait lieu du mardi soir au jeudi matin ; ils voulaient qu'on le mît du samedi au lundi, parce que le samedi (c'était un pays de gros fermiers) ils venaient au marché de la ville et qu'ils éviteraient ainsi, pour emmener les enfants, l'ennui d'un déplacement spécial. Quoi de plus raisonnable ? Le saint homme de supérieur s'y refusa énergiquement, de peur que les élèves, ainsi rendus à leur famille un dimanche

sur cinq, n'en profitassent pour manquer la messe. Comme s'ils eussent été destinés toute leur vie à y être conduits en rangs, et que l'on n'eût pas dû accepter avec empressement l'occasion qui se présentait de les habituer petit à petit à y aller d'eux-mêmes, en leur demandant, au confessionnal ou ailleurs, s'ils avaient été fidèles à ce devoir, en leur expliquant les raisons qu'il y a de le remplir, en les reprenant de leurs défaillances, en les relevant, en les fortifiant !



Mais ce n'est pas seulement dans l'ordre moral et religieux qu'il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de faire prendre le pas aux vertus vraiment personnelles. C'est jusque dans la conduite matérielle de la vie que l'initiative est devenue qualité maîtresse ; et là aussi on doit s'habituer, tout en se dévouant au prochain, à ne compter que sur soi-même, à s'appuyer le moins possible sur le secours des autres, ce qui n'est pas la moins bonne manière de leur éviter de l'embarras.

A nos jeunes gens des collèges libres qui se préoccupent avec raison d'assurer leur fortune, ou de l'agrandir, ou de s'en créer une au moins suffisante, apprenons qu'aujourd'hui la vraie

richesse, c'est l'homme lui-même avec sa culture et son énergie, avec sa *valeur*. Disons-leur qu'en dehors de là il n'est rien de solide et que, par le jeu spontané de nos lois sociales, les plus belles fortunes s'évanouissent aux mains de l'incapable, tandis que le capable et le fort savent partout se tirer d'embarras. Poussons-les donc vers les modes d'existence qui exaltent les puissances de l'homme; écartons-les donc des carrières qui développent la passivité; ne leur prêchons donc pas le mépris du succès matériel; donnons-leur donc le désir d'être les premiers partout, en foi, en vertu, en instruction, en influence, et même (pourquoi non, si c'est une source d'indépendance et un moyen de faire plus de bien?), oui, même en richesse.

Et enfin, ne nous laissons pas de leur répéter que tout cela, tout ce développement de notre être religieux et naturel, ne s'acquiert, ne se conserve et ne grandit que dans la mesure même où, avec la grâce de Dieu, c'est au fond de nous seuls, et non pas au dehors de nous, qu'en réside le fécond principe.

XIII

A DE JEUNES PROFESSEURS

Les modestes conseils qui suivent ne s'adressent évidemment pas aux maîtres plus âgés que moi et plus expérimentés. Je m'estimerai trop heureux s'ils sont bien accueillis d'un certain nombre de jeunes confrères qui m'ont souvent témoigné de la confiance¹.

Qu'avant toutes choses les nouveaux maîtres se persuadent, une bonne fois, qu'on n'enseigne bien que ce qu'on sait, et qu'on ne peut savoir ce qu'on n'a pas appris. Or, ce n'est pas apprendre, de lire avant la classe juste ce qu'on doit donner aux élèves, sans rien de plus. Le manuel est nécessaire aux enfants ; le professeur, qui ne devrait pas en avoir besoin, n'a sûrement pas le droit de s'en contenter. Pour en faire comprendre et goûter à ses élèves le contenu toujours un peu sec et trop substantiel (je

1. Cette causerie a paru dans *l'Enseignement chrétien*, le 15 décembre 1896.

parle des manuels sérieux), pour en concrétiser les idées et pour les rendre vivantes, il faut qu'il en comprenne tout le sens, toutes les allusions ; il faut qu'il soit capable d'y ajouter une explication, une demi-correction, un trait pittoresque, une de ces notes familières qu'on ne peut pas imprimer, mais qu'on fait bien de dire. C'est une obligation pour nous, de satisfaire les élèves plus avancés qui demandent, ici ou là, un supplément d'information ; leurs questions doivent nous intéresser nous-mêmes au lieu de nous inspirer cette crainte dont ils ne tardent pas à se moquer ou bien à gémir.

Pourquoi, du reste, a-t-on inventé les facultés de l'État, l'École normale, l'École des Carmes, les Instituts catholiques, sinon pour donner aux futurs professeurs de l'enseignement secondaire une formation vraiment *supérieure*, — supérieure, il faut bien l'entendre, à celle que doivent posséder même les bons élèves à la fin de leur rhétorique et de leur philosophie ?

On nous opposera la condition de ces professeurs encore trop nombreux qui sont lancés dans l'enseignement secondaire au sortir de la théologie et sans préparation d'aucune sorte. C'est de ceux-là que M^{gr} d'Hulst disait si finement, à la dernière assemblée de l'*Alliance*, « qu'ils n'ont pas d'idées préconçues ». Loin de nous la pensée de leur faire, même parlais-
an-

terie, le plus petit reproche. C'est de bon cœur que nous les plaignons de se trouver, malgré eux, au moment de leurs débuts, devant une tâche qui dépasse leurs forces. Mais, pour Dieu, qu'ils ne perdent pas ce sentiment de leur insuffisance, qui alarmait, d'une façon si touchante, leur conscience de nouveaux prêtres ! Au lieu d'en prendre leur parti, qu'ils se fassent un devoir d'acquérir au plus tôt les connaissances qui leur manquent.

Autour d'eux ils trouveront bien quelque confrère plus heureux, que le travail personnel ou deux années d'enseignement supérieur auront muni des informations nécessaires ; ils lui demanderont, avant toutes choses, l'indication des livres qu'ils doivent étudier, et sur ces livres une opinion provisoire qui leur permette d'aller, sans tâtonnements, du premier coup, à la science la plus sûre. S'ils n'ont personne d'instruit auprès d'eux, qu'ils s'adressent plus loin ; les hommes de travail, même un peu célèbres, sont moins sauvages qu'on ne le dit, et il est rare qu'ils refusent de répondre aux lettres où leur sont demandés des renseignements sérieux, précis et en rapport avec leur compétence personnelle¹. Du reste, la plupart

1. Gardons-nous, si nous voulons obtenir une réponse favorable, de leur demander un travail détaillé, une besogne toute faite et qui nous dispense d'étudier ou de juger nous-

des manuels bien faits, comme l'*Histoire de la littérature française* de Doumic, et l'*Histoire ecclésiastique* de Funck-Hemmer, indiquent en notes, à la fin des chapitres ou dans un index à part, les lectures utiles et les ouvrages à consulter. Enfin les recueils périodiques feront connaître les progrès de la science, le renouvellement des questions, les problèmes qui surgissent; on trouvera bien à la maison même, chez un collègue ou à la bibliothèque de la ville, quelque revue générale comme le *Correspondant*, la *Quinzaine*, la *Revue des Deux-Mondes*, et, suivant la partie dont on est chargé, la *Revue des questions historiques*, les *Annales de philosophie chrétienne*, la *Revue Philosophique* ou une Revue de sciences. En recourant à ces procédés, il n'est pas de professeur laborieux et intelligent qui ne puisse suppléer à son défaut de préparation, intéresser sa classe, prendre goût au métier, se cultiver lui-même et devenir un homme distingué¹.

*
* *

Nous n'avons pas qu'à former nos élèves à

mêmes. Ne cherchons auprès d'eux que la méthode à suivre, le document ou le livre à consulter.

1. L'Institut Catholique de Paris a fondé, il y a deux ans, un diplôme de grammaire auquel il prépare par correspondance les professeurs de bonne volonté.

la science ; nous avons la charge de les élever, d'en faire des hommes et des chrétiens.

Comment l'on en fait *des hommes*, j'ai essayé de le dire sous prétexte de proposer un canevas de discours de prix sur l'INITIATIVE¹. J'ai montré qu'il serait dangereux de n'édifier les convictions que sur la docilité, les bonnes habitudes, l'obéissance aveugle, la routine collective ; et j'ai résumé la question en affirmant qu'il est, aujourd'hui plus que jamais, indispensable de cultiver les vertus vraiment personnelles. Pour grande et difficile que soit la tâche de faire *des chrétiens*, elle ne nous semble pas requérir de l'éducateur plus d'une condition. Mais cette condition, si elle peut suffire, est absolument nécessaire, et rien n'en saurait tenir lieu. La voici : comme, par un suprême éloge, on a pu véridiquement l'affirmer de M^{sr} d'Hulst, nous devons être *de vrais prêtres*. On pourrait croire que cela n'a même pas besoin d'être rappelé. Et cependant !

Je supplie mes jeunes amis de l'enseignement libre de bien considérer que, si, d'une part, la vie de communauté qui reste la leur après l'ordination, supprime plusieurs des dangers qui sont inhérents à la vie de paroisse, d'un autre côté, c'est pour eux un secours de

1. Voir l'étude précédente.

moins, que d'exercer si rarement le ministère sacerdotal, de n'avoir ni enfants à baptiser ni mourants à assister, ni presque jamais, au moins dans les débuts, de sermons à faire, de pécheurs à convertir, de confessions à entendre.

Et qu'ils comprennent bien que, sans une spéciale vigilance, ils risquent de perdre insensiblement la vivacité de leur zèle, de devenir simples enseignants de français ou de grec, de tourner enfin à l'honnête laïc, ce qui pourrait bien, à la longue, les faire tomber quelque peu au-dessous.

Pour écarter loin d'eux ce nouveau genre de laïcisation, qui est certainement le pire, je ne me permettrai pas de leur rappeler les conseils qui se rapportent à la piété intérieure. Les y former a été l'œuvre de tout le grand séminaire et ils connaissent bien là-dessus, avec l'importance de leur devoir, la meilleure façon de la pratiquer. Mais ce que peut-être ils oublieraient davantage, c'est l'utilité, la nécessité même qu'il y a pour eux à continuer, à pousser plus loin, à approfondir leurs études théologiques, mettons, si, bien à tort, le mot « théologique » fait peur, leurs études religieuses, c'est-à-dire la connaissance de l'Écriture Sainte, du dogme, du mysticisme au vrai sens du mot, des règles morales, de la discipline essentielle et de l'histoire ecclésiastique.

Ce qui ne tient plus de place dans l'esprit n'en tient pas longtemps dans le cœur ni dans la conduite. Chez nous surtout, qui vivons spécialement par l'intelligence (et c'est notre honneur), si l'intelligence ne s'occupe plus de Dieu, la foi baissera vite et la piété plus vite encore.

Nous risquerons davantage peut-être; à la longue nous pourrions tomber, au moins en pratique, dans une sorte de rationalisme plus ou moins conscient. Et cela ne se comprend que trop. Alors que, par hypothèse, car il ne s'agit pas ici des gens nuls, alors que nous aurons développé en nous par un travail continu toutes les études profanes, et approfondi de notre mieux la philosophie, l'histoire, les sciences, la littérature, — si nous en demeurons, pour les connaissances religieuses, au souvenir de plus en plus vague des enseignements tels quels du grand séminaire, est-ce que la théologie, est-ce que la science de Dieu ne risquera pas de nous apparaître comme inférieure aux autres sciences? Et, en effet, elle le sera dans notre esprit, mais par notre faute, et parce que nous aurons négligé de la faire grandir avec toutes les autres. Je n'insiste pas sur les conséquences possibles d'un tel état d'âme; mais il y a là un péril des plus graves, et plusieurs peut-être, qui l'ont traversé, diront qu'il vaut la peine d'y prendre garde.

des manuels bien faits, comme l'*Histoire de la littérature française* de Doumic, et l'*Histoire ecclésiastique* de Funck-Hemmer, indiquent en notes, à la fin des chapitres ou dans un index à part, les lectures utiles et les ouvrages à consulter. Enfin les recueils périodiques feront connaître les progrès de la science, le renouvellement des questions, les problèmes qui surgissent; on trouvera bien à la maison même, chez un collègue ou à la bibliothèque de la ville, quelque revue générale comme le *Correspondant*, la *Quinzaine*, la *Revue des Deux-Mondes*, et, suivant la partie dont on est chargé, la *Revue des questions historiques*, les *Annales de philosophie chrétienne*, la *Revue Philosophique* ou une Revue de sciences. En recourant à ces procédés, il n'est pas de professeur laborieux et intelligent qui ne puisse suppléer à son défaut de préparation, intéresser sa classe, prendre goût au métier, se cultiver lui-même et devenir un homme distingué¹.

*
* *

Nous n'avons pas qu'à former nos élèves à

mêmes. Ne cherchons auprès d'eux que la méthode à suivre, le document ou le livre à consulter.

1. L'Institut Catholique de Paris a fondé, il y a deux ans, un diplôme de grammaire auquel il prépare par correspondance les professeurs de bonne volonté.

la science ; nous avons la charge de les élever, d'en faire des hommes et des chrétiens.

Comment l'on en fait *des hommes*, j'ai essayé de le dire sous prétexte de proposer un canevas de discours de prix sur l'INITIATIVE¹. J'ai montré qu'il serait dangereux de n'édifier les convictions que sur la docilité, les bonnes habitudes, l'obéissance aveugle, la routine collective ; et j'ai résumé la question en affirmant qu'il est, aujourd'hui plus que jamais, indispensable de cultiver les vertus vraiment personnelles. Pour grande et difficile que soit la tâche de faire *des chrétiens*, elle ne nous semble pas requérir de l'éducateur plus d'une condition. Mais cette condition, si elle peut suffire, est absolument nécessaire, et rien n'en saurait tenir lieu. La voici : comme, par un suprême éloge, on a pu véridiquement l'affirmer de M^{sr} d'Hulst, nous devons être *de vrais prêtres*. On pourrait croire que cela n'a même pas besoin d'être rappelé. Et cependant !

Je supplie mes jeunes amis de l'enseignement libre de bien considérer que, si, d'une part, la vie de communauté qui reste la leur après l'ordination, supprime plusieurs des dangers qui sont inhérents à la vie de paroisse, d'un autre côté, c'est pour eux un secours de

1. Voir l'étude précédente.

moins, que d'exercer si rarement le ministère sacerdotal, de n'avoir ni enfants à baptiser ni mourants à assister, ni presque jamais, au moins dans les débuts, de sermons à faire, de pécheurs à convertir, de confessions à entendre.

Et qu'ils comprennent bien que, sans une spéciale vigilance, ils risquent de perdre insensiblement la vivacité de leur zèle, de devenir simples enseignants de français ou de grec, de tourner enfin à l'honnête laïc, ce qui pourrait bien, à la longue, les faire tomber quelque peu au-dessous.

Pour écarter loin d'eux ce nouveau genre de laïcisation, qui est certainement le pire, je ne me permettrai pas de leur rappeler les conseils qui se rapportent à la piété intérieure. Les y former a été l'œuvre de tout le grand séminaire et ils connaissent bien là-dessus, avec l'importance de leur devoir, la meilleure façon de la pratiquer. Mais ce que peut-être ils oublieraient davantage, c'est l'utilité, la nécessité même qu'il y a pour eux à continuer, à pousser plus loin, à approfondir leurs études théologiques, mettons, si, bien à tort, le mot « théologique » fait peur, leurs études religieuses, c'est-à-dire la connaissance de l'Écriture Sainte, du dogme, du mysticisme au vrai sens du mot, des règles morales, de la discipline essentielle et de l'histoire ecclésiastique.

Ce qui ne tient plus de place dans l'esprit n'en tient pas longtemps dans le cœur ni dans la conduite. Chez nous surtout, qui vivons spécialement par l'intelligence (et c'est notre honneur), si l'intelligence ne s'occupe plus de Dieu, la foi baissera vite et la piété plus vite encore.

Nous risquerons davantage peut-être; à la longue nous pourrions tomber, au moins en pratique, dans une sorte de rationalisme plus ou moins conscient. Et cela ne se comprend que trop. Alors que, par hypothèse, car il ne s'agit pas ici des gens nuls, alors que nous aurons développé en nous par un travail continu toutes les études profanes, et approfondi de notre mieux la philosophie, l'histoire, les sciences, la littérature, — si nous en demeurons, pour les connaissances religieuses, au souvenir de plus en plus vague des enseignements tels quels du grand séminaire, est-ce que la théologie, est-ce que la science de Dieu ne risquera pas de nous apparaître comme inférieure aux autres sciences? Et, en effet, elle le sera dans notre esprit, mais par notre faute, et parce que nous aurons négligé de la faire grandir avec toutes les autres. Je n'insiste pas sur les conséquences possibles d'un tel état d'âme; mais il y a là un péril des plus graves, et plusieurs peut-être, qui l'ont traversé, diront qu'il vaut la peine d'y prendre garde.

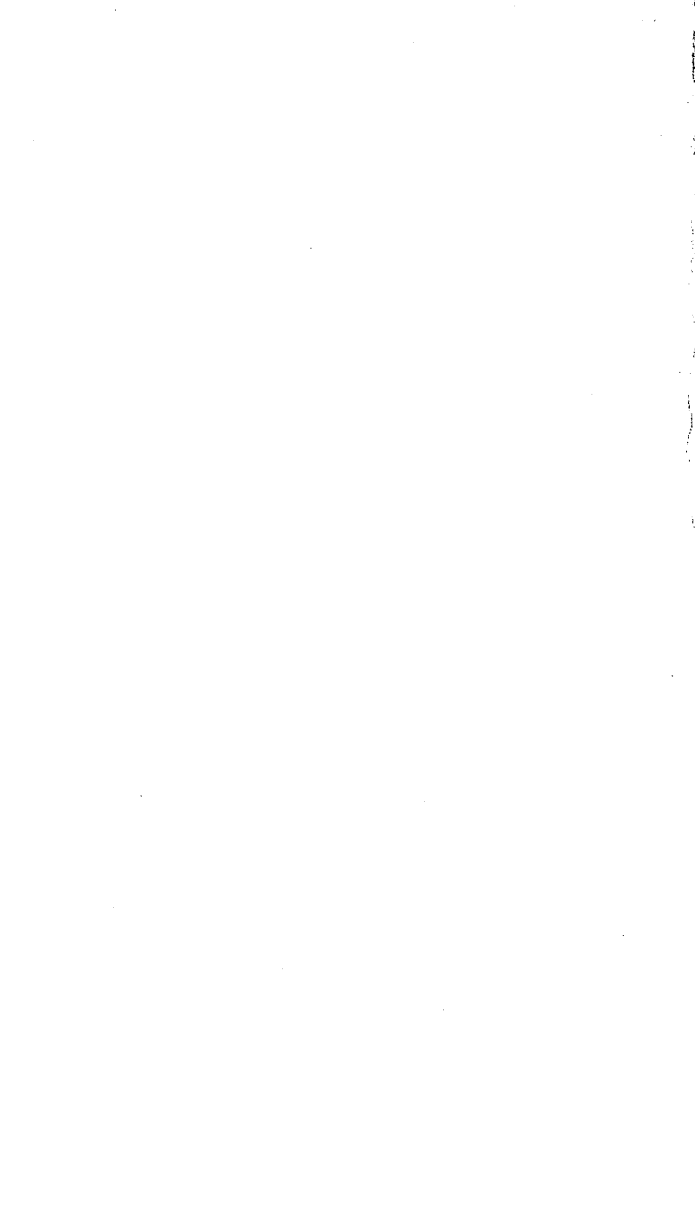
Pour ces études religieuses, aliment nécessaire de la vraie piété et sauvegarde assurée de la foi, on devra, comme pour les autres, chercher des conseils, au loin s'il le faut, près de soi autant que possible. Une fois mis sur le chemin des ouvrages sérieux, on prendra goût à la science divine, qui est, on aura tôt fait de s'en apercevoir quand on l'aura recommencée pour de bon, la plus belle de toutes et la plus attrayante.

On fera de l'Écriture Sainte la base de ses études : au moins une fois on en lira le texte en entier, et toujours on aimera à relire le Nouveau Testament, les Psaumes, les Prophètes ; on replacera ces livres dans le milieu qui les vit naître et dont ils nous parlent ; principalement on s'appliquera à connaître la vie de Notre-Seigneur et celle des premiers Apôtres. On étudiera l'histoire de l'Église dans les ouvrages bien au courant. On demandera l'enseignement doctrinal de l'Église à l'ouvrage très exact et très substantiel du professeur Denzinger, *ENCHIRIDION symbolorum et definitionum quæ de rebus fidei et morum a conciliis œcumenicis et summis pontificibus emanarunt*. Quelque solide manuel de théologie, comme celui de Hürter, servira de guide à travers les ouvrages plus complets des grands maîtres. Nous apprendrons l'apologie avec les hommes qui ont à la fois

compris la religion et la philosophie, la religion et la science ; nous nous offrirons la grande joie de lire des œuvres comme celles du Père Gratry¹ ; des travaux comme ceux de Newman, de l'abbé de Broglie et de M^{gr} d'Hulst nous habitueront à regarder sans peur les vraies difficultés, et à les réfuter sans les amoindrir. Que si, avec cela, nous étudions la mystique dans les meilleures Vies de saints, dans les Pères de l'Église, dans sainte Thérèse, saint François de Sales, Bossuet, le Père Faber, nous ne tarderons pas, sans rien perdre (au contraire !) de notre perspicacité pour les sciences humaines, à comprendre et à estimer plus que tout le reste la science divine, à augmenter le nombre, si restreint, de ces prêtres de doctrine et d'intelligence qui sont, sous l'action du Saint-Esprit, les grands instruments du progrès religieux dans le monde.

Tout cela revient à dire qu'il faut s'instruire pour bien enseigner, et que, pour accroître la vie divine dans les âmes, il faut qu'on soit un vrai prêtre. Puissent ces vérités banales être pratiquement admises par tout le monde !

1. Cf. le iv^e chapitre du présent volume.



XIV

SUR « L'ÉTAPE » DE M. BOURGET

Lettre à Étienne Isabelle¹

Bellevue, 14 juin 1902.

MON CHER AMI,

Parmi les divers symptômes qui, en dépit des esprits chagrins, manifestent une plus libre et meilleure formation chez les catholiques pensants d'aujourd'hui, peut-être il n'en est pas de plus significatif que les réclamations soulevées dès la première heure par la thèse à demi rétrograde qui gâte, malgré tant d'idées justes et de puissantes analyses, le nouveau roman de M. Bourget.

Avant tous les autres, — ainsi qu'il convient à son courage et à sa perspicacité, — M. Fonsegrive en a fait voir les points faibles et la manifeste exagération. Immédiatement après lui, voici que vous venez vous-même, au nom

1. Cette lettre fut publiée dans le *Sillon* du 25 juin 1902.

de la jeunesse du *Sillon*, vous inscrire en faux contre un système qui solidarise le catholicisme avec des théories opposées aux aspirations légitimes des contemporains. Laissez-moi vous féliciter de cette attitude. Une fois de plus vous avez montré que le groupe parisien du *Sillon* et tous ceux qui le suivent en France savent unir à une foi solide et intacte le plus ferme attachement à la cause du progrès social.



Et certes, vous avez, ou plutôt nous avons quelque mérite à nous prononcer de la sorte contre un tel auteur et contre un tel livre. Sans parler des relations personnelles qui nous ont attachés à lui, nous admirons plus que personne le talent de M. Paul Bourget; nous savons jusqu'où va sa connaissance de l'âme humaine, et que son retour au catholicisme constitue à lui seul un véritable argument d'apologétique. D'autre part, le roman qu'il vient de publier semble bien être, par le poignant intérêt du drame, par l'originalité des caractères, par l'éclat des peintures, un des plus remarquables qui aient paru ces dernières années; et nous ne croyons pas que M. Bourget lui-même, depuis *Cosmopolis*, ait rien écrit d'aussi « fort » que

l'Étape. Enfin il s'y rencontre, en l'honneur du catholicisme, des pages qui resteront parmi les plus émouvantes, les plus justes, les plus belles de la littérature de notre temps : rappelons seulement la description du travail d'âme qui, pendant la veille douloureuse auprès de sa sœur blessée, fait tomber Jean Monneron à genoux dans une prière sans paroles.

Mais à nous aussi « la vérité est plus chère que Platon », et, pour autant du moins qu'il est en notre pouvoir, nous la voulons délivrer des confusions où on l'emprisonne. Même à nos maîtres les plus admirés nous ne laisserons pas dire, sans là-dessus nous séparer d'eux, que c'est une erreur de promouvoir l'instruction du peuple ; que notre pays a un absolu besoin de la monarchie héréditaire ; que des ascensions sociales comme celle d'un fils de paysan devenu professeur de lycée entraînent fatalement le désordre et l'immoralité ; qu'on ne saurait, sans contredire les lois naturelles, admettre pour tous les citoyens d'égales « possibilités » ; qu'enfin la Démocratie est antiscientifique, et constitue dans l'humanité une régression mentale.

Ce sont là pour nous autant de paradoxes en contradiction avec les nécessités du progrès humain, et avec la leçon même des faits sur lesquels on prétend s'appuyer. Les expériences qu'un roman nous oppose n'ébranlent pas notre

conviction. Je n'insisterai pas sur ce qu'elles sont, après tout, la conséquence d'une supposition arbitraire, puisque rien n'eût empêché l'auteur d'établir, s'il l'avait voulu, la famille Monneron en des conditions différentes. Mais ce qu'il importe de rappeler, c'est qu'il y a dans notre pays même un bon nombre d'exemples exactement contraires à celui du livre, et qu'en d'autres contrées, en Norvège, par exemple, ou aux États-Unis, le système démocratique fonctionne depuis longtemps à l'état normal sans produire de pareils méfaits. Au fond, M. Bourget n'a établi qu'une seule vérité, et à laquelle nous ne contredirons pas : c'est que la démocratie, cette nouvelle et inévitable forme des États civilisés, ne saurait se passer de vertu, et que la vertu ne tient pas dans les sociétés humaines sans la religion. A la famille Monneron, pour rester morale, il a manqué Dieu, comme il est dit dans le roman même; mais, si Dieu ne lui eût pas manqué, il n'y avait pas de raison fatale qui en conduisît les filles au déshonneur ni les jeunes gens au crime.

*
* *

Ce qui nous a heurtés davantage dans les thèses « réactionnaires » de l'*Étape*, c'est de les

voir tellement fondues avec une démonstration, souvent excellente, du christianisme, qu'elles pourraient sembler ne faire qu'un avec lui. M. Bourget a eu lui-même conscience des dangers d'une telle confusion. Un changement significatif s'est produit dans son texte à l'endroit le plus important, et nous aimons à en prendre note, bien que, malheureusement, l'impression générale n'en soit pas modifiée. Voici quel est, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mai (pp. 125-126), le dialogue qui s'échange entre Crémieu-Dax et Jean Monneron lorsque celui-ci, qui semble bien être le vrai héros du livre, annonce sa conversion et en explique les causes :

« Que veux-tu dire? interrogea l'autre.

— Que je me suis cru socialiste, reprit Jean avec fermeté, et que je ne le suis pas; que j'ai été un partisan de 89 et de la Révolution, que je ne le suis plus... J'ai cru qu'il y avait une antinomie irréductible entre la Science et la Religion; je vois entre elles un accord absolu. *J'ai cru que la Démocratie était un progrès; j'y vois une dégénérescence et une régression mentale...* MAIS TOUT CELA TIENT UN MOT : JE SUIS DÉCIDÉ A ME FAIRE CATHOLIQUE.

— Te faire catholique, s'écria Crémieu-Dax, ne me dis pas cela. »

Impossible, on le voit, de proclamer plus énergiquement l'incompatibilité absolue de

l'esprit catholique et de la démocratie. M. Bourget a compris ce qu'une telle affirmation présentait de violent. Il a rectifié le passage en publiant son œuvre en volume, et il s'est contenté de faire dire au néophyte : « *J'ai cru que la Démocratie s'accordait avec la Science; j'y vois une dégénérescence et une régression mentale...* Nous ne savons pas ce que c'est que la Société, nous ne pouvons donc pas scientifiquement entreprendre de la réformer. »



C'est bien assez encore pour séparer de nous Jean Monneron ; mais la barrière n'est plus aussi haute. S'il avait continué de voir dans le catholicisme la condamnation de la démocratie, nous lui aurions nettement fait entendre qu'il ne serait jamais reçu dans nos rangs. Puisque maintenant déjà il comprend que religion et réaction sont deux causes séparables, nous n'en ferons pas encore un de nos amis, mais nous le laisserons, s'il veut, prendre part à nos réunions, bien sûrs qu'avant peu il sera revenu de ses préjugés. Les folies et les méchancetés de son *Union Tolstoï* lui paraîtront un mauvais rêve, lorsqu'il aura fréquenté les réunions si cordiales du *Sillon* ou des Cercles d'études, et lorsqu'il

aura assisté à quelques-unes des séances publiques de notre Institut populaire du V^e. Nous le présenterons à des prêtres tout aussi démocrates que l'abbé Chanut, et il aura la surprise de voir que ni leurs idées ne sont aussi naïves ni leur mine aussi désolée. Nous le conduirons chez des professeurs de lycée et même d'Université tout aussi bons chrétiens que M. Ferrand, mais peut-être moins solennels et certainement mieux éclairés sur les besoins de leur temps. Nous lui ferons voir des initiateurs d'éducation populaire qui ne seront pas des Juifs névropathes, des ouvriers avides de s'instruire qui ne seront ni des envieux ni des anarchistes; et, pour le reposer des mauvais phraseurs de son groupe, nous demanderons à quelqu'un de notre Jeune Garde de lui porter un toast ou de lui chanter une de nos chansons. Nous le ferons avec nous prier, étudier, enseigner, s'amuser et rire. Il reprendra confiance et belle humeur; il trouvera dans le catholicisme mieux compris l'épanouissement de son âme et la réponse satisfaisante à ses aspirations les plus généreuses. Que si M. Bourget, comme il est advenu, nous honore à nouveau de son amicale visite, ce sera, vous le verrez, Jean Monneron qui lui reprochera respectueusement ses préjugés contre la démocratie, et qui l'en fera revenir.

Envoyez donc votre article, cher ami, à cet excellent garçon; et dites-lui que le *Sillon* est prêt à le consoler de l'*Union Tolstoï*. S'il a besoin d'un directeur, donnez-lui mon adresse.

Bien cordialement à vous

XV

« SICUT AGNOS¹ »

La mode est venue de dire qu'il y a dix ou douze ans les catholiques avaient vu se rapprocher d'eux beaucoup d'esprits éclairés, surtout dans la jeunesse universitaire et parmi les écrivains, mais qu'aujourd'hui rien ne demeure de ce mouvement ni des espérances qu'il avait suscitées. Jusqu'à quel point faut-il croire à ce mécompte ? Et, petit ou grand, apparent ou réel, quelles résolutions nous doit-il inspirer ?

1. *Comme des Agneaux*, cela peut sembler, dans la crise présente, un titre dérisoire. Lorsque furent écrits ces conseils, dans le *Sillon* du 10 février 1902, l'ère des violences matérielles n'était pas encore ouverte, et il restait plus d'occasions qu'aujourd'hui de s'expliquer entre catholiques et incrédules. Nous tenons cependant à maintenir ces pages. Elles attestent, pour le passé, les dispositions pacifiques de la jeunesse qui les accueillait ; elles représentent, pour l'avenir, cette *action positive* qu'il faudra bien reprendre un jour ou l'autre, si tant est que nous ayons jamais le droit de tout à fait l'abandonner. Même quand vient l'heure de se défendre, ce ne peut pas être le seul devoir des chrétiens, que de résister au mal.

Il n'est d'abord pas exact d'affirmer que l'Église n'a fait aucune sorte de conquêtes dans le monde instruit, — si l'on accorde qu'une telle expression se puisse appliquer à l'Académie française et que les Bourget, les Brunetière, les François Coppée, que nous admirons, du reste, sans les suivre en tout, occupent un rang appréciable dans le roman, la critique, la poésie.

Constatons ensuite que le nombre a été sans cesse grandissant des jeunes gens qui se sont, dès la sortie du collège, affirmés nettement catholiques dans leurs paroles, leurs premiers écrits, leur conduite personnelle et leurs actes d'intelligente propagande : ce n'est pas aux lecteurs du *Sillon* qu'on a besoin de le prouver.

Parmi les jeunes avocats, médecins, ingénieurs, agriculteurs, industriels, hauts employés des entreprises privées, professionnels ou amateurs du journal, de la revue, du livre, il est difficile de savoir combien se rencontrent de vrais libéraux ou même de croyants. Mais certainement l'on ne saurait dire qu'il y en ait de moins en moins. Est-ce que, si la violence et la brutalité augmentent dans les feuilles spécialement anticléricales, presque tout ce qui s'imprime d'un peu savant ou seulement distingué ne respecte pas la religion plus qu'on ne faisait naguère ? Et à cette attitude de la presse du bon

ton est-il téméraire de penser que doit correspondre une disposition analogue chez ceux qui la lisent?

Mais, j'en conviens, des personnalités se sont éloignées de nous, que nous rêvions de nous attacher, sinon par la communion de foi, du moins par une bienveillance réciproque et par la collaboration à une même œuvre du progrès social. De cette déception, tâchons, quoi qu'il en coûte, de rappeler brièvement et discrètement les malheureuses causes.

Une première source de malentendus, et un perpétuel danger de rupture, c'était l'illusion que, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions arracher aux néo-chrétiens et qui leur faisait croire que l'Église, pourvu qu'ils acceptassent sa morale, leur sacrifierait ses dogmes. Et pourtant Dieu sait si nous leur avons assez répété que la doctrine catholique n'est pas divisible, mais qu'au contraire notre morale est liée au dogme indissolublement, et que vouloir la garder sans lui, c'est vouloir couper l'arbre sous prétexte que les fruits suffisent.

Une défection individuelle jeta le trouble dans tous les rangs... Elle fut durement exploitée contre ceux qui en étaient le moins responsables; et, comme, à tort peut-être, ils estimèrent plus chrétien de souffrir en silence, on eut beau jeu pour crier, à l'extrême droite,

qu'eux aussi branlaient dans la foi, à l'extrême gauche, que l'Église restait avec les violents.

Ai-je besoin d'ajouter que le procès qui bouleversait le pays entier, porta la confusion, aussi bien qu'ailleurs, sur le terrain où les incroyants de bonne volonté continuaient à interroger les chrétiens dignes de l'Évangile ?



« Oublions ce qui est derrière nous ; et allons toujours de l'avant. » C'est du saint Paul : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum.*

Les devoirs de bonté, de zèle évangélique, de sympathie intelligente et affectueuse, restent pour nous toujours les mêmes. C'est dans ces sentiments que la jeunesse catholique doit accueillir ou doucement provoquer toutes les âmes que sur son chemin elle rencontrera en mal de doute, en souffrance de vide moral, en quête de la vérité. Elle leur répétera, de la part de Dieu, cette parole qu'entendait Pascal : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé. » Elle ne les regardera point du haut d'un orgueil qui s'estime seul bon, mais elle se dira que, dans les mêmes circonstances, elle

eût autant qu'eux sans doute perdu la foi, et moins qu'eux peut-être gardé la droiture humaine. Elle aura une terreur d'éteindre la mèche qui fume encore, un vif désir de rallumer et de nourrir d'huile la mèche non consumée. Elle saura que, pour gagner les âmes, il faut paraître sincère, généreux, désintéressé, et que, pour le paraître, il faut l'être réellement. Elle pensera au Christ, venu pour les malades, non pour les bien portants; et elle parlera comme lui, elle agira comme lui, elle aimera comme lui. Que si cette conduite lui vaut des épreuves, elle les subira comme lui-même subit à la fin les blâmes, les injures, la condamnation des scribes et des pharisiens, ou comme saint Paul souffrit les embûches du dehors et les calomnies du dedans.

Elle apprendra sa religion pour la mieux faire connaître, — je laisse de côté aujourd'hui le profit d'âme qu'elle en tirera pour elle-même. Elle se fera des idées exactes de l'histoire du christianisme. Elle aura lu et relu le Nouveau Testament, surtout les Évangiles. Avant les autres Vies de saints ou livres de piété, elle aura étudié la Vie de Jésus-Christ. Elle possédera sa petite bibliothèque de doctrine, et elle saura, en cas de doute sur ce que dit ou ne dit pas l'enseignement authentique de l'Église, quelles sources consulter.

Instruite, elle pourra instruire. Elle deviendra capable de démontrer, suivant les circonstances, que les croyances chrétiennes n'enferment rien qui choque la raison ; que, bien comprises, elles la satisfont pleinement, si même elles ne la ravissent et ne l'enthousiasment par leur beauté, leur harmonie, leur transcendance ; qu'elles concordent, dans leurs parties vérifiables, avec toutes les certitudes d'ordre scientifique, et que, dans les parties non vérifiables, elles confirment, amplifient, épanouissent de telle sorte notre connaissance naturelle, que jamais nous n'eussions trouvé par nous-mêmes des vues si hautes ni si magnifiques, mais que, les ayant reçues, l'esprit ni le cœur ne peuvent plus s'en passer. — Notre conviction, d'ailleurs, pour inébranlable qu'elle soit, ne tentera point de s'imposer de force. Jamais nous ne douterons de la bonne foi des autres, ni n'essaierons de précipiter la décision de leur libre arbitre. Nous nous souviendrons que Dieu les fit responsables, et que, lorsque nous avons mis à leur service nos petites lumières et nos prières secrètes, le reste n'est point notre affaire.

*
* *

Dans nos relations avec les incroyants nous n'aurons pas à parler seulement de religion.

Qu'en n'importe quelle matière ils nous trouvent pleins de modestie et de bon vouloir.

Ne croyons pas, parce que nous sommes catholiques, posséder toute connaissance. Si, en fait de religion, nous ne devons point parler, dès qu'il y a opinion douteuse, comme étant nous-mêmes le Pape ou le Concile, à plus forte raison ne porterons-nous pas l'infailibilité de l'Église hors de son domaine.

L'Évangile sans doute et son interprète l'Église enseignent des principes qui sont indispensables au fonctionnement régulier de l'État et au bien social, par exemple : les devoirs de justice et de charité, le respect du bien d'autrui, la monogamie. Mais la religion n'est liée à aucun système de politique ou de sociologie. Républicains et démocrates nous-mêmes, parce que ces opinions nous paraissent répondre à l'idéal et aux nécessités de la France et du xx^e siècle, nous admettrons qu'on ait là-dessus d'autres idées que nous. Du reste, les incroyants penseront presque tous comme nous sur ces deux questions, et ce nous sera un excellent terrain de rapprochement. De la manière d'entendre les détails pratiques, l'application, la mise en valeur de la république et de la démocratie, nous discuterons avec eux sur le pied d'une égalité parfaite. Pourvu que soient sauvegardées les lois de la morale intangible, nous chercherons avec

eux de bonne foi ce qui est le meilleur, tout prêts à nous ranger à leur avis quand ils verront plus juste que nous.

Sur tous les autres sujets de discussion et en toute espèce de sciences, ils trouveront en nous même simplicité, même tolérance, même désir de nous éclairer et de remplacer par des idées exactes celles qui nous seraient démontrées fausses. Jamais nous ne ferons naître en eux cette impression funeste, que les catholiques ont sur tout problème des solutions préconçues et qu'ils recourent à leur Église pour se dispenser de réfléchir ou de travailler. Ils verront au contraire, à notre liberté d'esprit, qu'aucune vérité ne nous fait peur, et que nous sommes prêts à admettre celles qui seront établies en histoire, en géologie, ailleurs, partout. Enfin chacun de nous, suivant ses forces, achèvera de prouver, par ses études personnelles, par ses découvertes, au moins par ses consciencieux efforts, que les catholiques ne le cèdent à personne en culture d'esprit ni en valeur scientifique.

Voilà quels moyens de pacifique propagande j'ose recommander, en qualité d'ami de la première heure et de toutes les heures suivantes, aux généreux groupes du *Sillon*. Quand les disciples du Christ lui demandaient avec indignation de faire tomber le feu du ciel sur les cités qui les avaient mal reçus, il leur répondait :

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » Quelques difficultés ou contradictions que l'on nous oppose, — et de n'importe quelle part, — n'en tirons jamais ni sentiment de vengeance ni prétextes de haine : sachons de quel esprit nous sommes.

Fût-ce au milieu des loups, marchons comme des agneaux ; c'est le conseil du maître. Et ne croyons pas du reste, à plus de loups qu'il n'y en a.

XVI

FILS DE LUMIÈRE ET DE PROGRÈS¹

Ut filii lucis ambulate.

Comme des fils — de lumière — marchez.

Eph. v, 8.

A chaque page des écrits de saint Paul, votre patron si bien choisi, les exhortations surgissent, lumineuses et enthousiasmantes, que l'on dirait tracées tout exprès à votre intention, jeunes chrétiens de l'heure actuelle; et, pour vous montrer un programme opportun de vie, à vous qui êtes chargés d'élever à Dieu le

1. Paroles dites aux Etudiants de la Conférence Saint-Paul, à Paris, le 25 janvier 1903.

La Conférence Saint-Paul, dirigée par M. l'abbé Plazenet (14, rue de Bagneux), est composée d'étudiants qui se réunissent chaque dimanche pour entendre la messe et pour s'occuper d'œuvres charitables, chaque mercredi pour traiter de questions littéraires ou sociales et s'exercer entre eux à la parole publique. Relativement restreint en nombre, ce cercle est sans aucun doute l'un des plus intéressants et des plus laborieux de la jeunesse catholique de Paris. Le président actuel en est Charles d'Hellencourt, et le secrétaire, André Macaigne.

xx^e siècle, c'est assez des conseils que donnait le grand apôtre aux premiers convertis de l'empire romain. Telle est l'éternelle jeunesse de ce qui est vrai, de ce qui est bon, de ce qui est divin !

Mais de tant de paroles admirables, je ne sais s'il en est une qui mieux que celle de mon texte s'adapte à ce qu'il y a en vous de plus généreux et de plus profond, convienne à vos ardents désirs de tendresse, de lumière et de progrès. *Ut filii lucis ambulate*, écrivait-il à ceux d'Éphèse ; et c'est aussi ce qu'en son nom je viens vous dire : « Comme des fils — de lumière — marchez. »

I

Ut filii !

Quelle belle théologie l'on pourrait vous faire, chers Amis, sur cette dignité d'enfants de Dieu, conquise à chacun de nous par le Seigneur Jésus, lorsque ce Fils éternel du Père daigna prendre pour lui notre humanité, devenant ainsi notre Frère et se proclamant tel par la bouche de saint Paul, *primogenitus ex multis fratribus* ; lorsqu'il fit de lui et de nous un seul être mystique, dont il est le chef et nous les membres, nous donnant part, dès lors, à ses droits, à son nom, à son héritage ; lorsque, enfin, il nous entraîna dans sa destinée sublime de Verbe In-

carné, d'Être complet, de Dieu uni à l'homme et d'homme un avec Dieu...

Mais ce sont là des sommets sur lesquels, à moins d'une longue préparation, il est difficile de s'élever, plus difficile de se maintenir ; la divine atmosphère en est trop vive pour nos poitrines d'hommes, et la lumière trop éclatante pour nos faibles yeux. Je souhaite qu'un jour, cependant, vous puissiez étudier ces très hautes doctrines ; content, à cette fois, de vous les avoir indiquées du geste, je préfère insister sur la leçon qui en découle pour vous et qui revient tout entière à dire que vous devez traiter Dieu filialement, traiter les hommes fraternellement.

Vous êtes des fils pour Dieu ; il est pour vous un Père : vos relations avec lui doivent donc être pleines de tendresse et de simplicité. Vous êtes de la maison dans l'Église et chez Dieu : leurs intérêts, ce sont les vôtres ; quand on nuit à leur cause, à vous s'adresse l'offense. Vous n'êtes plus des esclaves, et le devoir ne doit plus vous apparaître comme une obligation rigoureuse. Vous n'avez plus peur de Dieu : sans oublier jamais qu'il est juste, vous savez surtout qu'il est bon ; et c'est pour lui plaire que vous agissez. Vous arrive-t-il de manquer à votre devoir, vous vous en désolerez moins pour les conséquences du mal que pour le mal

lui-même et pour la peine ou bien l'injure faite au Père qui vous aime; vous revenez à vous, vous demandez pardon, vous vous relevez plus forts, régénérés, souriant à travers vos larmes, et ne gardant de vos péchés qu'un plus vif souvenir de la douceur de Dieu, avec une pitié plus grande pour la faiblesse des autres hommes.

Vous ne vous égarez pas en de vains scrupules. Les lois de Dieu et les lois de l'Église, — toutes les lois de Dieu et toutes les lois de l'Église, — vous sont sacrées, au sens où les promulguent les ministres de l'Église et de Dieu; mais vous ne vous perdez point en de mesquines arguties : votre sabbat et vos abstinences sont ceux du Christ et de saint Paul, non ceux des Pharisiens ou des judaïsants.

Fidèlement vous observez les préceptes positifs, mais vous ne croyez pas qu'ils dispensent des lois naturelles. Vous n'êtes pas pour les autres plus sévères que pour vous.

Vous ne faites point passer la lettre avant l'esprit et vous n'oubliez pas ce qu'a dit votre saint Paul : qu'on aurait beau parler comme des anges, connaître tous les mystères, avoir une foi à transporter les monts, donner beaucoup et se mortifier, si l'on n'a pas la charité, tout cela ne sert de rien.

Or, d'après lui, « la charité est patiente et douce; elle ne porte pas envie, elle n'agit pas

insolemment, elle ne s'enfle point; elle n'est pas ambitieuse et ne cherche pas son propre intérêt; elle ne s'irrite point, elle ne pense pas le mal... » J'abrège cette admirable page. Vous la connaissez bien, et je suis sûr que de toute votre âme vous y adhérez; je suis sûr qu'avant tout vous tenez à aimer Dieu et votre prochain, à trouver de sincères tendresses quand vous parlez au Père du ciel, à vous montrer sincèrement bons pour tous les hommes sur terre. Vous n'êtes pas des esclaves, et ce n'est pas la crainte qui vous guide; vous êtes des fils, et c'est l'amour qui inspire tous vos actes : des fils aimants pour Dieu, et des frères aimants pour les autres enfants de Dieu... *Ut filii*.

II

Mais vous devez être pour le Père céleste des fils qui lui fassent honneur, pour le prochain des frères qui le puissent aider. Vous devez voir clair et vous devez éclairer les autres. *Ut filii lucis*.

« Dieu est lumière, écrit saint Jean, et il n'y a pas de ténèbres en lui : si nous disons que nous sommes avec lui, tout en marchant dans les ténèbres, nous mentons, nous sortons du vrai. » Messieurs, il ne faut jamais marcher

dans les ténèbres ! Dans les ténèbres, on ne sait pas où l'on va, on ne sait pas ce qu'on fait ; on se heurte, on se blesse à tout ; on brise sans le vouloir des existences précieuses ; on écrase les choses délicates, des fleurs qui ne se relèveront plus, des plantes qui seraient devenues des arbres. Dans les ténèbres, on suit l'ornière, ou le ruisseau ; on piétine dans la boue, parfois dans le sang. Dans les ténèbres, Messieurs, on recule croyant avancer.

Allez toujours où vous voyez de la lumière !

Allez-y en religion, et ne soyez pas de ceux qui, oublieux du mot profond de saint Paul, *rationabile obsequium*, se contentent de croire sans savoir ce qu'ils croient. Ne soyez pas de ceux qui ignorent tout de leur christianisme, et qui se prennent pour des chrétiens ; qui, ayant prononcé de grands mots très exacts, mais faits pour être compris, s'estiment quittes envers notre dogme, s'ils disent *Trinité* sans réfléchir à la vie intime de ce Dieu en trois personnes, qui a la gloire d'être un sans la tristesse d'être seul ; s'ils disent *Incarnation*, sans admirer la splendide rencontre, en une personne unique, de Dieu et de l'homme, du Créateur et de la créature, de l'Infini élevant le fini jusqu'à lui-même ; s'ils disent *Grâce sanctifiante*, et ne savent pas que ce mot représente notre union absolue à Dieu, union d'intelligence et de volonté pour

penser et vouloir comme lui, union de cœur pour aimer ce qu'il aime et réprouver ce qui lui déplaît; s'ils disent *Vie éternelle*, et ne devinent pas sous cette formule la définitive et consciente possession de Dieu, notre entrée en jouissance de sa perfection, de sa lumière, de son amour, de sa félicité, le but suprême et l'idéal enthousiasmant, le seul but, le seul idéal. N'ayez pas peur, Messieurs, de regarder bien en face les enseignements de l'Église : mieux vous les connaîtrez, plus vous les trouverez beaux; plus vous y verrez clair, plus vous vous y attacherez.

Mais ce n'est pas en religion seulement, c'est partout, mes Amis, que vous devrez vous montrer des enfants de lumière. Partout vous aimerez ce qui est lumineux et vrai. Dans vos études personnelles, vous ne vous tiendrez contents que lorsque vous aurez vu, lorsque vous aurez compris; et les vérités que vous y trouverez réjouiront votre cœur en même temps qu'elles illumineront votre intelligence. C'est un triste soleil que celui qui éclaire et ne réchauffe point.

Étudiez avec toute votre âme. Dans la science même soyez des fils, non des esclaves : *ut filii lucis*. Aimez-la pour le bien qu'elle a fait au monde, et ne soyez pas de ceux qui la calomnient; ne soyez pas des chrétiens qui déshonorent

l'Église en se laissant prendre pour des adversaires de la science. On peut se servir mal de la science, comme on peut abuser des exercices qui fortifient le corps ; mais la science est bonne, toute vraie science est bonne ; plus nous posséderons de science, plus nous aurons de valeur et d'utilité ; plus il y aura de science dans le genre humain, plus augmenteront ses chances d'être heureux et d'être bon, de dignement remplir les destins que Dieu lui a tracés.

Il y eut un temps, Messieurs, il y eut des siècles, où, de l'aveu de tous, c'étaient les enfants de Dieu qui étaient, même en science humaine, les enfants de lumière ; où les chercheurs de vérité s'asseyaient aux pieds des prêtres et des moines dispensateurs de la sagesse ! Et tel fut le prestige de ces hommes d'Église, qu'il rayonne aujourd'hui encore sur les collines où ils enseignèrent. Y pensez-vous, étudiants de Paris, que votre Sorbonne et vos écoles de la montagne Sainte-Genève doivent leur plus belle gloire à Thomas d'Aquin et à Albert le Grand ?

Regrettez-vous le temps..., m'écrierais-je, si j'étais poète. Et avec vous, je répondrais : Non, nous ne regrettons rien, mais nous admirons. Nous admirons nos vieux maîtres dans la foi, qui étaient aussi des maîtres de lumière ; et nous voulons, comme eux, étudier, chercher, travailler ; nous voulons, comme eux, découvrir de la

vérité, toujours plus de vérité, et en éclairer le monde, toujours plus radieusement, car nous sommes des enfants de lumière, les fils du Dieu des sciences, les frères de Jésus-Christ, Verbe incarné, vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. *Ut filii lucis!*

III

Ut filii lucis — ambulate.

Quand la lumière brille sur la route, eh bien, Messieurs, on en profite pour avancer. Pas n'est besoin d'y voir clair pour l'inaction et l'immobilité. Les enfants de lumière sont aussi des enfants de progrès.

Si j'en avais le temps, comme j'aimerais vous montrer dans votre saint Paul celui de tous les hommes, peut-être, qui a le plus fait avancer le monde ! — je dis *de tous les hommes*, car Jésus-Christ n'était pas qu'un homme. Lisez le beau livre d'un jeune prêtre, *Saint Paul et la cité chrétienne*¹ : vous verrez avec quelle sagesse et quelle fermeté, avec quelle force et quelle modération le grand Apôtre, sans excéder sa mission religieuse, a tracé le plan

1. Par l'abbé Calippe. Un vol. in-12, chez Bloud et Barral.

d'une civilisation plus belle que celle de la Grèce et de Rome. Oui, dans ses lettres d'il y a deux mille ans, vous trouverez, Messieurs, les principes de justice et de fraternité, de droit des travailleurs et de devoir des possédants, de dignité des femmes, d'obéissance volontaire à l'autorité, de liberté publique et de liberté individuelle, d'association et de solidarité, tous ces principes, enfin, qui devaient à la longue bouleverser le monde antique et dont les effets continuent, sous nos yeux, d'améliorer, sans que nous soyons près de toucher au terme, la condition des sociétés. — Sachons, dans tous les progrès, reconnaître des fruits de l'Évangile, et regardons comme une apostasie de récriminer contre eux, de les maudire, de les combattre. Servons-les, au contraire, et marchons pleins de confiance, pleins d'entrain, dans le même sens que les leaders les plus éclairés, à la découverte et à la conquête sans cesse renouvelées d'un sort toujours plus beau pour notre race humaine.

Mais je ne vous donnerais qu'une partie du système progressiste de saint Paul, et non pas celle qui lui tient le plus au cœur, si avant de finir, je ne vous exhortais mes bien chers Amis, au perpétuel avancement de vos âmes dans les chemins de sainteté.

Écoutez-le parler aux Philippiens : *Fratres,*

ego non arbitror comprehendisse : unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum... « Je ne me considère pas comme arrivé au but. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'oublie tout ce qui est derrière moi, pour tendre à ce qui est en avant et continuer ma course vers le terme sublime où je me sens appelé de Dieu en Jésus-Christ. » Et aux Romains : « Faites-vous une âme toute neuve, revêtez l'homme nouveau qui est créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté du vrai. » *Renovamini spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem.* Aux Romains encore : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.* Et toute cette merveille de l'Épître aux Éphésiens, où le grand Paul nous exhorte à monter dans la grâce et dans la vertu jusqu'à l'idéal du Christ, jusqu'à ce que (ce sont ses propres termes) « nous parvenions tous à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge complet de Jésus-Christ. » Il ne veut plus voir en nous de ces « enfants qui flottent à tout vent de doctrine » ; il veut, — ô le beau programme ! — que, « pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions en toutes choses avec Jésus-Christ notre chef » : *veritatem facientes in caritate, crescimus in illo per omnia, qui est caput, Christus.*

C'est bien sur ces paroles qu'il convient

de nous arrêter : *Veritatem... in caritate... crescimus per omnia...* Non, vraiment, chers Amis, je ne sais rien d'autre à vous conseiller, rien d'autre à vous souhaiter, rien d'autre à demander pour vous : sinon, en effet, la charité, l'amour qui convient à des fils ; sinon la vérité, qui convient à des fils de lumière : sinon la perpétuelle croissance en tous biens et en toutes vertus, qui convient à des fils de progrès : *Ut filii — lucis — ambulate.*

Sous le regard de Dieu, l'âme pure, le cœur ardent, l'intelligence loyale et claire, tout frémissants de jeunesse et de vie, confiants au Christ votre Maître, votre idéal et votre soutien, ô mes vaillants Amis, COMME DES FILS DE LUMIÈRE, MARCHEZ.

TABLE DES MATIÈRES

I

LES ASSOCIATIONS DE JEUNES CATHOLIQUES

Développement des Associations entre jeunes catholiques. Les deux plus importantes :

- I. *L'Association catholique de la jeunesse française* : Origines; premiers tâtonnements; les progrès accomplis; le Congrès de Chalon-sur-Saône. — Évolution dans le sens démocratique. — L'organisation fédérale; l'activité; les *Revue*s.
- II. *Le Sillon* : Histoire d'hier; une grave Revue de jeunes. — *L'Amitié du Sillon*. — Idéalisme et sens pratique. — Les cercles d'études; les Instituts populaires. — Les réunions publiques et les rapports avec les adversaires. — *La Jeune Garde*: une chevalerie moderne. — *Plus forts que la Haine*. — « Aller au peuple », et « être dans le peuple. »..... 1

II

L'ÉVANGILE AUJOURD'HUI

- Un « Congrès de l'Évangile ». — I. Nombreuses publications sur l'Évangile et la Vie de Notre-Seigneur, en France et à l'étranger. — II. Une œuvre d'apologie familière et de vraie piété : les *Pages d'Évangile* de l'abbé Planus. — III. Critique et édification réunies : la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par M^{sr} Le Camus. — IV. Le besoin senti de l'Évangile. Une citation de *la Fin de Satan*..... 37

III

UN RENOUVELLEMENT DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

- I. Divers efforts pour l'avancement des études du clergé.
 — II. Lettres de plusieurs Évêques et livre d'un Sulpicien. — III. La réforme jugée nécessaire par les évêques de Châlons et de la Rochelle. — IV. Ce qu'ils proposent. — V. L'archevêque d'Albi et M. Hogan sur les programmes et sur la méthode. — VI. Le clergé et l'enseignement supérieur. — VII. La Commission biblique internationale. 77

IV

LE RETOUR AU PÈRE GRATRY

- La fin d'un abandon de trente ans. — Le livre du cardinal Perraud sur le P. Gratry et son histoire complète par le P. Chauvin. — La vie intime ; les grands ouvrages ; les épreuves ; la mort. — Les idées du P. Gratry ; un précurseur et un optimiste. 115

V

CONTRE LES DOCTRINES DE HAINE

- La crise actuelle du fanatisme. — Un livre de courage et de bon sens. — Des trois *anti* et spécialement de l'anticléricalisme. — Victor Hugo et les congrégations religieuses. — Danger de représailles. — Unique solution : le respect de la conscience d'autrui. 127

VI

LA JEUNESSE DE TAINÉ

- I. La publication des Lettres de Taine et de ses notes inédites. — II. Une confession de Taine sur sa perte de la foi. — III. Il méconnaît de plus en plus le christianisme. — IV. Les circonstances qui l'en

éloignent. — V. Une lettre de direction. — VI. Thèses de doctorat ; abstention électorale. — VII. Fragment inédit sur « le caractère subjectif du christianisme. » — VIII. Conclusion : Taine, à quinze ans, s'oppose au christianisme ; Taine, à soixante, lui redevient favorable.....	137
--	-----

VII

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE

Qu'il est catholique de penser aux autres pays. — Ouvrages récemment parus sur la Renaissance catholique en Angleterre au XIX ^e siècle. — Dramatique intérêt qu'offre cette étude. — Exemples instructifs et encourageants.....	175
--	-----

VIII

ANGLICANS ET ROMAINS

« L'Angleterre manque à l'Église et l'Église manque à l'Angleterre. » Peut-on espérer ?

I. Les données actuelles du problème, et que l'anglican n'est pas un protestant comme les autres. Tout ce qu'il nous emprunte. — II. Ce qui manque aux Anglicans même les plus voisins du catholicisme. Le besoin d'unité et de discipline. — III. Ce que le catholicisme gagnerait au retour de l'Angleterre. Nombre, étendue, progrès. — IV. Obstacles à l'union. Simples préjugés et difficultés réelles. — V. Union collective ou conversions individuelles ? Ce que nous pouvons faire pour le retour des Anglicans. Relations, sympathie, prières.....	183
--	-----

IX

RUSKIN ET LA RELIGION DE LA BEAUTÉ

Trésors d'idéalisme ; trente volumes résumés en un. — Le prestige et l'influence de Ruskin : son caractère, son style, ses idées. — Éducation esthétique. — Paradoxes sociaux. — Philosophie de l'admiration..	225
--	-----

X

ART CATHOLIQUE ?

- Simple réponse à une enquête. — S'il y a renaissance idéaliste et s'il en doit sortir un art catholique. — Que l'esthétique n'est pas confessionnelle et que la religion ne se substitue point à la nature. — L'art dit « de Saint-Sulpice »..... 231

XI

ÉCRIRE SIMPLEMENT

- La littérature à un Congrès de prêtres. — Penser juste et dire ce qu'on pense, tout le secret du style. — Combattre le mauvais goût dans les classes d'humanités ; développer le bon goût au grand séminaire. — Qu'on peut, même en paroisse, apprendre à lire et à écrire..... 237

XII

UN MOT DE L'INITIATIVE

- Une opportune matière à discours pour distribution de prix. — L'initiative ; sa nécessité croissante, due à la fréquence des changements et au nombre des difficultés. — Qu'elle est chaque jour plus utile dans l'éducation religieuse et qu'elle devient une qualité maîtresse dans la conduite matérielle de la vie. — Se développer par le dedans..... 245

XIII

A DE JEUNES PROFESSEURS

- Qu'avant d'enseigner il est nécessaire d'apprendre et comment suppléer à l'absence d'études supérieures. — Le professeur ecclésiastique ne peut faire de bien qu'à condition d'être un vrai prêtre, et, pour cela, de continuer personnellement ses études religieuses..... 253

XIV

SUR «L'ÉTAPE» DE M. BOURGET

- Lettre à un rédacteur du *Sillon*. — Que les jeunes catholiques ont bien fait de s'élever contre la thèse sociale de *l'Étape*. — Erreur qui dépare les grandes qualités de ce roman. — Compatibilité absolue de l'Église et de la forme démocratique. — Le converti de M. Bourget serait-il reçu au *Sillon*?..... 263

XV

«SICUT AGNOS»

- Les intellectuels et le catholicisme : où en est le mouvement de conciliation, et que tout n'est point perdu. Causes de l'échec relatif. — Ce que doit et peut faire la jeunesse catholique : ses devoirs de bonté, de tolérance et de progrès personnel ; recherche modeste et sincère de la vérité en tout. — De quel esprit nous sommes..... 271

XVI

FILS DE LUMIÈRE ET DE PROGRÈS

- Les devoirs de la jeunesse du xx^e siècle résumés dans un texte de saint Paul. — Se conduire en *enfants* de Dieu ; — en enfants de *lumière*, passionnés de vérité religieuse et de vérité humaine ; — en enfants de *progrès*, qui cherchent le mieux, naturel et surnaturel, pour tous et pour eux-mêmes. — *Ut filii lucis ambulate* 281

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6



47 595 035

Bx

890

.K64

Klein

Quelques motifs
d'esperer.

247926

2- 11460

2- 11460

2- 11460

2



47 595 035

MÊME AUTEUR

Autour du Dilettantisme. Études sur la littérature d'aujourd'hui : *Renan, Anatole France, Jules Lemaitre, Maurice Barrès, Bourget, Brunetière, Taine, Huysmans*, etc. *Troisième édition.* 1 vol. in-12..... 3 fr. »

Nouvelles tendances en religion et en littérature. Préface de M. l'abbé JOINOT, vicaire général de Meaux. *Troisième édition.* (Ouvrage traduit en allemand.) 1 vol. in-12..... 3 fr. »

L'Église et le Siècle. Conférences et discours de M^{sr} IRELAND, archevêque de Saint-Paul, aux États-Unis, publiés avec une préface et des notices explicatives. *Neuvième édition.* 1 vol. in-12..... 2 fr. »

Le Mouvement religieux. Études et discours, par L. BIROT, vicaire général d'Albi. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Conférences pour le temps présent, par M. l'abbé BIROT, MM. SALTET, ARNAUD, SCALLA, R. P. PÈGUES, M. MAISON-NEUVE, M^{sr} BATIFFOL. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

Comment lire les journaux? par GEORGE FONSEGRIVE. 1 vol. in-12.... 3 fr. 50

Que faut-il faire pour le peuple? *Esquisse d'un programme d'études sociales*, par M. l'abbé MILLOT, aumônier du Collèg Sainte-Barbe. 1 vol. in-12, de XII-518 pages..... 4 fr. »

Le Socialisme contemporain, par M. l'abbé WINTERER, député d'Alsace-Lorraine au Parlement allemand. *Quatrième édition, revue et augmentée.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

OUVRAGES DE M. MAX TURMANN

Au sortir de l'École : Les Patronages. *Troisième édition, revue et augmentée*, avec une lettre-préface de S. Ém. le Cardinal LECOT. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française

L'Éducation populaire : Les Œuvres complémentaires de l'école. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française

Les Associations agricoles en Belgique. 1 volume in-12..... 3 fr. 50